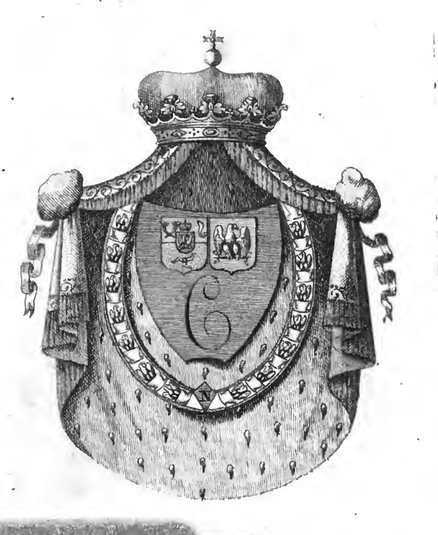






GÉNIE
DU CHRISTIANISME.

Se trouve à LYON,

Chez BALLANCHE père et fils, aux halles de la Grenette;

Et à PARIS,

Chez MIGNERET, Imprimeur, rue du Sépulcre, faubourg Saint-Germain, N.° 28.

GÉNIE DU CHRISTIANISME,

OU

BEAUTÉS

DE

LA RELIGION CHRÉTIENNE;

PAR

FRANÇOIS-AUGUSTE CHATEAUBRIAND.

Chose admirable ! la religion chrétienne qui ne semble avoir d'objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci.
MONTESQUIEU, *Esprit des Lois*, liv. 24, ch. 3.

QUATRIÈME ÉDITION.

TOME VII.

A LYON,
De l'Imprimerie de BALLANCHE père et fils, aux halles de la Grenette.

AN XIII. — 1804.

GÉNIE
DU CHRISTIANISME,
OU
BEAUTÉS
DE LA RELIGION CHRÉTIENNE.

QUATRIÈME PARTIE.
CULTE.

LIVRE PREMIER.
Eglises, Ornemens, Chants, Prières, Solennités, etc.

CHAPITRE PREMIER.
Des Cloches.

L'HISTOIRE d'Atala nous ramène naturellement au culte chrétien, dont nous venons de voir quelques cérémo-

nies dans le désert. Ce sujet est pour le moins aussi riche que celui des trois premières parties, avec lesquelles il forme un tout complet.

Puisque nous allons entrer dans le temple, parlons d'abord de la cloche qui nous y appelle.

Cela nous semble une chose fort merveilleuse d'avoir trouvé le moyen, par un seul coup de marteau, de faire naître à la même minute, un même sentiment dans mille cœurs divers, et d'avoir forcé les vents et les nuages à se charger des pensées des hommes. Le silence est-il plus poétique que cet air animé du son de l'airain, et devenu tout sensible dans le vague de ses espaces? Considérée seulement comme harmonie, la cloche a indubitablement une beauté de la première sorte; celle que les artistes appellent *le grand*. Le bruit de la foudre est sublime, et ce n'est que par sa grandeur; il en est ainsi des vents, des mers,

des volcans, des chutes de fleuves, de la voix de tout un peuple.

Avec quel transport Pythagore, qui prêtait l'oreille au marteau du forgeron, n'eût-il point écouté le bruit de nos cloches, la veille d'une solennité de l'Eglise! L'ame peut être attendrie par les accords d'une lyre; mais elle ne sera pas saisie d'enthousiasme, comme lorsque la foudre des combats la réveille, ou qu'une pesante sonnerie proclame dans la région des nuées, les triomphes du Dieu des batailles.

Et pourtant ce n'était pas là le caractère le plus remarquable du son des cloches; ce son avait mille relations secrètes avec nous. Combien de fois, dans le calme des nuits, les funèbres tintemens d'une agonie, semblables aux lentes pulsations d'un cœur expirant, n'ont-ils point surpris l'oreille d'une épouse adultère! Combien de fois ne sont-ils point parvenus

jusqu'à l'athée, qui, dans sa veille impie, osait peut-être écrire qu'il n'y a point de Dieu? La plume échappe à sa main; il compte avec effroi les coups de la mort, qui semblent lui dire : *Est-ce qu'il n'y a point de Dieu?* Oh! que de pareils bruits n'effrayèrent-ils le sommeil de Robespierre! Etrange religion, qui, au seul coup d'un airain magique, peut changer en tourmens les plaisirs, ébranler l'athée, et faire tomber le poignard des mains de l'assassin!

Mais des sentimens plus doux s'attachaient aussi au bruit des cloches. Lorsqu'avec le chant de l'alouette, vers le temps de la coupe des blés, on entendait, au lever de l'aurore, les petites sonneries de nos hameaux; on eût dit que l'ange des moissons, pour réveiller les laboureurs, soupirait sur une cornemuse d'airain, l'histoire de Séphora ou de Noémi. Et cette cloche *agitée par les fantômes*,

dans la vieille chapelle de la forêt, et celle qu'une religieuse frayeur balançait dans nos campagnes, pour écarter le tonnerre; et celle qu'on sonnait la nuit, dans certains ports de mer, pour diriger le pilote à travers les écueils; tous ces murmures enfin, n'avaient-ils pas leurs enchantemens, leurs féeries, leurs merveilles ? Les carillons et les voix bruyantes des cloches, au milieu de nos fêtes, semblaient augmenter l'alégresse publique; c'était la joie exprimée sur une échelle de sons immenses : dans les grandes calamités, au contraire, leurs bruits devenaient terribles. Les cheveux dressent encore sur la tête, au souvenir de ces jours de meurtre et de feu, tout vibrans des lugubres clameurs des tocsins. Qui de nous a perdu la mémoire de ces hurlemens, de ces cris aigus entrecoupés de silence, durant lesquels on distinguait de rares coups de fusil, quelques voix lamen-

tables et solitaires, et sur-tout le sourd bourdonnement de la cloche d'alarme, ou l'horloge qui frappait tranquillement l'heure écoulée ?

Mais dans une société bien ordonnée, le bruit du tocsin, rappelant une idée de secours, frappait l'ame de pitié et de terreur, et faisait couler ainsi les deux sources des grandes sensations tragiques.

Tels sont à-peu-près les sentimens que faisaient naître les sonneries de nos temples; sentimens d'autant plus beaux, qu'il s'y mêlait toujours un souvenir confus du ciel. Si les cloches eussent été attachées à tout autre monument qu'à des églises, elles auraient perdu leur sympathie morale avec nos cœurs. C'était Dieu même qui commandait à l'ange des victoires de lancer les *volées* qui publiaient nos triomphes, ou à l'ange de la mort de sonner le départ de l'ame qui venait de remonter à lui. Ainsi, par une foule

de voies secrètes, une société chrétienne correspondait avec la divinité, et ses institutions allaient se perdre mystérieusement à la source de tout mystère.

Laissons donc les cloches rassembler les fidelles, car la voix de l'homme n'est pas assez pure pour convoquer aux pieds des autels, le repentir, l'innocence et le malheur. Chez les Sauvages de l'Amérique, lorsque des supplians se présentent à la porte d'une cabane, c'est l'enfant du lieu, qui introduit ces infortunés au foyer de son père : si les cloches nous étaient interdites, il faudrait choisir un enfant, pour nous appeler à la maison du Seigneur.

CHAPITRE II.

Du Vêtement des Prêtres et des Ornemens de l'Eglise.

On ne cesse de se récrier sur les institutions de l'antiquité, et l'on ne veut

pas s'appercevoir que le culte des chrétiens est le seul débris de cette antiquité, qui soit parvenu jusqu'à nous. Tout, dans l'Eglise, retrace ces temps éloignés, dont les hommes ont depuis long-temps quitté les rivages, et où ils aiment encore à égarer leurs pensées. Si l'on fixe les yeux sur le prêtre chrétien, à l'instant on est transporté dans la patrie des Numa, des Lycurgue, ou des Zoroastre. La *thiare* nous montre le Mède errant sur les débris de Suze et d'Ecbatane ; l'*aube*, dont le nom latin rappelle et le lever du jour et la blancheur virginale, offre de douces consonnances avec les idées religieuses ; toujours un majestueux souvenir ou une agréable harmonie s'attache aux tissus de nos autels.

Pourquoi l'autel chrétien, modelé comme un tombeau antique, pourquoi l'image orientale du soleil vivant renfermée dans nos tabernacles, blesseraient-ils si fort le goût? Nos calices

avaient cherché leurs noms parmi les plantes, et le lis leur avait prêté sa forme ; gracieuse concordance entre l'Agneau et les fleurs.

Comme la marque la plus directe de la foi, la croix est aussi l'objet le plus ridicule à de certains yeux. Les Romains s'en étaient moqués, ainsi que les nouveaux ennemis du christianisme, et Tertullien leur avait montré qu'ils employaient eux-mêmes ce signe dans leurs faisceaux d'armes. L'attitude que la croix fait prendre au Fils de l'Homme, est sublime : l'affaissement du corps et la tête penchée, font un contraste divin avec les bras étendus vers le ciel. Au reste, la nature n'a pas été aussi délicate que les incrédules ; elle n'a pas craint de mouler la croix dans une multitude de ses ouvrages : il y a une famille entière de fleurs qui appartient à cette forme, et cette famille se distingue par une inclination à la solitude ; la main du Tout-Puis-

sant a aussi placé l'étendard de notre salut parmi les soleils.

L'urne qui renfermait les parfums, imitait la forme d'une navette ; des feux et d'odorantes vapeurs flottaient dans un vase à l'extrémité d'une longue chaîne ; là se voyaient les candelabres de bronze doré, ouvrage d'un Cafiéri ou d'un Vassé, et images des chandeliers mystiques du Roi-poëte ; ici les Vertus cardinales assises, soutenaient le lutrin triangulaire ; des lyres accompagnaient ses faces, un globe terrestre le couronnait, et un aigle d'airain, surmontant ces belles allégories, semblait, sur ses ailes déployées, emporter nos prières vers les cieux. Par-tout se présentaient et des chaires légérement suspendues, et des vases surmontés de flammes, et des balcons, et de hautes torchères, et des balustres en marbre, et des stalles sculptés par les Charpentier et les Dugoulon, et des lampadaires arrondis

par les Ballin, et des Saints-Sacremens de vermeil, dessinés par les Bertrand et les Cotte. Quelquefois les débris des temples des dieux du mensonge, servaient à décorer le temple du vrai Dieu; les bénitiers de Saint-Sulpice étaient deux urnes sépulcrales apportées d'Alexandrie : les bassins, les patènes, les eaux lustrales rappelaient à tous momens les sacrifices antiques; et toujours venaient se mêler, sans se confondre, les souvenirs de ce que la Grèce eut de plus beau, aux sublimes réminiscences d'Israël.

Enfin, les lampes et les fleurs qui décoraient nos églises, servaient à perpétuer la mémoire de ces temps de persécutions, où les fidelles se rassemblaient pour prier dans les tombeaux. On croyait voir ces premiers chrétiens, allumant furtivement leur flambeau sous des arches funèbres, et les jeunes filles apportant des fleurs, pour parer l'autel des catacombes : un

pasteur tout éclatant d'indigence et de bonnes œuvres, consacrait ces dons chétifs au Seigneur. C'était alors le véritable règne de Jesus-Christ, le Dieu des petits et des misérables; son autel était pauvre comme ses serviteurs. Mais si les *calices étaient de bois*, les *prêtres étaient d'or*, comme parle saint Boniface, et jamais on n'a vu tant de vertus parmi les chrétiens, que dans ces âges où, pour bénir le Dieu de la lumière et de la vie, il fallait se cacher dans la nuit et dans la mort.

CHAPITRE III.

Des Chants et des Prières.

On reproche au culte catholique d'employer, dans ses chants et ses prières, une langue étrangère au peuple : comme si l'on prêchait en latin, et que l'office ne fût pas traduit dans tous les livres d'église. D'ailleurs, si la religion, aussi mobile que les hommes,

hommes, eût changé d'idiome avec eux, comment aurions-nous connu les ouvrages de l'antiquité ? Telle est l'inconséquence de notre humeur, que nous allons blâmant ces mêmes coutumes, auxquelles nous sommes redevables d'une partie de nos sciences et de nos plaisirs.

Mais, à ne considérer l'usage de l'Eglise Romaine, que sous ses rapports immédiats, nous ne voyons pas ce que la langue de Virgile conservée dans notre culte (et même en certains temps et en certains lieux la langue d'Homère), peut avoir de si déplaisant. Nous croyions qu'une langue antique et mystérieuse, une langue qui ne varie plus avec les siècles, convenait assez bien au culte de l'Etre éternel, incompréhensible, immuable. Et puisque le sentiment de nos maux nous force d'élever, vers le Roi des Rois, une voix suppliante, n'était-il pas tout simple qu'on lui parlât dans

le plus bel idiome de la terre, et dans celui-là même où les nations prosternées adressaient leurs humbles prières aux Césars ?

De plus, (et c'est une chose assez remarquable) les oraisons en langue latine semblent redoubler le sentiment religieux de la foule. Ne serait-ce point un effet naturel de notre penchant au secret ? Dans le tumulte de ses pensées et des misères qui assiégent sa vie, l'homme, en prononçant des mots peu familiers ou même inconnus, croit demander toutes les choses qui lui manquent et qu'il ignore; le vague de sa prière en fait le charme, et son ame inquiète, qui sait peu ce qu'elle désire, aime à former des vœux aussi mystérieux que ses besoins.

Il reste donc à examiner ce qu'on appelle la *niaiserie* et la *barbarie* des cantiques saints.

On convient assez généralement que dans le genre lyrique, les Hébreux

sont fort supérieurs aux autres peuples de l'antiquité : ainsi l'Eglise qui chante tous les jours les pseaumes et les leçons des prophètes, a donc premièrement un très-beau fond de cantiques. On ne devine pas trop, par exemple, ce que ceux-ci peuvent avoir de *niais* ou de *barbare*.

« N'espérons plus, mon ame, aux promesses du monde, etc. » (1)

» Qu'aux accens de ma voix la terre se réveille, etc. »

« J'ai vu mes tristes journées
» Décliner vers leur penchant, etc. » (2)

L'Eglise trouve une autre source de chants dans les évangiles et dans les épîtres des apôtres. Racine, en imitant ces *proses* (3), a pensé, comme

(1) Malh.
(2) Rouss.
(3) *Voyez* le cantique tiré de S. Paul.

Malherbe et Rousseau, qu'elles étaient dignes de tous les efforts de sa Muse. S. Chrysostome, S. Ambroise, Coffin et Santeuil ont réveillé à leur tour la lyre grecque et latine dans les tombeaux d'Alcée et d'Horace. Vigilante à louer le Seigneur, la religion mêle au matin ses concerts à ceux de l'aurore.

Splendor paternæ gloriæ, etc.

Source ineffable de lumière,
Verbe, en qui l'Eternel contemple sa beauté,
Astre, dont le soleil n'est que l'ombre grossière,
Sacré jour, dont le jour emprunte sa clarté,
Lève-toi, soleil adorable, etc.

Avec le soleil couchant l'Eglise chante encore : (*)

Cæli Deus sanctissimé.

Grand Dieu, qui fais briller sur la voûte étoilée
Ton trône glorieux,
Et d'une blancheur vive à la pourpre mêlée,
Peins le cintre des cieux.

(*) *Voyez* la note A à la fin du volume.

Cette musique d'Israël, sur la lyre de Racine, ne laisse pas d'avoir quelque charme : on croit moins entendre un son réel, que cette *voix morale et mélodieuse*, qui, selon Platon, réveille au matin les hommes épris de la vertu, *en chantant de toute sa force dans leurs cœurs.*

Mais, sans avoir recours à ces hymnes, les prières les plus communes de l'église sont admirables; il n'y a que l'habitude de les répéter dès notre enfance, qui nous puisse empêcher d'en sentir la beauté. Tout retentirait d'acclamations, si l'on trouvait dans Platon ou dans Sénèque, une profession de foi aussi simple, aussi pure, aussi claire que celle-ci :

« Je crois en un seul Dieu, père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre, et de toutes choses visibles et invisibles. »

L'oraison dominicale est l'ouvrage même d'un Dieu qui connaissait tous

nos besoins : qu'on en pèse bien les paroles.

« *Notre Père qui es aux cieux ;* »

Reconnaissance d'un Dieu unique.

« *Que ton nom soit sanctifié ;* »

Culte qu'on doit à la divinité ; vanité des choses du monde ; Dieu seul mérite d'être sanctifié.

« *Que ton règne nous arrive ;* »

Immortalité de l'ame.

« *Que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel :* »

Mot sublime, qui comprend tous les attributs de la divinité ; sainte résignation qui embrasse tout l'ordre physique et moral de l'univers.

« *Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien ;* »

Comme cela est touchant et philosophique ! Quel est le seul besoin réel de l'homme ? Un peu de pain ; encore il ne le lui faut qu'*aujourd'hui* (*hodiè*) ; car demain existera-t-il ?

« *Et pardonne-nous nos offenses, comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensés;* »

C'est la morale et la charité en deux mots.

« *Ne nous laisse point succomber à la tentation; mais délivre-nous du mal.* »

Voilà le cœur humain tout entier; voilà l'homme et toute sa faiblesse! Qu'il ne demande point des forces pour vaincre; qu'il ne prie que pour n'être point attaqué, que pour ne point souffrir. Celui qui a fait la nature humaine, pouvait seul la connaître aussi bien.

Nous ne parlerons point de la salutation angélique, véritablement pleine de grace, ni de cette confession que le chrétien fait chaque jour aux pieds de l'Eternel. Jamais les lois ne remplaceront la moralité d'une telle coutume. Songe-t-on quel frein c'est pour l'homme que cet aveu pénible, qu'il renouvelle matin et soir : *J'ai péché*

par mes pensées, par mes paroles, par mes œuvres. Pythagore avait recommandé une pareille confession à ses disciples : il était réservé au christianisme de réaliser tous ces beaux songes de vertu, que rêvaient les sages de Rome et d'Athènes.

En effet, le christianisme est à-la-fois une sorte de secte philosophique, et une antique législation. De-là lui viennent les abstinences, les jeûnes, les veilles, dont on retrouve des traces dans les anciennes républiques, et que pratiquaient les écoles savantes de l'Inde, de l'Egypte et de la Grèce : plus on examine le fond de la question, plus on est convaincu que la plupart des insultes prodiguées au culte chrétien, retombent sur l'antiquité. Mais revenons aux prières.

Les actes de foi, d'espérance, de charité, de contrition, disposaient encore le cœur à la vertu : les oraisons des diverses cérémonies chrétiennes,

relatives à des objets civils ou religieux, ou même à de simples accidens de la vie, présentaient des convenances parfaites, des sentimens élevés, de grands souvenirs, et un style à-la-fois simple et magnifique. A la messe des noces, le prêtre lisait l'épître de saint Paul : *Mes frères, que les femmes soient soumises à leurs maris comme au Seigneur ;* et à l'évangile : « *En ce temps-là, les Pharisiens s'approchèrent de Jesus pour le tenter, et lui dirent, est-il permis à un homme de quitter sa femme ?.... Il leur répondit : Il est écrit que l'homme quittera son père et sa mère, et s'attachera à sa femme.* »

A la bénédiction nuptiale, le célébrant, après avoir répété les paroles que Dieu même prononça sur Adam et sur Eve : *crescite et multiplicamini*, ajoutait : . . . .

« O Dieu ! unissez, s'il vous plaît, les esprits de ces époux, et versez dans

leurs cœurs une sincère amitié. Regardez d'un œil favorable votre servante.... Faites que son joug soit un joug d'amour et de paix ; faites que, chaste et fidelle, elle suive toujours l'exemple des femmes fortes ; qu'elle se rende aimable à son mari comme Rachel ; qu'elle soit sage comme Rebecca ; qu'elle jouisse d'une longue vie, et qu'elle soit fidelle comme Sara... qu'elle obtienne une heureuse fécondité ; qu'elle mène une vie pure et irréprochable, afin d'arriver au repos des saints et au royaume du ciel : faites, Seigneur, qu'ils voient tous deux les enfans de leurs enfans jusqu'à la troisième et quatrième générations, et qu'ils parviennent à une heureuse vieillesse. »

A la cérémonie *des relevailles*, on chantait le pseaume *Nisi Dominus :* « Si l'Eternel ne bâtit la maison, c'est en vain que travaillent ceux qui la bâtissent. »

A la cérémonie de la *commination*, ou de la dénonciation de la colère cé-

leste au commencement du carême, on prononçait ces malédictions du Deutéronome :

« Maudit celui qui a méprisé son père et sa mère.

» Maudit celui qui égare l'aveugle en chemin, etc. »

Dans la visite aux malades, le prêtre disait en entrant :

Paix à cette maison et à ceux qui l'habitent. Puis au chevet du lit de l'infirme :

« Père de miséricorde, conserve et retiens ce malade dans le corps de ton Eglise, comme un de ses membres. Aies égard à sa contrition, reçois ses larmes, soulage ses douleurs, selon que tu connaîtras lui être salutaire. »

Ensuite il lisait le pseaume *In te, Domine :* « Seigneur, je me suis retiré vers toi, délivre-moi par ta justice. »

Quand on se rappelle que c'étaient presque toujours des misérables que le

prêtre allait ainsi visiter sur la paille, combien ces oraisons chrétiennes paraissent encore plus divines !

Tout le monde connaît les belles prières des *Agonisans*. On y lit d'abord l'oraison Proficiscere : *Sortez de ce monde, ame chrétienne*. Ensuite cet endroit de la Passion : *En ce temps-là, Jesus étant sorti, s'en alla à la montagne des Oliviers*, etc. puis le pseaume *Miserere meî ;* puis cette lecture de l'Apocalypse : *En ces jours-là j'ai vu des morts, grands et petits, qui comparurent devant le trône*, etc. enfin, la fameuse vision d'Ezéchiel : *la main du Seigneur fut sur moi, et m'ayant mené dehors par l'esprit du Seigneur, elle me laissa au milieu d'une campagne qui était toute couverte d'ossemens. Alors le Seigneur me dit : prophétise à l'esprit ; fils de l'homme, dites à l'esprit : Venez des Quatre-Vents, et soufflez sur ces morts, afin qu'ils revivent, etc.*

Pour

Pour les incendies, pour les pestes, pour les guerres, pour toutes sortes de calamités, il y avait des prières marquées. Nous nous souviendrons toute notre vie d'avoir entendu lire, pendant un naufrage où nous nous trouvions nous-mêmes engagés, le pseaume *Confitemini Domino* : « Confessez le Seigneur, parce qu'il est bon. » . . . .

« Il commande, et le souffle de la tempête s'est élevé, et les vagues se sont amoncelées... Alors les mariniers crient vers le Seigneur, dans leur détresse, et il les tire de danger.

» Il arrête la tourmente, et la change en calme, et les flots de la mer s'apaisent. »

Vers le temps de Pâque, Jérémie, avec toutes ses plaintes, sortait de la poudre de Sion pour pleurer le Fils de l'homme. L'Eglise empruntait ce qu'il y a de plus beau et de plus mélancolique dans les Pères, et dans l'Ancien et le Nouveau Testament, afin d'en cou-

poser les chants de cette Semaine consacrée au plus grand des mystères, qui est aussi la plus grande des douleurs. Il n'y avait pas jusqu'aux litanies qui n'eussent des cris ou des élans admirables, témoin ces versets *des litanies de la Providence.*

« Providence de Dieu, consolation de l'ame pélerine.

» Providence de Dieu, espérance du pécheur délaissé.

» Providence de Dieu, calme dans les tempêtes.

» Providence de Dieu, repos du cœur, etc.

» Ayez pitié de nous. »

Enfin nos vieux cantiques gaulois, les noëls même de nos bons aïeux, avaient aussi leur mérite ; on y sentait la naïveté, et comme la fraîcheur de la Foi. Pourquoi dans nos missions de campagne était-on tout attendri, lorsque des laboureurs venaient à chanter au *salut* :

Adorons tous, ô mystère ineffable !
Un Dieu caché, etc.

C'est qu'il y avait dans ces voix champêtres un accent irrésistible de vérité et de conviction. Les noëls qui peignaient les scènes rustiques, avaient un tour plein de grace dans la bouche de la paysanne. Quand le bruit du fuseau accompagnait ses chants, que ses enfans, appuyés sur ses genoux, écoutaient avec une grande attention, l'histoire de l'Enfant-Jesus et de sa crèche; on aurait en vain cherché des airs plus doux, et une religion plus convenable à une mère.

CHAPITRE IV.

DES SOLENNITÉS DE L'EGLISE.

Du Dimanche.

NOUS avons déjà fait remarquer (1) la beauté de ce septième jour, qui correspond à celui du repos du Créateur ; cette division du temps fut connue de la plus haute antiquité. Il importe peu de savoir à présent si c'était une obscure tradition de la création, transmise au genre humain par les enfans de Noé, ou si les pasteurs retrouvèrent cette division par l'observation des planètes ; mais il est du moins certain qu'elle est la plus parfaite qu'aucun législateur ait employée. Indépendamment de ses justes relations avec la force des hommes et des animaux,

(1) Première Partie, liv. II, chap. I.

elle a ces grandes harmonies géométriques que les anciens cherchaient toujours à établir entre les lois particulières et les lois générales de l'univers : elle donne le six pour le travail ; et le six, par deux simples multiplications, engendre les trois cent soixante jours de l'année antique, et les trois cent soixante degrés de la circonférence. On pouvait donc trouver magnificence et philosophie dans cette loi religieuse, qui divisait le cercle de nos labeurs, ainsi que le cercle décrit par les astres dans leur révolution ; comme si l'homme n'avait d'autre terme de ses fatigues que la consommation des siècles, ni de moindres espaces à remplir de ses douleurs, que tous les temps.

Le calcul décimal peut convenir à un peuple mercantile ; mais il n'est ni beau, ni commode dans les autres rapports de la vie, et dans les grandes équations célestes. La nature l'emploie

rarement; il gêne l'année, et le cours du soleil; et la loi de la pesanteur, ou de la gravitation, (peut-être l'unique loi de l'univers) s'accomplit par le *quarré*, et non par le *quintuple* des distances. Il ne s'accorde pas davantage avec la naissance, la croissance et le développement des espèces : presque toutes les femelles portent par le trois, le neuf, le douze, qui appartiennent au calcul seximal. (1)

On sait maintenant, par expérience, que le cinq est un jour trop près, et le dix un jour trop loin pour le repos. La terreur qui a pu tout en France, n'a jamais pu forcer le paysan à remplir la décade, parce qu'il y a impuissance absolue dans les forces humaines, et même, comme on l'a remarqué, dans les forces des animaux. Le bœuf ne peut labourer neuf jours de

(1) *Vid*. Buffon.

suite ; au bout du sixième, ses mugissemens semblent demander les heures marquées par le Créateur, pour le repos général de la nature. (1)

Le dimanche réunissait tous les avantages, car il était à-la-fois un jour de plaisir et de religion. Il faut sans doute que l'homme se délasse de ses travaux ; mais comme il ne peut être atteint dans ses loisirs par la loi civile, le soustraire en ce moment à la loi religieuse, c'est le délivrer de tout frein, c'est le replonger dans l'état de nature, et lâcher tout-à-coup une espèce de sauvage au milieu de la société. C'était pour prévenir ce danger, que les anciens même avaient fait aussi du jour de *repos* un jour *religieux* ; et le christianisme avait consacré cet exemple.

---

(1) Les paysans disaient : « Nos bœufs connaissent le dimanche, et ne veulent pas travailler ce jour-là. »

Cependant cette grande journée de la bénédiction de la terre, cette mystérieuse journée du repos de Jéhovah, choqua les esprits de cette convention, *qui avait fait alliance avec la mort, parce qu'elle était digne d'une telle société* (1). Après six mille ans d'un consentement universel, après soixante siècles d'Hozannah, la sagesse des Danton, levant la tête, osa juger mauvais l'ouvrage que l'Eternel avait trouvé bon. Elle crut qu'en nous replongeant dans le chaos, elle pourrait substituer la tradition de ses ruines et de ses ténèbres, à celle de la naissance de la lumière et de l'ordre des mondes; elle voulut séparer le peuple Français des autres peuples, et en faire, comme les Juifs, une caste ennemie du genre humain : un dixième jour, auquel s'attache pour tout honneur la mémoire de

(1) Sap. cap. 1, v. 16.

Robespierre, vint remplacer cet antique sabbath, lié au souvenir du berceau des temps ; ce jour sanctifié par la religion de nos pères, chômé par cent millions de chrétiens sur la surface du globe, fêté par les saints et les milices célestes, et pour ainsi dire, gardé par Dieu même dans les siècles de l'Eternité.

CHAPITRE V.

Explication de la Messe.

IL y a un argument si simple et si naturel, en faveur des cérémonies de la messe, que l'on ne conçoit pas comment il est échappé aux catholiques dans leurs disputes avec les protestans. Qu'est-ce qui constitue le culte dans une religion quelconque ? C'est *le sacrifice*. Toute religion qui n'a pas de sacrifice, n'a pas de culte proprement dit. Cette vérité est incontestable, puisque chez toutes les nations

de la terre les cérémonies religieuses sont nées du sacrifice, et que ce n'est pas le sacrifice qui est sorti des cérémonies religieuses. D'où il faut conclure que le seul peuple chrétien, qui ait un culte réel, est celui qui conserve une immolation.

Le principe étant reconnu, on s'attachera peut-être à combattre la forme. Si toute l'objection se réduit à ces termes, il n'est pas difficile de prouver que la messe est le plus beau, le plus mystérieux et le plus divin des sacrifices.

Une tradition, répandue sur toute la terre, nous apprend que la créature s'est jadis rendue coupable envers le Créateur. De-là toutes les nations ont cherché à appaiser le ciel; toutes ont cru qu'il fallait une victime; toutes en ont été si persuadées, qu'elles ont commencé par immoler l'homme lui-même: c'est le sauvage qui eut d'abord recours à ce terrible sacrifice, comme

étant plus près, par sa nature, de la sentence originelle, qui demandait la mort de l'homme.

Aux victimes humaines, on substitua dans la suite le sang des animaux; mais dans les grandes calamités on revenait encore à la première coutume; des oracles revendiquaient les enfans mêmes des rois : Jhephté, Isaac, Iphigénie, furent réclamés par un ciel courroucé : Curtius et Codrus se dévouèrent pour Rome et Athènes. Dans plusieurs religions, et même dans le christianisme primitif, un prêtre se condamnait à une réclusion volontaire où il passait toute sa vie à prier pour le peuple, et à s'offrir pour lui en holocauste. Quand on soutiendrait que les nations n'ont eu recours aux sacrifices que par le sentiment de leur misère, qui leur montrait un génie malfaisant dans les désordres de la nature (génie qu'ils espéraient d'appaiser), loin d'expliquer ainsi la doctrine des

expiations, elle n'en devient que plus mystérieuse; car, pourquoi ce génie malfaisant? A quiconque n'admet pas une chute originelle, l'existence du mal moral est inexplicable.

L'homme reste toujours le même, mais la société vieillit; avec une raison plus mûre, il faut des institutions plus sages. Le sacrifice humain dut s'abolir le premier, parce qu'il appartenait à l'état de nature, où l'homme est presque tout *physique*; on continua longtemps à verser le sang des animaux: mais quand l'homme, enfin, vint à réfléchir sur lui-même, et sur l'ordre des choses divines, il s'apperçut de l'insuffisance du sacrifice matériel; il comprit que le sang des boucs et des génisses ne pouvait racheter un être intelligent et capable de vertu. Il chercha donc une Hostie plus digne de la nature humaine. Déjà les philosophes enseignaient que les dieux ne se laissent point toucher par des hécatombes,

et

et qu'ils n'acceptent que l'offrande d'un cœur humilié : Jesus-Christ confirma ces notions vagues de la raison. L'Agneau mystique, dévoué pour le salut universel, remplaça le premier né des brebis, et à l'immolation de l'homme *physique*, fut à jamais substituée l'immolation des passions, ou le sacrifice de l'homme *moral.*

Plus on approfondit le christianisme, plus on remarque, qu'il n'est que le développement des lumières naturelles, et le résultat nécessaire de la vieillesse de la société. Qui pourrait aujourd'hui souffrir le sang infect des animaux autour d'un autel, et croire que la dépouille d'un bœuf rend le ciel favorable à nos prières ? Mais l'on conçoit fort bien qu'une victime spirituelle, offerte chaque jour pour les péchés des hommes, peut être agréable au Seigneur.

Cependant, pour la conservation du culte extérieur, il fallait un signe, symbole de la victime morale. Jesus-

Christ, avant de quitter la terre, pourvut à la grossièreté de nos sens, qui ne peuvent se passer de l'objet matériel; il institua l'Eucharistie, où, sous les espèces visibles du pain et du vin, il cacha l'offrande invisible de son sang et de nos cœurs. Telle est l'explication du sacrifice chrétien; explication qui ne blesse ni le bon sens, ni la philosophie; et si le lecteur veut la méditer un moment, peut-être lui ouvrira-t-elle quelques nouvelles vues sur les saints abymes de nos mystères.

CHAPITRE VI.

Cérémonies et Prières de la Messe.

Il ne reste donc plus qu'à justifier les rites du sacrifice (*). Or, supposons que la messe est une cérémonie antique, dont on trouve les prières et la

(*) *Voyez* la note B à la fin du volume.

description dans les jeux séculaires d'Horace, ou dans quelques tragédies grecques; comme nous ferions admirer ce dialogue qui ouvre le sacrifice chrétien !

℣. *Je m'approcherai de l'autel de Dieu.*

℟. *Du Dieu qui réjouit ma jeunesse.*

℣. *Faites luire votre lumière et votre vérité; elles m'ont conduit dans vos tabernacles et sur votre montagne sainte.*

℟. *Je m'approcherai de l'autel de Dieu, du Dieu qui réjouit ma jeunesse.*

℣. *Je chanterai vos louanges sur la harpe, ô Seigneur ! mais, mon ame, d'où vient ta tristesse, et pourquoi me troubles-tu ?*

℟. *Espérez en Dieu*, etc.

Ce dialogue est un véritable poëme lyrique entre le prêtre et le cathécumène; le premier, plein de jours et d'expérience, gémissant sur la misère de l'homme, pour lequel il va offrir le sacrifice; le second, rempli d'espoir

et de jeunesse, chantant la victime par qui il sera racheté.

Suit le *Confiteor*, prière admirable par sa moralité. Le prêtre implore la miséricorde du Tout-puissant pour le peuple et pour lui-même.

Le dialogue recommence.

℣. *Seigneur, écoutez ma prière !*

℟. *Et que mes cris s'élèvent jusqu'à vous.*

Alors le sacrificateur monte à l'autel, s'incline, et baise avec respect la pierre sacrée, qui, dans les anciens jours, cachait les os des martyrs.

Souvenir des catacombes.

En ce moment le prêtre est saisi d'un feu divin : comme les prophètes d'Israël, il entonne le cantique chanté par les anges sur le berceau du Sauveur, et dont Ezéchiel entendit une partie dans la nue.

« Gloire à Dieu dans les hauteurs du ciel, et paix aux hommes de bonne volonté sur la terre ! Nous vous

louons, nous vous bénissons, nous vous adorons, Roi du ciel, dans votre gloire immense ! etc. »

L'épître succède au cantique. L'ami du Rédempteur du monde, Jean, fait entendre des paroles pleines de douceur, ou le sublime Paul, insultant à la mort, découvre les mystères de l'Etre suprême. Prêt à lire une leçon de l'évangile, le prêtre s'arrête, et supplie l'Eternel de purifier ses lèvres avec le charbon de feu dont il toucha les lèvres d'Isaïe. Alors les paroles de J. C. retentissent dans l'assemblée; c'est le jugement sur la femme adultère; c'est le Samaritain versant le baume dans les plaies du voyageur; ce sont les petits enfans bénis dans leur innocence.

Que peuvent faire le prêtre et l'assemblée, après avoir entendu de telles paroles ? Déclarer sans doute qu'ils croient fermement à l'existence d'un Dieu, qui laissa de tels exemples à la terre. Le symbole de la foi est donc

chanté en triomphe : la philosophie qui se pique d'applaudir aux grandes choses, aurait dû remarquer que c'est la première fois que tout un peuple a professé publiquement le dogme de l'unité d'un Dieu : *Credo in unum Deum.*

Cependant le sacrificateur prépare l'hostie sans tache, *pour lui*, *pour les vivans*, *pour les morts*. Il présente le calice : « *Seigneur, nous vous offrons la coupe de notre salut.* » Il bénit le pain et le vin. « *Venez, Dieu éternel, bénissez ce sacrifice.* » Il lave ses mains.

« *Je laverai mes mains entre les innocens...... Oh ! ne me faites point finir mes jours parmi ceux qui aiment le sang.* »

Souvenir des persécutions.

Tout étant préparé, le célébrant se tourne vers le peuple, et dit :

« *Priez, mes frères.* »

Le peuple répond :

« *Que le Seigneur reçoive de vos mains ce sacrifice.* »

Le prêtre reste un moment en silence ; puis tout-à-coup annonçant l'éternité, *Per omnia sæcula sæculorum*, il s'écrie :

« *Elevez vos cœurs !* »

Et mille voix répondent :

« *Habemus ad Dominum : Nous les élevons vers le Seigneur.* »

La préface est chantée sur l'antique récitatif de la tragédie grecque, et les Dominations, les Puissances, les Vertus, les Anges et les Séraphins sont invités à descendre avec la grande victime, et à répéter avec le chœur des fidelles, le triple *Sanctus* et l'*hozannah* éternel.

Enfin l'on touche au moment terrible. Le *canon*, où la loi éternelle est gravée, vient de s'ouvrir ; la consécration s'achève par les paroles mêmes de J. C. « *Seigneur*, dit le prêtre, en s'inclinant profondément, *que l'hostie*

sainte vous soit agréable comme les dons d'Abel le juste, comme le sacrifice d'Abraham notre patriarche, comme celui de votre grand-prêtre Melchisedech ; nous vous supplions d'ordonner que ces dons soient portés à votre autel sublime, par les mains de votre ange, en présence de votre divine majesté ! »

A ces mots le mystère ineffable s'accomplit, l'Agneau descend pour être immolé :

« O moment solennel ! ce peuple prosterné,
Ce temple dont la mousse a couvert les portiques,
Ses vieux murs, son jour sombre et ses vitraux gothiques,
Cette lampe d'airain, qui dans l'antiquité,
Symbole du soleil et de l'éternité,
Luit devant le Très-Haut, jour et nuit suspendue ;
La majesté d'un Dieu parmi nous descendue,
Les pleurs, les vœux, l'encens qui monte vers l'autel,
Et de jeunes beautés, qui sous l'œil maternel
Adoucissent encor par leur voix innocente

De la religion la pompe attendrissante;
Cet orgue qui se tait, ce silence pieux,
L'invisible union de la terre et des cieux,
Tout enflamme, agrandit, émeut l'homme sensible :
Il croit avoir franchi ce monde inaccessible,
Où sur des harpes d'or l'immortel Séraphin,
Au pied de Jéhovah, chante l'hymne sans fin.
Alors de toutes parts un Dieu se fait entendre ;
Il se cache au savant, se révèle au cœur tendre :
Il doit moins se prouver qu'il ne doit se sentir. » (1)

CHAPITRE VII.

La Fête-Dieu.

Il n'en est pas des fêtes chrétiennes comme des cérémonies débordées du paganisme; on n'y traîne pas en triomphe un bœuf-dieu, un bouc sacré; on

---

(1) *Fête de la Mort*, par M. de Fontanes. M. de la Harpe a dit que ce sont-là vingt des plus beaux vers de la langue française; nous ajouterons seulement qu'ils peignent avec la dernière exactitude le sacrifice chrétien.

n'est pas obligé, sous peine d'être mis en pièces, d'adorer un chat ou un crocodile, ou de se rouler ivre dans les rues, en poussant des hurlemens, en commettant toutes sortes d'abominations, pour Vénus, Flore ou Bacchus : dans nos solennités, tout est essentiellement moral. Si l'Eglise en a seulement banni les danses (1), c'est qu'elle sait combien de passions se cachent sous ce plaisir, en apparence innocent : le Dieu des chrétiens ne demande que les élans du cœur, et les mouvemens égaux d'une ame que règle le paisible concert des vertus. Et quelle est, par exemple, la solennité païenne qu'on peut opposer à la fête où l'Eglise célèbre le nom du Seigneur ? (*)

(1) Elles sont cependant en usage dans quelques pays, comme dans l'Amérique méridionale, parce que parmi les Sauvages chrétiens il règne encore une grande innocence.

(*) *Voyez* la note C à la fin du volume.

Aussitôt que la nouvelle aurore a annoncé la fête du Roi du monde, les maisons se couvrent de tentures, les rues se jonchent de fleurs, et les joyeuses clameurs des cloches appellent au temple la troupe innombrable des fidelles. Le signal est donné, tout s'ébranle, et la pompe religieuse commence à défiler dans un ordre solennel.

On voit paraître d'abord les corps qui composent la société des peuples. Leurs épaules sont chargées des images des protecteurs de leurs tribus, et quelquefois des reliques de ces hommes qui, nés dans une classe inférieure, ont mérité d'être adorés des rois pour leurs vertus : sublime leçon que la religion chrétienne a seule donnée à la terre.

Après ces groupes populaires, on voit s'élever le saint étendard de Jesus-Christ, qui n'est plus un signe de douleur, mais une marque de joie. A pas lents, s'avance sur deux files une

longue suite de ces époux de la solitude, de ces enfans du torrent et du rocher, dont l'antique vêtement retrace à la mémoire d'autres mœurs et d'autres siècles. Le clergé séculier vient après ces solitaires ; quelquefois des prélats revêtus de la pourpre romaine, prolongent encore la chaîne religieuse. Enfin, le pontife de la fête apparaît seul dans le lointain. Ses mains soutiennent en tremblant la radieuse Eucharistie, qui se montre sous un dais, à l'extrémité de la pompe, comme on voit quelquefois le soleil briller sous un nuage d'or, au bout d'une avenue toute illuminée de ses feux.

Cependant des groupes d'adolescens marchent entre les rangs de la procession ; les uns présentent les corbeilles de fleurs, les autres les vases des parfums. Au signal répété par le maître des pompes, ces ames pures se retournent vers l'image du soleil éternel, et font

font voler des roses effeuillées sur son passage. Des lévites, en tuniques blanches, balancent devant le Très-Haut, les urnes flottantes des feux. Alors des chants pieux s'élèvent le long des lignes saintes : le bruit des cloches et le roulement des canons annoncent aux nations de la terre, que le Tout-Puissant a franchi le seuil de son temple. Par intervalles, les voix et les instrumens se taisent, et un silence aussi majestueux que celui des grandes mers, dans un jour de calme, règne parmi cette multitude recueillie ; on n'entend plus que ses pas mesurés sur les pavés retentissans.

Mais où va-t-il ce Dieu redoutable, dont les puissances de la terre proclament ainsi la majesté ? Il va se reposer sous des tentes de lin blanc, sous des arches de feuillages, qui lui présentent, comme au jour de l'ancienne alliance, des temples innocens et des retraites champêtres. Les humbles de

cœur, les pauvres, les enfans le précèdent; les juges, les guerriers, les potentats le suivent. Il marche ainsi entre la simplicité et la grandeur, comme en ce beau mois qu'il a choisi pour sa fête, il se montre aux hommes entre la saison des fleurs et la saison des foudres.

Les fenêtres et les murs de la cité sont bordés d'habitans, dont le cœur s'épanouit à cette fête du Dieu de la patrie : le nouveau-né tend ses bras au Jesus de la montagne, et le vieillard penché vers la tombe, se sent tout-à-coup délivré de ses craintes ; il ne sait quelle assurance de vie le remplit d'une joie immense à la vue du Dieu vivant. (*)

Toutes ces solennités du christianisme sont coordonnées d'une manière admirable aux grandes scènes de la

---

(*) *Voyez* la note D à la fin du volume.

nature. La fête du Créateur arrive, au moment où la terre et le ciel déclarent toute sa puissance, où les bois et les champs fourmillent des générations nouvelles : tout est uni par les plus doux liens; il n'y a pas une seule plante veuve dans les campagnes.

La chute des feuilles, au contraire, amène la fête des Morts pour l'homme, qui tombe comme les feuilles des bois.

Si la Nativité du Sauveur est placée au milieu de l'hiver et de la nuit, c'est que la création de l'univers moral devait ressembler à la création de l'univers physique, et sortir du sein du chaos et des ombres.

Au printemps, l'Eglise déploie dans nos hameaux une pompe charmante. La Fête-Dieu convient davantage aux splendeurs des cours, et les Rogations aux naïvetés du village. L'homme rustique sent avec joie son ame s'ouvrir aux bénignes influences de la religion,

et sa glèbe aux rosées du ciel : heureux celui qui portera des moissons utiles, et dont le cœur humble s'inclinera sous ses propres vertus, comme le chaume sous le grain dont il est chargé !

CHAPITRE VIII.

Des Rogations.

Les cloches du hameau s'étant fait entendre, les villageois quittent à l'instant leurs travaux. Le vigneron descend de la colline, le laboureur accourt de la plaine, le bûcheron sort de la forêt : les mères, fermant leurs cabanes, arrivent avec leurs enfans ; et les jeunes filles laissent leurs fuseaux, leurs brebis et les fontaines pour se rendre à la pompe rustique.

On s'assemble dans le cimetière de la paroisse, sur les tombes verdoyantes des aïeux. Bientôt s'avance du lieu voisin tout le clergé destiné à la céré-

monie; c'est quelque vieux pasteur qui n'est connu que par le nom de *curé*, et ce nom vénérable dans lequel est venu se perdre le sien, indique moins le ministre du temple, que le père laborieux du troupeau. Il sort de son presbytère, bâti tout auprès de la demeure des morts, dont il surveille la cendre. Il est établi dans sa demeure comme une garde avancée aux frontières de la vie, pour recevoir ceux qui entrent, et ceux qui sortent de ce royaume des douleurs. Un puits, des peupliers, une vigne autour de sa fenêtre, quelques colombes, composent tout l'héritage de ce Roi des sacrifices.

Cependant l'apôtre de l'évangile, couvert d'un simple surplis, assemble ses ouailles devant la grande porte de l'église; il leur fait un discours, fort beau sans doute, à en juger par les larmes de l'assistance. On lui entend souvent répéter : *Mes enfans, mes chers enfans ;* et c'est-là tout le secret

de l'éloquence du Chrysostome champêtre.

Après l'exhortation, l'assemblée commence à défiler en chantant : « *Vous sortirez avec plaisir, et vous serez reçu avec joie; les collines bondiront, et vous entendront avec joie.* » L'étendard des saints, l'antique bannière des temps chevaleresques ouvre la carrière au troupeau, qui suit pêle-mêle avec son pasteur. On entre dans des chemins ombragés, et coupés profondément par la roue des chars rustiques; on franchit de hautes barrières, formées d'un seul tronc d'arbre; on voyage le long d'une haie d'aubépine, où bourdonne l'abeille, où sifflent les bouvreuils et les merles. Tous les arbres, au défaut de leurs feuilles, étalent l'espérance de leurs fruits; la nature entière est un bouquet de fleurs. Les bois, les vallons, les rivières, les rochers entendent tour à tour les hymnes des laboureurs, qui suivent

les replis de l'écharpe diaprée, que la main du Créateur a jetée sur les campagnes. Etonnés de ces cantiques, les hôtes des champs sortent des blés nouveaux, et s'arrêtent à quelque distance, pour voir passer la pompe villageoise.

La procession rentre enfin au hameau. Chacun retourne à son ouvrage: la religion n'a pas voulu que le jour où l'on demande à Dieu les biens de la terre, fût un jour d'oisiveté. Avec quelle espérance on enfonce le soc dans le sillon, après avoir imploré celui qui dirige les soleils, et qui garde dans ses *trésors*, *les vents* du midi et les tièdes ondées! Pour bien achever un jour si saintement commencé, les vieillards de la paroisse viennent, à l'entrée de la nuit, converser avec le curé, qui prend son repas du soir sous les peupliers de sa cour. La lune répand alors les dernières harmonies sur cette fête que l'Eglise a calculée avec

le retour du mois le plus doux, et le cours de l'astre le plus mystérieux. On croit entendre de toutes parts les blés germer dans la terre, et les plantes croître et se développer : des voix inconnues s'élèvent dans le silence des bois, comme le chœur des anges champêtres dont on a imploré le secours ; et les soupirs du rossignol parviennent jusqu'à l'oreille des vieillards, assis non loin des tombeaux.

CHAPITRE IX.

DE QUELQUES FÊTES CHRÉTIENNES.

Les Rois, *Noël*, etc.

CEUX qui n'ont jamais reporté leurs cœurs vers ces temps de foi, où un acte de religion était une fête de famille, et qui méprisent des plaisirs qui n'ont pour eux que leur innocence ; ceux-là, sans mentir, sont bien à plaindre. Du moins, en nous privant

de ces simples amusemens, nous donneront-ils quelque chose ? Hélas ! ils l'ont essayé. La convention eut ses jours sacrés; alors la famine était appelée *sainte*, et l'*hozannah* était changé dans le cri de *vive la mort !* Chose étrange ! des hommes puissans, parlant au nom de l'égalité, et de toutes les passions, n'ont jamais pu fonder une fête; et le saint le plus obscur, qui n'avait jamais prêché que pauvreté, obéissance, renoncement aux biens de la terre, avait sa solennité, au moment même où son culte exposait la vie. Apprenons par-là, que toute fête qui se rallie à la religion, aux caractères des mœurs et à la mémoire des bienfaits, est la seule qui soit durable. Il ne suffit pas de dire aux hommes, *réjouissez-vous*, pour qu'ils se réjouissent. On ne crée pas des jours de plaisir, comme des jours de deuil, et l'on ne commande pas les ris aussi facilement qu'on peut faire couler les larmes.

Tandis que la statue de Marat remplaçait celle de S. Vincent-de-Paul, tandis qu'on célébrait toutes ces pompes, dont les anniversaires sont marqués dans nos fastes comme des jours d'éternelle douleur, quelque pieuse famille chômait en secret une bonne fête chrétienne, et la religion mêlait encore un peu de joie à tant de tristesse. Les cœurs simples ne se rappellent point sans attendrissement ces heures d'épanchement, où toutes les familles se rassemblaient autour des gâteaux, qui retraçaient les présens des Mages. L'aïeul, retiré pendant le reste de l'année, au fond de son appartement, reparaissait dans ce grand jour, comme la divinité du foyer paternel. Ses petits-enfans, qui depuis long-temps ne rêvaient que la fête attendue, entouraient ses genoux, et le rajeunissaient de leur jeunesse. Tous les fronts respiroient la gaieté; tous les cœurs étaient épanouis : la salle du festin était mer-

veilleusement décorée, et chacun prenait un vêtement nouveau. Au choc des verres, aux bruyans éclats de la joie, on tirait au sort ces royautés, qui ne coûtaient ni soupirs, ni larmes; on se passait ces sceptres, qui ne pesaient point dans la main de celui qui les portait. Souvent une fraude, qui redoublait l'alégresse des sujets et n'excitait que les plaintes de la souveraine, faisait tomber la fortune à la fille du lieu, et au fils du voisin, dernièrement arrivé de l'armée. Les jeunes gens rougissaient, embarrassés qu'ils étaient de leur couronne; les mères souriaient, les pères se faisaient des signes, et l'aïeul vidait sa coupe à la nouvelle reine.

Or, le curé présent à la fête, recevait, pour la distribuer avec d'autres secours, cette première part appelée la part des pauvres. Des jeux de l'ancien temps, un bal, dont quelque vieux serviteur était le premier musi-

cien, prolongeaient les plaisirs dans les ombres, et la maison entière, nourrices, enfans, fermiers, domestiques et maîtres dansaient tous ensemble la ronde antique.

Ces scènes se répétaient dans toute la chrétienté, depuis le palais jusqu'à la chaumière ; il n'y avait point de laboureur qui ne trouvât moyen d'accomplir ce jour-là le souhait du Béarnais. Et quelle succession de jours heureux! Noël, le premier jour de l'an, la fête des Mages, les plaisirs qui précèdent la pénitence ! En ce temps-là les fermiers renouvelaient leur bail, les ouvriers recevaient leur payement ; c'était le moment des mariages, des présens, des charités, des visites ; le client voyait le juge, le juge, le client; les corps de métiers, les confréries, les prévôtés, les cours de justice, les universités, les mairies, s'assemblaient selon des usages gaulois et de vieilles cérémonies : l'infirme et le pauvre

étaient

étaient soulagés. L'obligation où l'on était de recevoir son voisin à cette époque, faisait qu'on vivait bien avec lui le reste de l'année, et par ce moyen la paix et l'union régnaient dans la société.

On ne peut douter que ces institutions religieuses ne servissent puissamment au maintien des mœurs, en entretenant la cordialité et l'amour entre les parens. Nous sommes déjà bien loin de ces temps, où une femme, à la mort de son mari, venait trouver son fils aîné, lui remettait les clefs, et lui rendait les comptes de la maison, comme au chef de la famille. Nous n'avons plus cette haute idée de la dignité de l'homme, que nous inspirait le christianisme. Les mères et les enfans aiment mieux tout devoir aux articles d'un contrat, que de se fier aux sentimens de la nature, et la loi est mise par-tout à la place des mœurs.

Ces fêtes chrétiennes avaient d'autant plus de charmes, qu'elles existaient de toute antiquité, et l'on trouvait, avec plaisir, en remontant dans le passé, que nos aïeux s'étaient réjouis à la même époque que nous. Ces fêtes étant très-multipliées, il en résultait que, malgré les chagrins de la vie, la religion avait trouvé moyen de donner, de race en race, à des millions d'infortunés, quelques momens de bonheur.

Dans la nuit de la naissance du Messie, les troupes d'enfans qui adoraient la crèche, les églises illuminées et parées de fleurs, le peuple qui se pressait autour du berceau de son Dieu, les chrétiens qui, dans une chapelle retirée, faisaient leur paix avec le ciel, les alléluia joyeux, le bruit de l'orgue et des cloches, offraient une pompe pleine d'innocence et de majesté. Immédiatement après le dernier jour de nos excès, venait la cérémonie

redoutable des cendres, comme la mort le lendemain des plaisirs. « *O homme!* disait le prêtre, *souviens-toi que tu es poussière, et que tu retourneras en poussière.* » L'officier qui se tenait auprès des rois de Perse pour leur rappeler qu'ils étaient mortels, ou le soldat Romain qui abaissait l'orgueil du triomphateur, ne donnait pas de plus puissantes leçons.

Mais un volume ne suffirait pas pour peindre en détail les seules cérémonies de la Semaine sainte: on sait de quelle magnificence elles étaient dans la capitale du monde chrétien; aussi nous n'entreprendrons point de les décrire. Qui pourrait représenter ce clergé en deuil, ces autels, ces temples voilés, ces cloches muettes, cette musique sublime, ces voix célestes chantant les douleurs de Jérémie, cette passion mêlée des plus incompréhensibles mystères, ce saint sépulcre environné d'un peuple abattu, ce pontife lavant les

pieds des pauvres, ces épaisses ténèbres, ces silences entrecoupés de bruits formidables, enfin ce cri de victoire échappé tout-à-coup du tombeau, ce Dieu triomphant, qui ouvre la route du ciel aux ames délivrées, et qui laisse au chrétien vertueux sur la terre, avec une religion divine, d'intarissables espérances.

CHAPITRE X.

FUNÉRAILLES.

Pompes funèbres des Grands.

Si l'on se rappelle ce que nous avons dit dans la première partie de cet ouvrage, sur le dernier sacrement des chrétiens, on conviendra qu'il y a dans cette seule cérémonie, plus de véritables beautés que dans tout ce que nous connaissons du culte des morts, chez les anciens. La religion chrétienne, n'envisageant dans l'homme

que ses fins divines, a rassemblé toutes ses sollicitudes autour du lit funèbre ; elle a varié ses pompes selon le rang et les destinées de la victime, et par ce moyen elle a rendu plus douce à chacun, cette dure, mais salutaire pensée de la mort, dont elle s'est plu à nourrir notre ame : ainsi une tendre colombe amollit d'abord dans son bec, le froment qu'elle présente à ses petits.

A-t-elle à s'occuper des funérailles de quelque puissance de la terre ? ne craignez pas qu'elle manque de grandeur. Plus l'objet pleuré aura été malheureux, plus elle étalera de pompe autour de son cercueil, plus ses leçons seront éloquentes ; elle seule pourra mesurer la hauteur et la chute, et dire ces sommets et ces abymes, d'où tombent et où disparaissent les rois.

Quand donc l'urne des douleurs a été ouverte, et qu'elle s'est remplie

des larmes des monarques et des reines ; quand de grandes cendres et de vastes malheurs ont englouti leurs doubles vanités dans un étroit cercueil; la religion assemble les fidelles dans quelque temple. Les voûtes de l'église, les autels, les colonnes, les saints se retirent sous des voiles funèbres. Au milieu de la nef s'élève un cercueil, environné de flambeaux qui brûlent en nombre mystique. La messe des funérailles s'est célébrée au pied de celui qui n'est point né, et qui ne mourra point. Les paroles de Job ont attristé les murs du temple, et des instrumens lugubres, des cloches drapées ont murmuré par intervalle, comme la voix de la mort sous ces dômes : maintenant tout est muet. Debout, dans la chaire de la parole de vie, un prêtre, seul vêtu de lin blanc au milieu du deuil général, le front chauve, la figure pâle, les yeux fermés, les mains croisées sur la poitrine, est re-

cueilli dans les profondeurs de Dieu ; tout-à-coup ses yeux s'ouvrent, ses mains se déploient, et ces mots tombent de ses lèvres :

« Celui qui règne dans les cieux, et de qui relèvent tous les empires, à qui seul appartient la gloire, la majesté et l'indépendance, est aussi le seul qui se glorifie de faire la loi aux rois, et de leur donner, quand il lui plaît, de grandes et de véritables leçons : soit qu'il élève les trônes, soit qu'il les abaisse, soit qu'il communique sa puissance aux princes, soit qu'il la retire à lui-même, et ne leur laisse que leur propre faiblesse; il leur apprend leurs devoirs d'une manière souveraine et digne de lui . . . .

» Chrétiens, que la mémoire d'une grande reine, fille, femme, mère de rois si puissans, et souveraine de trois royaumes, appelle à cette triste cérémonie ; ce discours vous fera paraître un de ces exemples redoutables qui

étale aux yeux du monde sa vanité toute entière. Vous verrez dans une seule vie, toutes les extrémités des choses humaines, la félicité sans bornes aussi bien que les misères ; une longue et pénible jouissance d'une des plus belles couronnes de l'univers. Tout ce que peut donner de plus glorieux la naissance et la grandeur accumulées sur une tête, qui ensuite est exposée à tous les outrages de la fortune ; la rebellion, long-temps retenue, à la fin toute maîtresse ; nul frein à la licence ; les lois abolies ; la majesté violée par des attentats jusqu'alors inconnus ; un trône indignement renversé...... voilà les enseignemens que Dieu donne aux rois. »

Pompeux et touchans souvenirs d'un grand siècle, d'une princesse infortunée, et d'une révolution mémorable, quelle sublimité la religion n'ajoute-t-elle pas à votre magnificence !

CHAPITRE XI.

Funérailles du Guerrier, Convoi des Riches, Coutumes, etc.

Et quel bon goût dans cette noble simplicité que la religion savait mettre aux funérailles d'un capitaine ? Lorsqu'on croyait encore à quelque chose, on aimait à voir un aumônier dans une tente ouverte, à la tête d'un camp, célébrer une messe des morts sur un autel formé de tambours. C'était un assez beau spectacle de voir le Dieu des armées dans toute sa puissance, descendre, à la voix d'un prêtre, sur les tentes d'un camp français, tandis que de vieux guerriers, qui avaient tant de fois bravé la mort, tombaient à genoux devant un cercueil, un petit autel et un solitaire. Aux roulemens des tambours drapés, aux salves interrompues du canon, des grenadiers pleurant sur le corps de leur vaillant

capitaine, le portaient à la tombe qu'ils avaient creusée pour lui avec leurs baïonnettes. Au sortir de ces funérailles, on n'allait point courir pour des trépieds, pour de doubles coupes, pour des peaux de lion aux ongles d'or; mais on s'empressait de chercher, au milieu des combats, des jeux funèbres et une arène plus glorieuse; et si l'on n'immolait point une génisse noire aux mânes du héros, du moins on répandait en son honneur, un sang moins stérile, celui des ennemis de la patrie.

Parlerons-nous de ces enterremens faits à la lueur des flambeaux, dans nos villes, de ces chapelles ardentes, de cette file prolongée de chars tendus de noir, de ces chevaux parés de plumes et de draperies funèbres, de ce profond silence, interrompu par les versets de l'hymne de la colère, *Dies iræ!* On était profondément attendri, en voyant tous ces pauvres orphelins sous la livrée pareille de l'infortune,

que la religion conduisait au convoi des grands. Par-là elle faisait sentir à des enfans qui n'avaient point de père, quelque chose de la piété filiale ; elle enseignait aux riches qu'il n'y a point de plus puissante médiation auprès de Dieu, que celle de l'innocence et de l'adversité ; elle montrait enfin à l'extrême misère, ce que c'est que toutes ces grandeurs qui viennent se perdre au cercueil.

Un usage particulier avait lieu au décès des prêtres ; on les enterrait le visage découvert : le peuple croyait lire sur les traits de son pasteur l'arrêt du souverain juge, et reconnaître les joies du prédestiné, à travers l'ombre légère de la mort, comme dans les voiles d'une nuit pure, on découvre les magnificences du ciel.

La même coutume s'observait dans les couvens. Nous avons vu une jeune religieuse ainsi couchée dans sa bière. Son front se confondait par sa pâleur,

avec le bandeau de lin dont il était à demi couvert ; une couronne de roses blanches était sur sa tête, et un flambeau mystérieux brûlait entre ses mains : après quelques heures d'exposition, on recouvrit le cercueil, et il fut déposé dans le caveau funèbre ; ainsi les graces et la paix du cœur ne sauvent point de la mort, et l'on voit se faner les lis, malgré la candeur de leur sein, et la tranquillité des vallées qu'ils habitent.

Au reste, on réservait la simplicité des funérailles au nourricier, comme au défenseur de la patrie. Quatre moissonneurs, précédés du curé, transportaient, sur leurs robustes épaules, l'homme des champs au tombeau de ses pères. Si quelques laboureurs rencontraient le convoi dans les campagnes, ils suspendaient leurs travaux, découvraient leurs têtes, et honoraient d'un signe de croix leur compagnon décédé, qui porta la sienne sans se plaindre.

plaindre. Ce mort rustique voyageait ainsi, au milieu des gerbes jaunissantes, qu'il avait peut-être semées lui-même dans l'héritage de ses aïeux. On voyait de loin cette fleur de la tombe, s'élever et se balancer comme un pavot noir, au-dessus des fromens d'or, et des fleurs de pourpre et d'azur. Des enfans, une veuve éplorée, formaient tout le pieux cortége. En passant devant *la croix du chemin*, ou *le saint du rocher*, on se délassait un moment; on posait le cercueil sur une pierre; on invoquait la Divinité champêtre, au pied de laquelle le laboureur décédé avait tant de fois prié pour une bonne mort, ou une récolte abondante. C'était là qu'il avait souvent mis ses bœufs à l'ombre, au milieu du jour, et qu'environné de sa famille, il avait pris son repas de lait et de pain bis, au chant des cigales et des alouettes. Ah! que bien différent d'aujourd'hui, il s'y reposait alors! Mais du moins ces sillons

contenaient ses dernières sueurs ; du moins son sein paternel avait perdu ses sollicitudes ; et par ce même chemin, où les jours de fêtes il se rendait à l'église, il marchait maintenant au tombeau, entre les touchans monumens de sa vie, des enfans vertueux et d'innocentes moissons.

CHAPITRE XII.

Des Prières pour les Morts.

Chez les anciens, le cadavre du pauvre ou de l'esclave était abandonné presque sans honneurs ; parmi nous le ministre des autels est obligé de veiller au lit funèbre du villageois, comme au catafalque du monarque. L'indigent de l'évangile, en exhalant son dernier soupir, devient soudain (chose sublime) un être auguste et sacré. A peine le mendiant couvert de haillons, qui languissait à nos

portes, objet de nos dégoûts et de nos mépris, a-t-il quitté cette triste vie, que la religion nous force à nous incliner devant son cercueil. Elle nous rappelle à une égalité formidable, ou plutôt elle nous commande de respecter un juste racheté du sang de Jesus-Christ, et qui, d'une condition obscure et misérable, vient de passer à une couronne céleste : c'est ainsi que le grand nom de chrétien met tout de niveau dans la mort, et l'orgueil du plus puissant potentat ne peut arracher à la religion d'autre prière, que celle-là même qu'elle offre pour le dernier manant de la cité.

Mais quelles sont admirables ces prières ! Tantôt ce sont des cris de douleurs, tantôt des cris d'espérances : la mort se plaint, se réjouit, tremble, se rassure, gémit et supplie.

Exibit spiritus ejus, etc.

« Le jour qu'ils ont rendu l'esprit, ils retournent à leur terre originelle,

et toutes leurs vaines pensées périssent. » (1)

Delicta juventutis meæ, etc.

« O mon Dieu, ne vous souvenez ni des fautes de ma jeunesse, ni de mes ignorances ! » (2)

Les plaintes du Roi-prophète sont entrecoupées par les soupirs du saint Arabe.

« O Dieu, cessez de m'affliger, puisque mes jours ne sont que néant ! Qu'est-ce que l'homme pour mériter tant d'égards, et pour que vous y attachiez votre cœur ?.... »

« Lorsque vous me chercherez le matin, vous ne me trouverez plus. » (3)

« La vie m'est ennuyeuse, je m'abandonne aux plaintes et aux regrets.... Seigneur, vos jours sont-ils comme les jours des mortels, et vos

---

(1) Office des Morts, ps. 154.
(2) *Ibid.* ps. 24.
(3) *Ibid.* I.re leç.

années éternelles, comme les années passagères de l'homme? » (1)

« Pourquoi, Seigneur, détournez-vous votre visage, et me traitez-vous comme votre ennemi? Devez-vous déployer toute votre puissance contre une feuille que le vent emporte, et poursuivre une feuille séchée? » (2)

« L'homme né de la femme vit peu de temps, et il est rempli de beaucoup de misère; il fuit comme une ombre qui ne demeure jamais dans un même état. »

« Mes années coulent avec rapidité, et je marche par une voie par laquelle je ne reviendrai jamais. » (3)

« Mes jours sont passés, toutes mes pensées sont évanouies, toutes les espérances de mon cœur dissipées.... Je dis au sépulcre, vous serez mon père,

---

(1) Office des Morts, II.e leç.

(2) *Ibid.* IV.e leç.

(3) *Ibid.* VII.e leç.

et aux vers, vous serez ma mère et mes sœurs. »

De temps en temps le dialogue du Prêtre et du Chœur interrompt la suite des cantiques.

Le Prêtre. « Mes jours se sont évanouis comme la fumée; mes os sont tombés en poudre. »

Le Chœur. « Mes jours ont décliné comme l'ombre. »

Le Prêtre. « Qu'est-ce que la vie? Une petite vapeur. »

Le Chœur. « Mes jours ont décliné comme l'ombre. »

Le Prêtre. « Les morts sont endormis dans la poudre. »

Le Chœur. « Ils se réveilleront, les uns dans l'éternelle gloire, les autres dans l'opprobre pour y demeurer à jamais. »

Le Prêtre. « Ils ressusciteront tous; mais non pas tous comme ils étaient. »

Le Chœur. « Ils se réveilleront. »

A la Communion de la Messe, le Prêtre dit :

« Heureux ceux qui meurent dans le Seigneur ; ils se reposent dès-à-présent de leurs travaux, car leurs bonnes œuvres les suivent. »

Au lever du cercueil, on entonne le pseaume des douleurs et des espérances. « Seigneur, je crie vers vous du fond de l'abyme ; que mes cris parviennent jusqu'à vous. »

En portant le corps, on recommence le dialogue : *qui dormiunt ;* « Ils dorment dans la poudre, — ils se réveilleront. »

Si c'est pour un Prêtre, on ajoute : « une victime a été immolée avec joie dans le tabernacle du Seigneur. »

En descendant le cercueil dans la fosse : « nous rendons la terre à la terre, la cendre à la cendre, la poudre à la poudre. »

Enfin, au moment où l'on jette la terre sur la bière, le Prêtre s'écrie,

dans les paroles de l'Apocalypse : *une voix d'en-haut fut entendue, qui disait : bienheureux sont les morts !*

Cependant ces superbes prières n'étaient pas les seules que l'Eglise offrît pour les Trépassés : de même qu'elle avait des couronnes de fleurs pour le cercueil de l'enfant, et des voiles sans tache comme son innocence; de même elle avait des oraisons analogues à l'âge et au sexe de la victime. Si quatre vierges, vêtues de lin, parées de feuillages, apportaient la dépouille d'une de leurs compagnes, dans une nef tendue de rideaux blancs, le Prêtre récitait à haute voix, sur cette jeune cendre, une hymne à la virginité. Tantôt c'était l'*Ave*, *maris stella*, cantique où il règne une grande fraîcheur, et où l'heure de la mort est représentée comme l'accomplissement de l'espérance ; tantôt c'étaient des images tendres et poétiques, empruntées de l'Ecriture : *Elle a passé comme l'herbe*

des champs; ce matin, elle fleurissait dans toute sa grace, le soir nous l'avons vue séchée. N'est-ce pas là la fleur *qui languit touchée par le tranchant de la charrue; le pavot qui penche sa tête abattue par une pluie d'orage!* PLUVIA CUM FORTE GRAVANTUR.

Mais quelle oraison funèbre le pasteur prononçait-il sur l'enfant décédé, dont une mère en pleurs lui présentait le petit cercueil? Il entonnait l'hymne que les trois enfans Hébreux chantaient dans la fournaise, et que l'Eglise répète le dimanche au lever du jour: *Que tout bénisse les œuvres du Seigneur!* La religion bénit Dieu d'avoir couronné l'enfant par la mort, d'avoir délivré ce jeune ange des chagrins de la vie. Elle invite toute la nature à se réjouir autour du tombeau de l'innocence: ce ne sont point des cris de douleur, ce sont des cris d'alégresse qu'elle fait entendre. C'est dans le même esprit qu'elle chante encore le

Laudate, pueri, Dominum, qui finit par cette strophe : *Qui facit habitare sterilem in domo : matrem filiorum lætantem.* « Le Seigneur qui rend féconde une maison stérile, et qui fait que la mère se réjouit dans ses fils. » Quel cantique pour des parens affligés ! L'Eglise leur montre l'enfant qu'ils viennent de perdre, vivant au bienheureux séjour, et leur promet d'autres enfans sur la terre !

Enfin, non satisfaite d'avoir donné cette attention si morale à chaque cercueil, la religion a couronné toutes les choses de l'autre vie par une cérémonie générale, où elle réunit la mémoire des innombrables habitans du sépulcre (*); vaste communauté de morts, où le grand est couché auprès du petit; république de parfaite égalité, où l'on n'entre point sans ôter

(*) *Voyez* la note E à la fin du volume.

son casque ou sa couronne, pour passer par la porte abaissée du tombeau. Quelle conception religieuse que celle-là où l'on a imaginé de célébrer les funérailles de la famille entière d'Adam, et de recevoir dans une urne universelle toutes les larmes qui ont coulé pour les trépassés, depuis le commencement du monde ! C'est avec de merveilleuses angoisses que l'ame mêle ses tribulations pour les anciens morts, aux peines qu'elle ressent pour ses amis nouvellement perdus. Le chagrin prend, par cette union, quelque chose de souverainement beau, comme une moderne douleur acquiert le grand caractère antique, quand celui qui l'exprime a nourri son génie des vieilles tragédies d'Homère. La religion seule était capable d'élargir assez le cœur de l'homme, pour qu'il pût contenir des soupirs et des amours, égaux en nombre à la multitude des morts qu'il avait à honorer.

QUATRIEME PARTIE.

CULTE.

LIVRE SECOND.

TOMBEAUX.

CHAPITRE PREMIER.

TOMBEAUX ANTIQUES.

L'Egypte, les Grecs et les Romains.

LES derniers devoirs qu'on rend aux hommes seraient bien tristes, s'ils étaient dépouillés des signes de la religion. La religion a pris naissance aux tombeaux, et les tombeaux ne peuvent se passer d'elle : il est beau que le cri de l'espérance s'élève du fond du cercueil,

cueil, et que le prêtre du Dieu vivant escorte au monument la cendre de l'homme; c'est en quelque sorte l'immortalité qui marche à la tête de la mort.

Des funérailles nous passons aux tombeaux, qui tiennent une si grande place dans notre histoire. Afin de mieux apprécier le culte dont on les honore chez les chrétiens, voyons dans quel état ils ont subsisté chez les peuples idolâtres.

Il existe un pays sur la terre, qui doit une partie de sa célébrité à ses tombeaux, et de toutes les nations de l'Europe, la nation française semble y prendre le plus d'intérêt. Ce peuple de S. Louis est travaillé intérieurement d'une certaine grandeur, qui le force à se mêler, dans tous les coins du globe, aux choses grandes comme lui-même. Cependant est-il certain que des momies soient des objets fort dignes de notre curiosité ? On dirait que

l'ancienne Egypte ait craint que la postérité ignorât un jour ce que c'était que la mort, et qu'elle ait voulu, à travers les temps, lui faire parvenir des échantillons de cadavres.

Vous ne pouvez faire un pas dans cette terre sans rencontrer un monument. Voyez-vous un obélisque ? c'est un tombeau; les débris d'une colonne ? c'est un tombeau; une cave souterraine ? c'est encore un tombeau. Et lorsque la lune, se levant derrière la grande pyramide, vient à apparaître sur le sommet de ce sépulcre immense, vous croyez appercevoir le phare même de la mort, et errer véritablement sur le rivage où jadis le nautonnier des enfers passait toutes les ombres.

Chez les Grecs et les Romains, les morts ordinaires reposaient à l'entrée des villes : les tombeaux sont bien placés sur les routes publiques; ce sont les vrais monumens du voyageur.

Outre ces communs lieux de sépulture, on exposait les monumens des hommes fameux, aux bords de la mer. Le navigateur découvrait de loin sur le rivage, ou le petit tombeau de sable de Pompée près de la ville d'Alexandre, ou la statue de Caton sur un écueil à quelque distance des ruines de Carthage. Platon et Pythagore, en voguant à la terre d'Egypte, où ils allaient s'instruire touchant les dieux, passaient devant l'île d'Io, à la vue du tombeau d'Homère : ce leur fut une heureuse idée à ceux qui placèrent le monument du chantre d'Achille sous la protection de Thétis : la brillante antiquité pouvait croire, que l'ombre du poëte racontait encore les malheurs d'Ilion aux Néréides assemblées, ou que dans les douces nuits de l'Ionie, elle disputait aux syrènes le prix des concerts.

CHAPITRE II.

TOMBEAUX MODERNES,

La Chine et la Turquie.

LES Chinois ont une coutume touchante ; ils enterrent leurs proches dans leurs jardins. Il est doux d'entendre, dans tous les bois, la voix des ombres de ses pères, et d'avoir toujours quelques souvenirs au désert.

A l'autre extrémité de l'Asie, les Turcs ont à-peu-près le même usage. Le détroit des Dardanelles présente un spectacle bien philosophique. D'un côté, s'élèvent les promontoires de l'Europe avec toutes ses ruines ; de l'autre, serpentent les côtes de l'Asie, bordées de cimetières Islamistes. Que de mœurs diverses ont animé ces rivages ! Que de peuples y sont ensevelis, depuis les jours où la lyre d'Orphée y rassembla des sauvages, jus-

qu'aux jours qui ont rendu ces fameuses contrées à la barbarie ! Pélages, Héllènes, Grecs, Méoniens, peuples d'Ilus, de Sarpédon, d'Enée, habitans de l'Ida, du Tmolus, du Méandre et du Pactole, sujets de Mithridate, esclaves des Césars, Romains, Vandales, hordes de Goths, de Huns, de Francs, d'Arabes ; vous avez tous sur ces bords étalé le culte des tombeaux, et en cela seul vos mœurs ont été pareilles. La mort, se jouant à son gré des choses et des destinées humaines, a prêté le catafalque d'un empereur Romain à la chétive dépouille d'un Tartare, et dans le tombeau d'un Platon, logé les cendres d'un Molah.

CHAPITRE III.

La Calédonie, ou l'ancienne Écosse.

Elles attireront long-temps les ames rêveuses, ces quatre pierres qui, sur

les bruyères de la Calédonie, marquent la tombe des héros. Oscar et Malvina ont passé; mais rien n'est changé dans leur solitaire patrie. Le montagnard Ecossois se plaît encore à redire les chants de ses ancêtres; il est encore brave, sensible et généreux; ses mœurs modernes sont comme l'agréable souvenir de ses mœurs antiques. Ce n'est plus (qu'on nous pardonne l'image), ce n'est plus la main du Barde même qu'on entend sur la harpe; mais c'est le léger frémissement des cordes*, produit par le toucher d'une ombre, lorsque la nuit, dans une salle déserte, elle annonçait la mort d'un héros.

Carril accompanied his voice. The music was like the memory of joys that are past, pleasant, and mournful to the soul. The ghosts of departed Bard heard it from Slimora's side, soft sounds spread along the wood and the silent valley of night rejoice. So

when he sits in the silence of noon, in the valley of his breeze, the humming of the monutain bee comes to Ossian's ear : the gale drowns it often in its course; but the pleasant sound returns again. « Carril accompagnait sa voix. Leur musique, pleine de douceur et de tristesse, ressemblait au souvenir des joies qui ne sont plus. Les ombres des Bardes décédés l'entendirent sur les flancs de Slimora. De faibles sons se prolongèrent le long des bois, et les vallées silencieuses de la nuit se réjouirent. Ainsi quand, dans le silence du midi, Ossian est assis dans la vallée de ses brises, le murmure de l'abeille de la montagne parvient jusqu'à son oreille : souvent le zéphyr, dans son passage, emporte (1) le son léger, mais bientôt il revient encore. »

---

(1) *Drowns*, Noye.

CHAPITRE IV.

Otaïti.

L'HOMME ici-bas ressemble à l'aveugle Ossian, assis sur les tombeaux des rois de Morven : quelque part qu'il étende sa main dans l'ombre autour de lui, il touche les cendres de ses pères.

Lorsque de hardis navigateurs voguèrent pour la première fois sur l'Océan Pacifique, ils virent rouler au loin des flots éternellement caressés par des brises embaumées. Bientôt, du sein de l'immensité s'élevèrent des îles inconnues. Des bosquets de palmiers mêlés à de grands arbres, qu'on eût pris pour de hautes fougères, couvraient les côtes et descendaient jusqu'au bord de la mer en amphithéâtre; les cimes bleues des montagnes posaient leur majestueux couronnement sur ces forêts. Ces îles environnées d'un cercle de coraux, semblaient se balancer comme de beaux vaisseaux à

l'ancre dans un port, au milieu des eaux les plus tranquilles : l'ingénieuse antiquité aurait cru que Vénus avait noué sa ceinture autour de ces nouvelles cythères, pour les défendre des orages.

Sous ces ombrages ignorés, la nature avait placé un peuple beau comme le ciel qui l'avait vu naître, voluptueux comme les sources qui murmuraient dans ses solitudes. Pour tout vêtement, il portait une draperie d'écorce de figuier : il habitait sous des toits de feuilles de mûriers, soutenus par des piliers de bois odorans, et il faisait voler sur les ondes de doubles canots aux voiles de jonc, et aux banderoles de fleurs et de plumes ; il y avait des danses et des sociétés consacrées aux plaisirs ; les chansons et les drames de l'amour n'étaient point inconnus sur ces bords. Tout s'y ressentait de la mollesse de la vie, et un jour plein de calme, et une nuit pleine

de silence. La douce obscurité des bois y ressemblait à celle de l'ame d'une vierge, où les passions portent, pour la première fois, une tendre lumière. Se coucher près des ruisseaux, disputer de paresse avec leurs ondes, marcher avec des chapeaux et des manteaux de feuillages, et pour ainsi dire vêtus de brises et de parfums ; c'était toute la vie des tranquilles Sauvages d'Otaïti. Les soins, qui chez les autres hommes occupent leurs pénibles journées, étaient ignorés de ces insulaires; en errant à travers les bois, ils trouvaient, comme les oiseaux près de leurs nids, le lait et le pain suspendus aux branches des arbres.

Telle apparut Otaïti aux Cook et aux Bougainville. Mais en approchant de ses rivages, ils distinguèrent quelques monumens des arts, qui se mariaient à ceux de la nature : c'étaient les poteaux des Moraï. O vanité des plaisirs des hommes ! Le premier

pavillon qu'on découvre sur ces rives enchantées, est celui de la mort, qui flotte au-dessus de toutes les félicités humaines.

Donc ne pensons pas que ces lieux où l'on ne trouve, au premier coup d'œil, qu'une vie insensée, soient étrangers à ces sentimens graves, nécessaires à tous les hommes. Les Otaïtiens, comme les autres peuples, ont des rites religieux et des cérémonies funèbres; ils ont sur-tout attaché une grande pensée de mystère à la mort. Lorsqu'on porte un cadavre au Moraï, tout le monde fuit sur son passage; le maître de la pompe murmure alors quelques mots à l'oreille du décédé. Arrivé au lieu du repos, on ne descend point le corps dans la terre, mais on le suspend dans un berceau qu'on recouvre d'un canot renversé, symbole du naufrage de la vie. Quelquefois une femme vient gémir auprès du Moraï; elle s'assied les pieds dans la mer, la

tête baissée, et les cheveux tombant sur le visage: les vagues accompagnent le chant de sa douleur, et sa voix monte vers le Tout-Puissant, avec la voix du tombeau et celle de l'Océan pacifique.

CHAPITRE V.

Tombeaux Chrétiens.

En parlant du sépulcre dans notre religion, le ton s'élève et la voix se fortifie : on sent que c'est - là le vrai tombeau de l'homme. Le monument de l'idolâtre ne vous entretient que du passé; celui du chrétien ne vous parle que de l'avenir. Le christianisme a toujours fait en tout le mieux possible; jamais il n'a eu de ces demi-conceptions si fréquentes dans les autres cultes. Ainsi, par rapport aux sépultures, négligeant les idées intermédiaires de charmes et de rêveries, qui tiennent aux accidens et aux lieux, il

il s'est distingué des autres religions par une coutume sublime ; il a placé la cendre des fidelles à l'ombre des temples du Seigneur, et déposé les morts dans le sein du Dieu vivant.

Lycurgue n'avait pas craint d'établir les tombeaux au milieu de Lacédémone; il avait pensé, comme notre sainte religion, que la cendre des pères, loin d'abréger les jours des fils, prolonge en effet leur existence, en leur enseignant la modération et la vertu, qui conduisent les hommes à une heureuse vieillesse. Les raisons humaines qu'on a opposées à ces raisons divines, sont bien loin d'être convaincantes. Meurt-on moins en France, qu'en Angleterre, en Suisse, en Allemagne, en Italie, en Espagne où les cimetières sont encore dans les villes ?

Lorsqu'autrefois parmi nous on sépara les tombeaux des églises, le peuple, qui n'est pas si prudent que les beaux-esprits, qui n'a pas les mêmes

raisons de craindre le bout de la vie; le peuple s'opposa par-tout à l'abandon des antiques sépultures. Et qu'avaient en effet les modernes cimetières, qui pût le disputer aux anciens ? Où étaient leurs lierres, leurs ifs caducs, leurs gazons nourris depuis tant de siècles des biens de la tombe ? Pouvaient-ils montrer les os sacrés des aïeux, le temple, la maison du médecin spirituel, et tout cet appareil de religion, qui promettait, qui assurait même une renaissance très-prochaine ? Au lieu de ces cimetières fréquentés, on nous assigna dans quelque faubourg un enclos solitaire abandonné des vivans et des souvenirs, et où la mort, privée de tout signe d'espérance, semblait devoir être éternelle.

Qu'on nous en croie; c'est lorsqu'on vient à toucher à ces bases fondamentales de l'édifice, que les royaumes trop

remués s'écroulent (1). Encore si l'on s'était contenté de changer simplement le lieu des sépultures ! mais non satisfait de cette première atteinte portée aux mœurs, on fouilla les cendres de nos pères, on enleva leurs restes, comme le manant enlève dans son tombereau les boues et les ordures de nos cités.

Il fut réservé à notre siècle de voir ce qu'on regardait comme le plus grand malheur chez les anciens, ce qui était le dernier supplice dont on punissait les scélérats, (nous entendons la dispersion des cendres) de voir,

(1) Les anciens auraient cru un état renversé, si l'on eût violé l'asile des morts. On connaît les belles lois de l'Egypte sur les sépultures. Les lois de Solon séparaient le violateur des tombeaux de la communion du temple, et l'abandonnaient aux furies. Les *Institutes* de Justinien règlent jusqu'aux legs, l'héritage, la vente et le rachat d'un sépulcre, etc.

disons-nous, cette dispersion applaudie comme le chef-d'œuvre de la philosophie. Et où était donc le crime de nos aïeux, pour traiter ainsi leurs restes, sinon d'avoir mis au jour des fils tels que nous ! Mais écoutez la fin de tout ceci, et voyez l'énormité de la sagesse humaine. Dans quelques villes de la France, on bâtit des cachots sur l'emplacement des cimetières; on éleva les prisons des hommes sur le champ où Dieu avait décrété la fin de tout esclavage; on édifia des lieux de douleurs, pour remplacer les demeures où toutes les peines viennent finir; enfin, il ne resta qu'une ressemblance, à la vérité effroyable, entre ces prisons et ces cimetières: c'est que là s'exercèrent les jugemens iniques des hommes, où Dieu avait prononcé les arrêts de son inviolable justice. (1)

(1) Nous passons sous silence les abominations commises pendant les jours révolution-

CHAPITRE VI.

Cimetières de campagne.

Les anciens n'ont peut-être point eu de lieux de sépulture plus agréables

---

naires. Il n'y a point d'animal domestique, qui, chez une nation étrangère un peu civilisée, ne fût inhumé avec plus de décence, que le corps d'un citoyen Français. On sait comment les enterremens s'exécutaient, et comment, pour quelques deniers, on faisait jeter un père, une mère ou une épouse à la voirie. Encore ces morts sacrés n'y étaient-ils pas en sûreté, car il y avait des hommes qui faisaient métier de dérober le linceul, le cercueil, ou les cheveux du cadavre. Il ne faut rapporter toutes ces choses qu'à un conseil de Dieu; c'était une suite de la première violation sous la monarchie. Le Gouvernement actuel qui répare, autant qu'il le peut, les maux innombrables de la France, a ordonné des funérailles décentes; mais il est à désirer qu'on rende au cercueil les signes de religion dont on l'a privé, et sur-tout

que nos cimetières de campagne. Des prairies, des champs, des eaux, des bois, toute une riante perspective mariait ses simples images avec les tombeaux des laboureurs. On aimait à y voir le gros if qui ne végétait plus que par son écorce, les pommiers du presbytère, le haut gazon, les peupliers, l'ormeau des morts, et les buis, et les petites croix de condamnation et de grace. Au milieu des paisibles monumens, le temple villageois élevait sa tour surmontée de l'emblème rustique de la vigilance. On n'entendait dans ces lieux que le chant du rouge-gorge, et le bruit des brebis qui

---

qu'on ne fasse plus garder les cimetières par des chiens. Tel est l'excès de la misère où l'homme tombe, quand il perd la vue de Dieu, que n'osant plus se confier à l'homme, dont rien ne lui garantit la foi, il se voit réduit à placer ses cendres sous la protection des animaux.

broutaient l'herbe de la tombe de leur ancien pasteur.

Les divers sentiers qui traversaient l'enclos bénit, aboutissaient à l'église ou à la maison du curé; ils étaient tous tracés par le pauvre et le pélerin, qui allaient prier le Dieu des miracles, ou demander le pain de l'aumône à l'homme de l'évangile : l'indifférent, ou le riche, ne passait point sur ces tombeaux.

On y lisait pour toute épitaphe : *Guillaume* ou *Paul*, *né en telle année*, *mort en telle autre*. Sur quelques-uns il n'y avait pas même de nom. Le laboureur chrétien repose oublié dans la mort, comme ces végétaux utiles, au milieu desquels il a vécu; la nature ne grave pas le nom des chênes sur leurs troncs abattus dans les forêts.

Cependant, en errant un jour dans un cimetière de campagne, nous apperçûmes une épitaphe latine sur une petite pierre, qui annonçait le tom-

beau d'un enfant. Surpris de cette magnificence, nous nous en approchâmes, pour connaître l'érudition du curé du village; nous lûmes ces mots de l'évangile :

« *Sinite parvulos venire ad me.* »

Laissez les petits enfans venir à moi.

Les cimetières de la Suisse sont quelquefois placés sur des rochers (*), d'où ils commandent les lacs, les précipices et les vallées. Le chamois et l'aigle y fixent leur demeure, et la mort croît sur ces sites escarpés, comme ces plantes alpines, dont la racine est plongée dans des glaces éternelles. Après son trépas, le paysan de Glaris ou de Saint-Gall, est transporté sur ces hauts lieux par son pasteur. Le convoi a pour pompe funèbre la pompe de la nature, et pour musique, sur les croupes des Alpes, ces

(*) *Voyez* la note F à la fin du volume.

airs bucoliques qui rappellent au Suisse exilé, son père, sa mère, ses sœurs, et les bêlemens des troupeaux de sa montagne.

L'Italie présente ses catacombes ou l'humble monument d'un martyr dans les jardins de Mécène et de Lucullus; l'Angleterre a ses morts vêtus de laine, et ses tombeaux semés de réséda. Dans ces cimetières d'Albion, nos yeux attendris ont quelquefois rencontré un nom français, au milieu des épitaphes étrangères: revenons aux tombeaux de la patrie.

CHAPITRE VII.

Tombeaux dans les Eglises.

RAPPELEZ-VOUS un moment les vieux monastères, ou les cathédrales gothiques, telles qu'elles existaient autrefois; parcourez ces ailes du chœur, ces chapelles, ces nefs obscures, ces cloîtres pavés par la mort, ces doubles

sanctuaires remplis de sépulcres. Dans ce labyrinthe de tombeaux, quels sont ceux qui vous frappent davantage? Sont-ce ces monumens modernes, chargés de figures allégoriques, qui écrasent de leurs marbres glacés des cendres moins glacées qu'elles? Vains simulacres qui semblent partager la double léthargie du cercueil où ils sont assis, et des cœurs mondains qui les ont fait élever! A peine y jetez-vous un coup d'œil. Mais vous vous arrêtez devant ce tombeau poudreux, sur lequel est couchée la figure gothique de quelque évêque, revêtu de ses habits pontificaux, les mains jointes, les yeux fermés; vous vous arrêtez devant ce monument, où un abbé soulevé sur le coude, et la tête appuyée sur la main, semble rêver à la mort: le sommeil du prélat et l'attitude du prêtre ont quelque chose de mystérieux; le premier paraît profondément occupé de ce qu'il voit dans ses rêves

de la tombe; le second, comme un homme en voyage, n'a pas même voulu se coucher entièrement; tant le moment où il se doit relever est proche!

Et quelle est cette grande dame qui repose ici près de son époux? L'un et l'autre sont habillés dans toute la pompe gothique; un coussin supporte leurs têtes, et leurs têtes semblent si appesanties par les pavots de la mort, qu'elles ont fait fléchir cet oreiller de pierre; heureux si ces deux époux n'ont point eu de confidences pénibles à se faire sur le lit de leur hymen funèbre! Au fond de cette chapelle retirée, voici quatre écuyers de marbre, bardés de fer, armés de toutes pièces, les mains jointes, et à genoux aux quatre coins de l'entablement d'un tombeau. Est-ce toi, Baïard, qui rendais la rançon aux vierges pour les marier à leurs amans? Est-ce toi, Beaumanoir, qui buvais ton sang dans

le combat des Trente ? Est-ce quelqu'autre chevalier qui sommeille ici ? Ces écuyers semblent prier avec ferveur, car ces vaillans hommes, antique honneur du nom français, tout guerriers qu'ils étaient, n'en craignaient pas moins Dieu, du fond du cœur ; et c'était en criant : *Montjoye et Saint Denys*, qu'ils arrachaient la France aux Anglais, et faisaient des miracles de vaillance pour l'église, leur dame et leur roi. N'y a-t-il donc rien de merveilleux dans ces temps des Roland, des Godefroi, des sires de Coucy et de Joinville ; dans ces temps des Maures, des Sarrasins, des royaumes de Jérusalem et de Cypre ; dans ces temps où l'Orient et l'Asie échangeaient d'armes et de mœurs avec l'Europe et l'Occident ; dans ces temps où Thibaud chantait, où les troubadours se mêlaient aux armes, les danses à la religion, et le carrousels

et

et les tournois aux siéges et aux batailles ? (1)

---

(1) On a sans doute de grandes obligations à l'artiste courageux qui, au péril de sa vie, a rassemblé les débris de nos anciens sépulcres; mais quant aux effets de ces monumens, on sent trop qu'ils sont détruits. Resserrés dans un petit espace, divisés par siècles, privés de leurs harmonies avec l'antiquité des temples et du culte chrétien, ne servant plus qu'à l'histoire de l'art, et non à celle des mœurs et de la religion; n'ayant pas même gardé leur poussière, ils ne disent plus rien ni à l'imagination ni au cœur. Quand des hommes abominables eurent l'idée de violer l'asile des morts, et de disperser leurs cendres pour effacer le souvenir du passé, la chose, toute horrible qu'elle est, pouvait avoir aux yeux de la folie humaine, une certaine mauvaise grandeur; mais c'était prendre l'engagement de bouleverser le monde, de ne pas laisser en France pierre sur pierre, et de parvenir, au travers des ruines, à des institutions inconnues. Se plonger dans ces excès pour rester dans des routes communes, et pour ne montrer qu'ineptie et absurdité,

Sans doute ils étaient merveilleux ces temps, mais ils sont passés. La religion avait averti les chevaliers de cette vanité des choses humaines, lorsqu'à la suite d'une longue énumération de titres pompeux : *Haut et puissant Seigneur*, *messire Anne de Montmorency*, *connétable de France*, etc. etc., elle avait ajouté, *priez pour son ame*, *pauvres pécheurs*. C'est tout le néant. (1)

Quant aux sépultures souterraines, elles étaient généralement réservées aux rois et aux religieux. Lorsqu'on voulait se nourrir de sérieuses et d'u-

c'est avoir toutes les fureurs du crime, sans en avoir la puissance. Qu'est-il arrivé à ces spoliateurs des tombeaux ! qu'ils sont tombés dans les gouffres qu'ils avaient ouverts, et que leurs cadavres sont restés comme en gage à la mort, pour ceux qu'ils lui avaient dérobés.

(1) Johnson, dans son *Traité des Epitaphes*, cite ce simple mot de la religion comme sublime.

tiles pensées, il fallait descendre dans les caveaux des couvens, et contempler ces solitaires endormis, qui n'étaient pas plus calmes dans leurs demeures funèbres, qu'ils ne l'avaient été sur la terre. Que votre sommeil soit profond sous ces voûtes, hommes de paix, qui aviez partagé votre héritage mortel à vos frères, et qui, comme ce héros de la Grèce, partant pour la conquête d'un autre univers, ne vous étiez réservé que l'espérance !

CHAPITRE VIII.

Saint-Denys.

On voyait autrefois, près de Paris, des sépultures, fameuses entre toutes les sépultures des hommes. Les étrangers venaient en foule visiter les merveilles de Saint-Denys. Ils y puisaient une profonde vénération pour la France, et s'en retournaient en disant en dedans d'eux-mêmes, comme S. Gré-

goire : *Ce royaume est réellement le plus grand entre les nations.* Mais il s'est élevé un vent de la colère, autour de l'édifice de la Mort; les flots des peuples ont été poussés sur lui, et les hommes étonnés se demandent encore : *Comment le temple* d'AMMON *a disparu sous les sables des déserts !*

L'abbaye gothique où se rassemblaient ces grands vassaux de la mort, ne manquait point de gloire : les trésors de la France étaient à ses portes; la Seine passait à l'extrémité de sa plaine; cent endroits célèbres remplissaient, à quelque distance, tous les sites de beaux noms, tous les champs de beaux souvenirs; la ville d'Henri IV et de Louis-le-Grand était assise dans le voisinage; et l'antre royal de Saint-Denys se trouvait au centre de notre puissance et de notre luxe, comme un vaste reliquaire où l'on jetait les restes du temps, et la surabondance des grandeurs de l'empire français.

C'est là que venaient tour à tour s'engloutir les rois de la France. Un d'entr'eux (et toujours le dernier descendu dans ces abymes,) restait sur les degrés du souterrain, comme pour inviter sa postérité à descendre. Cependant Louis XIV a vainement attendu ses deux derniers fils : l'un s'est précipité au fond de la voûte, en laissant son ancêtre sur le seuil ; l'autre, ainsi qu'OEdipe, a disparu dans une tempête. Chose digne d'une éternelle méditation ! le premier monarque, que les envoyés de la justice divine rencontrèrent, fut ce Louis si fameux par l'obéissance que les nations lui portaient ! Il était encore tout entier dans son cercueil. En vain, pour défendre son trône, il sembla se lever avec la majesté de son siècle, et une arrière-garde de huit siècles de rois ; en vain, son geste menaçant épouvanta les ennemis des morts, lorsque précipité dans une fosse commune, il tomba

sur le sein de Marie de Médicis; tout fut détruit. Dieu, dans l'effusion de sa colère, avait juré par lui-même de châtier la France : ne cherchons point sur la terre les causes de pareils événemens; elles sont plus haut.

Dès le temps de Bossuet, dans le souterrain *de ces princes anéantis*, on pouvait à peine déposer Madame Henriette : « *tant les rangs y sont pressés*, s'écrie le plus éloquent des orateurs; *tant la mort est prompte à remplir ces places !* » En présence des âges, dont les flots écoulés grondent encore dans ces profondeurs, les esprits sont abattus par le poids des pensées qui les oppressent. L'ame entière frémit en contemplant tant de néant et tant de grandeur. Lorsqu'on cherche une expression assez magnifique, pour peindre ce qu'il y a de plus élevé, l'autre moitié de l'objet sollicite le terme le plus bas, pour exprimer ce qu'il y a de plus vil. Tout annonce qu'on est

descendu à l'empire des ruines ; et à je ne sais quelle odeur de poussière, répandue sous ces arches funèbres, on croirait respirer les temps passés. Ici les ombres des vieilles voûtes s'abaissent, pour se confondre avec les ombres des vieux tombeaux ; là des grilles de fer entourent inutilement ces bières, et ne peuvent défendre la mort des empressemens des hommes. Ecoutez le sourd travail du ver du sépulcre, qui semble filer, dans tous ces cercueils, les indestructibles réseaux de la mort !

Lecteurs chrétiens, pardonnez aux larmes qui coulent de nos yeux, en errant au milieu de cette famille de S. Louis et de Clovis. Si tout-à-coup, jetant à l'écart le drap mortuaire qui les couvre, ces monarques allaient se dresser dans leurs cercueils, et fixer sur nous leurs regards étincelans, à la lueur de cette lampe sépulcrale !.... Oui, nous les voyons tous se lever à

demi, ces spectres des rois; nous distinguons leur race, nous les reconnaissons, nous osons interroger ces majestés du tombeau. Eh bien, peuple royal de fantômes, dites-le nous : voudriez-vous revivre maintenant au prix d'une couronne?... Mais d'où vient ce profond silence? d'où vient que vous êtes tous muets sous ces voûtes? Vous secouez vos têtes royales, d'où tombe un nuage de poussière ; vos yeux se referment, et vous vous recouchez lentement dans vos cercueils!

Ah! si nous avions interrogé ces morts champêtres, dont naguère nous visitions les cendres, ils auraient percé doucement le gazon de leurs tombeaux, et sortant du sein de la terre, comme des vapeurs brillantes, ils nous auraient répondu : « Si Dieu l'ordonne ainsi, pourquoi refuserions-nous de revivre? Pourquoi ne passerions-nous pas encore des jours résignés dans nos chaumières? Notre hoyau n'était pas

si pesant que vous le pensez ; nos sueurs mêmes avaient leurs charmes, lorsqu'elles étaient essuyées par une tendre épouse, ou bénies par la religion. »

Mais où nous ont entraînés de futiles descriptions de ces tombeaux déjà effacés de la terre ? Elles ne sont plus ces fameuses sépultures. Les petits enfans se sont joués avec les os des puissans monarques : Saint-Denys est désert ! l'oiseau l'a pris pour son passage, l'herbe croît sur ses autels brisés, et au lieu de l'éternel cantique de la mort, qui retentissait sous ses dômes, on n'entend plus que les gouttes de pluie qui tombent par son toit découvert, la chute de quelque pierre qui se détache de ses murs en ruines, ou le son de son horloge, qui va roulant dans les tombeaux vides et les souterrains dévastés. (*)

(*) *Voyez* la note G à la fin du volume.

QUATRIÈME PARTIE.

CULTE.

LIVRE TROISIÈME.

VUE GÉNÉRALE DU CLERGÉ.

CHAPITRE PREMIER.

De Jesus-Christ et de sa Vie.

VERS le temps de l'apparition du Rédempteur sur la terre, les nations étaient dans l'attente de quelque personnage fameux. « Une ancienne et constante opinion, dit Suétone, était répandue dans l'Orient, qu'un homme s'éléverait de la Judée, et obtiendrait

l'empire universel (1). » Tacite raconte le même fait, presque dans les mêmes mots. Selon ce grand historien, « la plupart des Juifs étaient convaincus, d'après un oracle conservé dans les anciens livres de leurs prêtres, que dans ce temps-là (le temps de Vespasien) l'Orient prévaudrait, et que quelqu'un, sorti de Judée, régnerait sur le monde. » (2)

Enfin Josephe, parlant de la ruine de Jérusalem, rapporte que les Juifs furent principalement poussés à la révolte contre les Romains, par une obscure (3) prophétie, qui leur annon-

(1) *Percrebuerat Oriente toto, vetus et constans opinio esse in fatis, ut eo tempore Judæâ profecti rerum potirentur.* Suet. in Vespas.

(2) *Pluribus persuasio inerat antiquis sacerdotum litteris continens, eo ipso tempore fore, ut valesceret Oriens, profectique Judæâ rerum potirentur.* Tacit. Hist. lib. V.

(3) *Αμφίϐολος, applicable à plusieurs per-*

çait que vers cette époque, *un homme s'éléverait parmi eux*, et *soumettrait l'univers* (1). Le Nouveau-Testament offre aussi des traces de cette espérance répandue dans Israël : la foule qui court au désert demande à S. Jean-Baptiste, s'il est le *grand Messie*, le *Christ de Dieu*, si long-temps attendu ; et les disciples d'Emaüs sont saisis de tristesse, lorsqu'ils reconnaissent que Jean *n'est pas l'homme qui doit racheter Israël.* Les soixante-dix semaines de Daniel, ou les quatre cent quatre-vingt-dix ans, depuis la reconstruction du temple, étaient accomplis. Enfin Origène, après avoir rapporté toutes ces traditions des Juifs, ajoute «qu'un grand nombre d'entr'eux avoué-

---

sonnes; et voilà pourquoi les historiens Latins l'attribuèrent à Vespasien.

(1) Joseph. *de Bell. Judaïc.* pag. 1283.

rent

rent Jesus-Christ pour le libérateur promis par les prophètes. » (1)

Cependant le ciel prépare les voies du Fils de l'Homme. Les nations long-temps désunies de mœurs et de gouvernement, entretenaient des inimitiés héréditaires ; tout-à-coup le bruit des armes cesse, et les peuples réconciliés ou vaincus, viennent se perdre dans le peuple Romain.

D'un côté, la religion et les mœurs sont parvenues à ce degré de corruption qui produit de force les changemens ; de l'autre, les dogmes de l'unité d'un Dieu et de l'immortalité de l'ame, commencent à se répandre. Ainsi les chemins s'ouvrent de toutes parts à la nouvelle doctrine, qu'une langue universelle va servir à propa-

(1) *Καὶ πεπιστευκεναι αὐτον ειναι τον προφητευομενον.*

Orig. *cont. Cels.* p. 127.

ger. Ce vaste empire Romain se compose de nations, les unes sauvages, les autres policées, toutes infiniment malheureuses : la simplicité du Christ, pour les premières ; ses vertus morales, pour les secondes ; pour toutes, sa miséricorde et sa charité sont des moyens de salut que le ciel ménage. Et ces moyens sont si efficaces, que, deux siècles après Jesus-Christ, Tertullien disait déjà aux juges de Rome : « Nous ne sommes que d'hier, et nous remplissons tout, vos cités, vos îles, vos forteresses, vos camps, vos colonies, vos tribus, vos décuries, vos conseils, le palais, le sénat, le forum ; nous ne vous laissons que vos temples. » *Sola relinquimus templa.* (1)

A la grandeur des préparations naturelles, s'unit l'éclat des prodiges : les vrais oracles, depuis long-temps

(1) Tertul. Apologet. cap. 37.

muets dans Jérusalem, recouvrent la voix, et les fausses sibylles se taisent. Une nouvelle étoile se montre dans l'Orient; Gabriel descend vers Marie, et un chœur d'esprits bienheureux, chante au haut du ciel, pendant la nuit : *Gloire à Dieu ; paix aux hommes !* Tout-à-coup le bruit se répand que le Sauveur a vu le jour dans la Judée : il n'est point né dans la pourpre, mais dans l'humble asile de l'indigence ; il n'a point été annoncé aux grands et aux superbes, mais les anges l'ont révélé aux petits et aux simples; il n'a point réuni autour de son berceau les heureux du monde, mais les infortunés ; et par ce premier acte de sa vie, il s'est déclaré de préférence le Dieu des misérables.

Arrêtons-nous ici, pour faire une réflexion. Nous voyons depuis le commencement des siècles, les rois, les héros, les hommes éclatans devenir les dieux des nations. Mais voici que

le fils d'un charpentier, dans un petit coin de la Judée, est un modèle de douleurs et de misère; il est flétri publiquement par un supplice; il choisit ses disciples entre la plus vile populace; il ne prêche que sacrifices, que renoncement aux pompes du monde, au plaisir, au pouvoir; il préfère l'esclave au maître, le pauvre au riche, le lépreux à l'homme sain; tout ce qui pleure, tout ce qui a des plaies, tout ce qui est abandonné du monde, fait ses délices : la puissance, la fortune et le bonheur sont au contraire éternellement menacés par lui. Il renverse toutes les notions communes de la morale; il établit des relations nouvelles entre les hommes, un nouveau droit des gens, une nouvelle foi publique : il élève ainsi sa divinité, triomphe de la religion des Césars, s'assied sur leur trône, et parvient à subjuguer la terre. Non, quand la voix du monde entier s'é-

lèverait contre Jesus-Christ, quand toutes les lumières de la philosophie se réuniraient contre ses dogmes, jamais on ne nous persuadera qu'une religion fondée sur une pareille base, soit une religion humaine. Celui qui a pu faire adorer une *croix;* celui qui a offert pour objet de culte aux hommes, *l'humanité souffrante*, *la vertu persécutée;* celui-là, nous le jurons, ne saurait être qu'un Dieu.

Jesus-Christ apparaît au milieu des hommes, plein de grace et de vérité; l'autorité et la douceur de sa parole entraînent. Il vient pour être le plus malheureux des mortels, et tous ses prodiges sont pour les misérables. *Ses miracles*, dit Bossuet, *tiennent plus de la bonté que de la puissance.* Pour inculquer ses préceptes, il choisit l'apologue ou la parabole, qui se grave aisément dans l'esprit des peuples. C'est en marchant dans les campagnes, qu'il donne ses divines leçons. En

voyant les fleurs d'un champ, il exhorte ses disciples à espérer dans la Providence, qui supporte les faibles plantes, et nourrit les petits oiseaux; en appercevant les fruits de la terre, il instruit à juger de l'homme par ses œuvres; on lui apporte un petit enfant, et il recommande l'innocence; se trouvant au milieu des bergers, il se donne à lui-même le titre de *pasteur des ames*, et se représente, rapportant sur ses épaules la brebis égarée. Au printemps il s'assied sur une montagne, et tire des objets environnans de quoi instruire la foule assise à ses pieds. Du spectacle même de cette foule pauvre et malheureuse, il fait naître ses béatitudes : *Bienheureux ceux qui pleurent, bienheureux ceux qui ont faim et soif*, etc. Ceux qui observent ses préceptes, et ceux qui les méprisent, sont comparés à deux hommes qui bâtissent deux maisons, l'une sur un roc, l'autre sur un sable

mouvant : selon quelques interprètes, il montrait, en parlant ainsi, un hameau florissant sur une colline, et au bas de cette colline, des cabanes détruites par une inondation (1). Quand il demande de l'eau à la femme de Samarie, il lui peint sa doctrine sous la belle image d'une source d'eau vive.

Les plus violens ennemis de Jesus-Christ n'ont jamais osé attaquer sa divine personne. Celse, Julien, Volusien (2) avouent ses miracles, et Porphyre raconte que les oracles mêmes des païens l'appelaient un homme illustre par sa piété (3). Tibère avait voulu le mettre au rang des Dieux (4); selon Lampridius, Adrien lui avait

---

(1) Fortin: *on the truth of the christ. relig.* pag. 218.

(2) Orig. *cont. Cels.* I, 11, Jul. Ap. Cyril lib. VI, Aug. ep. 3, 4, tom. II.

(3) Euseb. dem. III, ev. 3.

(4) Tert. Apologet.

élevé des temples, et Alexandre-Sévère le révérait avec les images des ames saintes, entre Orphée et Abraham (1). Pline a rendu un illustre témoignage à l'innocence de ces premiers chrétiens, qui suivaient de près les exemples du Rédempteur. Il n'y a point de philosophes de l'antiquité à qui l'on n'ait reproché quelques vices: les patriarches mêmes ont eu des faiblesses; le Christ seul est sans tache; c'est la plus brillante copie de cette beauté souveraine qui réside sur le trône des cieux. Pur et sacré comme le tabernacle du Seigneur, ne respirant que l'amour de Dieu et des hommes, infiniment supérieur, par l'élévation de son ame, à la vaine gloire du monde, il poursuivait, à travers les douleurs, la grande affaire de notre salut, forçant les hommes, par

(1) Lamp. in Alex. Sev. cap. 4 et 31.

l'ascendant de ses vertus, à embrasser sa doctrine, et à imiter une vie qu'ils étaient contraints d'admirer.

Son caractère était aimable, ouvert et tendre; sa charité sans bornes. L'Apôtre nous en donne une idée en deux mots : *Il allait faisant le bien.* Sa résignation à la volonté de Dieu éclate dans tous les momens de sa vie ; il aimait, il connaissait l'amitié : l'homme qu'il tira du tombeau, Lazare, était son ami ; ce fut pour le plus grand sentiment de la vie, qu'il fit son plus grand miracle. L'amour de la patrie trouva chez lui un modèle : « *Jérusalem, Jérusalem*, s'écriait-il, en pensant au jugement qui menaçait cette cité coupable, *j'ai voulu rassembler tes enfans, comme la poule rassemble ses poussins sous ses ailes ; mais tu ne l'as pas voulu !* » Du haut d'une colline, jetant ses tristes yeux sur cette ville condamnée, pour ses crimes, à une horrible destruction, il ne put

retenir ses larmes : *Il vit la cité*, dit l'Apôtre, *et il pleura !* Sa tolérance ne fut pas moins remarquable, quand ses disciples le prièrent de faire descendre le feu sur un village de Samaritains, qui lui avait refusé l'hospitalité ; il répondit avec indignation : *Vous ne savez pas ce que vous demandez !*

Si le Fils de l'Homme était sorti du ciel avec toute sa force, il eût eu sans doute peu de peine à pratiquer tant de vertus, à supporter tant de maux; mais c'est ici la gloire du mystère : le Christ ressentait des douleurs; son cœur se fondait comme celui d'un homme; il ne donna jamais aucun signe de colère que contre la dureté de l'ame et l'insensibilité. Il répétait éternellement : *Aimez-vous les uns les autres. Mon père*, s'écriait-il sous le fer des bourreaux : *Pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.* Prêt à quitter ses disciples bien-aimés, il fondit tout-à-coup en larmes ; il ressentit

toutes les terreurs du tombeau, toutes les angoisses de la croix : une sueur de sang coula le long de ses joues divines ; il se plaignit que son père l'avait abandonné. Lorsque l'ange lui présenta le calice, il dit : *O mon Père ! fais que ce calice passe loin de moi ; cependant, si je dois le boire, que ta volonté soit faite.* » Ce fut alors que ce mot, où respire toute la sublimité de la douleur, échappa à sa bouche : *Mon ame est triste jusqu'à la mort.* Ah ! si la morale la plus pure, et le cœur le plus tendre ; si une vie, passée à combattre l'erreur et à soulager les maux des hommes, sont les attributs de la divinité, qui peut nier celle de Jesus-Christ ? Modèle de toutes vertus, l'amitié le voit endormi dans le sein de Jean, ou léguant sa mère à ce disciple ; la tolérance l'admire dans le jugement de la femme adultère ; par-tout la pitié le trouve bénissant les pleurs de l'infortuné ; dans son

amour pour les enfans, son innocence et sa candeur se décèlent; la force de son ame brille au milieu des tourmens de la croix, et son dernier soupir est un soupir de miséricorde.

CHAPITRE II.

CLERGÉ SÉCULIER.

Hiérarchie.

Le Christ, ayant laissé ses derniers enseignemens à ses disciples, monta sur le Tabor, et disparut. Dès ce moment, l'Eglise subsiste dans les apôtres : elle s'établit à-la-fois chez les Juifs et chez les Gentils. S. Pierre, dans une seule prédication, convertit 5000 hommes à Jérusalem, et S. Paul reçoit sa mission pour les nations infidelles. Bientôt le prince des apôtres jette dans la capitale de l'empire Romain, les fondemens de la puissance ecclésiastique

ecclésiastique (*). Les premiers Césars régnaient encore, et déjà circulait au pied de leur trône, dans la foule, le prêtre inconnu qui devait les remplacer au capitole. La hiérarchie commence : Lin succède à Pierre, Clément à Lin, et cette belle chaîne de pontifes, héritiers de l'autorité apostolique, ne s'interrompt plus pendant dix-huit siècles, et nous unit à Jesus-Christ.

Avec la dignité épiscopale, on voit s'établir, dès le principe, les deux autres grandes divisions de la hiérarchie, le *sacerdoce* et le *diaconat*. S. Ignace exhorte les Magnésiens *à agir en unité avec leur évêque, qui tient la place de Jesus-Christ; leurs prêtres qui représentent les apôtres, et leurs diacres qui sont chargés du soin des autels* (1). Pie, Clément d'Alexandrie,

---

(*) *Voyez* la note H à la fin du volume.

(1) Ignat. Ep. ad Magnes. n. 6.

Origène et Tertullien confirment ces degrés. (1)

Quoiqu'il ne soit fait mention, pour la première fois, des métropolitains ou des archevêques, qu'au concile de Nicée; néanmoins ce concile parle de cette dignité, comme d'un degré hiérarchique établi depuis longtemps (2). Athanase (3) et S. Augustin (4) citent des métropolitains existant avant la date de cette assemblée. Dès le second siècle, Lyon est qualifiée, dans les actes civils, de ville métropolitaine, et S. Irenée qui en était évêque, gouvernait toute *l'Eglise* (*παροχιον*) gallicane. (5)

---

(1) Pius, ep. II. Clem. Alex. Strom. lib. VI, p. 667. Orig. Hom. II, *in num.* Hom. *in cantic.* Tertul. de monogam. c. 11. *De Fuga*, 41. *De Baptismo*, c. 17.

(2) Conc. Nicen. can. 6.

(3) Athan. *de Sentent. Dionys.* t. I, p. 552.

(4) Aug. *brevis. Collat. tert. die.* cap. 16.

(5) Euseb. H. E. lib. V, cap. 23. De *Παροχιον*, nous avons fait *Paroisse*.

Quelques auteurs ont pensé que les archevêques même sont d'institution apostolique (1); en effet, Eusèbe et S. Chrysostome disent que Tite, évêque, avait la surintendance de tous les évêques de Crète. (2)

Les opinions varient sur l'origine du patriarchat : Baronius, de Marca et Richerius la font remonter jusqu'aux apôtres; mais il paraît néanmoins qu'il ne fut établi dans l'Eglise que vers l'an 385, quatre ans après le concile général de Constantinople.

Le nom de cardinal se donnait d'abord indistinctement aux premiers titulaires des églises (3). Comme ces chefs du clergé étaient ordinairement

---

(1) Usher. *de Orig. Episc. et Metrop.* *Bevereg. cod. can vind.* lib. II, c. 6, n. 12. Hamm. *Pref. to Titus i Dissert.* 4 cont. Blondel. cap. 5.

(2) Euseb. H. E. lib. III, c. 4. Chrys. Hom. I. *in Tit.*

(3) Héricourt, *Lois eccl. de Franc.* p. 206.

des hommes distingués par leur science et leurs vertus, les papes les consultaient dans les affaires délicates; ils devinrent peu à peu le conseil permanent du saint siége, et le droit d'élire le souverain pontife passa dans leur sein, quand la communion des fidelles devint trop nombreuse pour être assemblée.

Les mêmes causes qui avaient donné naissance aux cardinaux près des papes, produisirent les chanoines près des évêques; c'était un certain nombre de prêtres qui composaient la cour épiscopale. Les affaires du diocèse augmentant, les membres du Synode furent obligés de se partager le travail. Les uns furent appelés vicaires, les autres grands-vicaires, etc. selon l'étendue de leur charge. Le conseil entier prit le nom de *chapitre*, et les conseillers celui de *chanoines*, qui ne veut dire qu'administrateur canonique.

De simples prêtres, et même des laïques, nommés par les évêques à la

direction d'une communauté religieuse, furent la source de l'ordre antique des abbés. Nous verrons combien les abbayes furent utiles aux lettres, à l'agriculture, et en général à la civilisation de l'Europe barbare.

Les paroisses se formèrent à l'époque où les ordres principaux du clergé se subdivisèrent. Les évêchés étant devenus trop vastes, pour que les prêtres de la métropole pussent porter les secours spirituels et temporels aux extrémités du diocèse, on éleva des églises dans les campagnes. Les ministres attachés à ces temples champêtres, prirent le nom de curé, du latin *cura*, qui signifie *soins*, *fatigue*. Le nom du moins n'est pas orgueilleux, et on aurait dû le leur pardonner, puisqu'ils en remplissaient si bien les conditions. (1)

(1) Athanase, dans sa seconde apologie, dit que de son temps il y avait déjà dix églises

Outre ces églises paroissiales, on bâtit encore des chapelles sur le tombeau des martyrs et des solitaires. Ces temples particuliers s'appelaient *martyrium* ou *memoria;* et, par une idée encore plus douce et plus philosophique, on les nommait aussi *cimetières*, d'un mot grec qui signifie *sommeil.* (1)

Enfin, les bénéfices séculiers durent leur origine aux *agapes*, ou repas des premiers chrétiens. Chaque fidelle apportait quelques aumônes pour l'entretien de l'évêque, du prêtre et du diacre, et pour le soulagement des malades et des étrangers (2). Des hommes riches, des princes, des villes entières, donnèrent dans la suite des terres à l'Eglise, pour remplacer ces

---

paroissiales établies dans le Maréotis, qui relevait du diocèse d'Alexandrie.

(1) Fleury, *Hist. eccl.*

(2) S. Just. Apol.

aumônes incertaines. Ces biens partagés en divers lots, par le conseil des supérieurs ecclésiastiques, prirent le nom de prébende, de canonicat, de commende, de bénéfices-cures, de bénéfices-manuels, simples, claustraux, selon les degrés hiérarchiques de l'administrateur aux soins duquel ils furent confiés. (1)

Quant aux fidelles en général, tout le corps des chrétiens primitifs se distinguait en Πιςοὶ, *croyans* ou *fidelles*, et Καἱεχυμενοι, *cathécumènes* (2). Le privilége des *croyans* était d'être reçus à la sainte table, d'assister à toutes les prières de l'Eglise, et de prononcer l'oraison dominicale (3), que saint Augustin appelle par cette raison *oratio fidelium*, et S. Chrysostome Ευχη πιςον. Les cathécumènes ne pouvaient

---

(1) Héric. *Lois eccl.* p. 204-13.
(2) Eus. *Demonst. Evang.* lib. VII, cap. 2.
(3) Constit. Apost. lib. VIII, cap. 8 et 12.

assister à toutes les cérémonies, et l'on ne traitait des mystères devant eux qu'en paraboles obscures. (1)

Le nom de laïque fut inventé pour distinguer l'homme qui n'était pas engagé dans les ordres du corps général du clergé. Le titre de *clerc* se forma en même temps : *laïci* et Κληρκος se lisent à chaque page des anciens auteurs. On se servait de la dénomination d'*ecclésiastique*, tantôt en parlant des chrétiens en opposition aux Gentils (2), tantôt en désignant le clergé, par rapport au reste des fidelles. Enfin, le glorieux titre de *catholique*, ou d'universelle, fut attribué à l'Eglise dès sa naissance. Eusèbe, Clément d'Alexandrie et S. Ignace en portent témoi-

(1) Théodor. Epit. div. dogm. cap. 24. Aug. *Serm. ad Neophytos, in append.* t. X, p. 845.

(2) Eus. lib. IV, cap. 7; lib. V, cap. 27. Cyril. catech. 15, n. 4.

gnage (1). Poleimon, le juge, ayant demandé à Pionos, martyr, de quelle Eglise il était, le confesseur répondit : *De l'Eglise catholique ; car. Jesus-Christ n'en connaît point d'autre.* (2)

N'oublions pas, dans le développement de cette hiérarchie, que S. Jérôme compare à celle des anges ; n'oublions pas les voies par où la chrétienté signalait sa sagesse et sa force, nous voulons dire les conciles et les persécutions. « Rappelez en votre mémoire, dit la Bruyère, rappelez ce grand et premier concile, où les pères qui le composaient, étaient remarquables chacun par quelques membres mutilés, ou par les cicatrices qui leur étaient restées des fureurs de la persécution : ils semblaient tenir de leurs

(1) Eus. lib. IV, cap. 15. Clem. Alex. Strom. lib. VII. Ignat. cap. ad Smyrn. n. 8.

(2) Act. Pion. ap. Bar. an. 254, n. 9.

plaies le droit de s'asseoir dans cette assemblée générale de toute l'Eglise.»

Déplorable esprit de parti! M. de Voltaire, qui montre par-tout l'horreur du sang et l'amour de l'humanité, cherche à persuader qu'il y eut peu de martyrs dans l'Eglise primitive (1) (*); et comme s'il n'eût jamais lu les historiens Romains, il va presque jusqu'à nier cette première persécution, dont Tacite nous a fait une si affreuse peinture. L'auteur de Zaïre, qui connaissait la puissance du malheur, a craint qu'on ne se laissât toucher par le tableau des souffrances des chrétiens; il a voulu leur arracher cette couronne de martyre qui les rendait intéressans aux cœurs tendres, et leur ravir jusqu'au charme de leurs pleurs.

Ainsi, nous avons tracé le tableau de la hiérarchie apostolique; joignez-y

(1) Dans son *Essai sur les Mœurs*.

(*) *Voyez* la note I à la fin du volume.

le clergé régulier, dont nous allons bientôt nous entretenir, et vous aurez l'Eglise entière de Jesus-Christ. Nous osons l'avancer, aucune autre religion sur la terre n'a offert un pareil système de bienfaits, de prudence et de prévoyance, de force et de douceur, de lois morales et de lois religieuses. Rien n'est plus sagement ordonné que ces cercles, qui partant du dernier chantre de village, vont toujours s'élevant jusqu'au trône pontifical, qu'ils supportent et qui les couronne. L'Eglise ainsi, par ses différens degrés, touchait à tous nos besoins et à toutes nos misères : art, lettres, sciences, législation, politique, hommes illustres dans tous les genres, institutions littéraires, civiles et religieuses, fondations pour l'humanité, tous ces magnifiques bienfaits nous arrivaient par les rangs supérieurs de la hiérarchie ; tandis que les détails de la charité et de la morale étaient répandus par les degrés inférieurs, chez les der-

nières classes du peuple. Si jadis l'Eglise fut pauvre, depuis le dernier échelon jusqu'au premier, c'est que toute la chrétienté était indigente comme elle. Mais on ne saurait exiger que le clergé fût demeuré pauvre, quand l'opulence croissait autour de lui. Il aurait alors perdu toute considération ; certaines classes de la société avec lesquelles il n'aurait pu vivre, se fussent soustraites à son autorité morale. Le chef de l'Eglise était prince, pour pouvoir parler aux princes ; les évêques, marchant de pair avec les grands, osaient les instruire de leurs devoirs ; les prêtres séculiers et réguliers, au-dessus des nécessités de la vie, se mêlaient aux riches dont ils épuraient les mœurs ; et le simple curé se rapprochait du pauvre, qu'il était destiné à soulager par ses bienfaits, et à consoler par son exemple.

Ce n'est pas que le plus indigent des prêtres ne pût aussi instruire les grands du

du monde, et les rappeler à la vertu; mais il ne pouvait ni les suivre dans les habitudes de leur vie, comme le haut clergé, ni leur tenir un langage qu'ils eussent parfaitement entendu. La considération même dont il jouissait, venait en partie des ordres supérieurs de l'Eglise. Il convient d'ailleurs à de grands peuples d'avoir un culte honorable, et des autels où l'infortuné puisse trouver des secours. (1)

Au reste, il n'y a rien d'aussi beau dans l'histoire des institutions civiles et religieuses, que ce qui concerne l'autorité, les devoirs et l'investiture du prélat, parmi les chrétiens. On y voit la parfaite image du pasteur des

(1) Lorsqu'un philosophe moderne a dit au pauvre qui lui demandait la charité, au nom de Dieu : « *Eh ! mon ami, tu me glaces la main; que ne me demandes-tu au nom de l'humanité ?* » Ce philosophe a dit un mot horrible.

peuples et du ministre des autels. Aucune classe d'hommes n'a plus honoré l'humanité que celle des évêques, et l'on ne pourrait trouver ailleurs plus de vertus, de grandeur et de génie.

Le chef apostolique devait être sans défaut de corps, et pareil au prêtre sans tache, que Platon dépeint dans ses *Lois*. Choisi dans l'assemblée du peuple, il était peut-être le seul magistrat légal qui existât dans les temps barbares. Comme cette place auguste entraînait une responsabilité immense, tant dans cette vie que dans l'autre, elle était loin d'être briguée. Les Basile et les Ambroise fuyaient au désert, dans la crainte d'être élevés à une dignité dont les devoirs effrayaient même leurs vertus.

Non-seulement l'évêque était obligé de remplir ses fonctions religieuses, comme d'enseigner la morale, d'administrer les sacremens, d'ordonner les prêtres; mais encore tout le poids des

lois civiles et des débats politiques retombait sur lui. C'était un prince à appaiser, une guerre à détourner, une ville à défendre. L'évêque de Paris, au neuvième siècle, en sauvant par son courage la capitale de la France, empêcha peut-être la France entière de passer sous le joug des Normands.

« On était si convaincu, dit d'Héricourt, que l'obligation de recevoir les étrangers était un devoir dans l'épiscopat, que S. Grégoire voulut, avant de consacrer Florentinus, évêque d'Ancône, qu'on exprimât si c'était par impuissance ou par avarice qu'il n'avait point exercé jusqu'alors l'hospitalité envers les étrangers. » (1)

On voulait que l'évêque haït le péché, et non le pécheur (2); qu'il sup-

(1) *Lois eccl. de Fr.* p. 751.
(2) *Id. ib. can. Odio.*

portât le faible, qu'il eût un cœur de père pour les pauvres (1). Il devait néanmoins garder quelque mesure dans ses dons, et ne point entretenir de profession dangereuse ou inutile, comme les baladins et les chasseurs (2): véritable loi politique, qui frappait d'un côté sur le vice dominant des Romains, et de l'autre sur celui des Barbares.

Si l'évêque avait des parens dans le besoin, il lui était permis de les préférer à des étrangers, mais non pas de les enrichir : « Car, dit le canon, c'est leur état d'indigence, et non les liens du sang qu'il doit regarder en pareil cas. » (3)

Faut-il s'étonner qu'avec tant de vertus, les évêques obtinssent la vénération de tous les peuples? On cour-

(1) *Id. loc. cit.*
(2) *Id. ib.* can. *Don. qui venatoribus.*
(3) *Id. ib.* p. 742, can. *Est probanda.*

bait la tête sous leur bénédiction, on chantait *Hosannah* devant eux; on les appelait *très-saints*, *très-chers à Dieu*, et ces titres étaient d'autant plus magnifiques, qu'ils étaient justement acquis.

Quand les nations se civilisèrent, les évêques, plus circonscrits dans leurs devoirs religieux, jouirent du bien qu'ils avaient fait aux hommes, et cherchèrent à leur en faire encore, en s'appliquant plus particulièrement au maintien de la morale, aux œuvres de charité et au progrès des lettres. Leurs palais devinrent le centre de la politesse et des arts. Appelés par leurs souverains au ministère public, et revêtus des premières dignités de l'Eglise, ils y déployèrent des talens qui firent l'admiration de l'Europe. Jusque dans ces derniers temps, les évêques de France ont été des exemples parfaits de modération et de lumière. On pourrait sans doute citer quelques excep-

tions; mais tant que les hommes seront encore sensibles aux grands traits de vertu, on se souviendra que plus de soixante évêques catholiques ont erré fugitifs chez des peuples protestans, et qu'en dépit de tous les préjugés religieux, et de toutes les préventions qui s'attachent à l'infortune, ils se sont attiré le respect et la vénération de ces peuples; que le disciple de Luther et de Calvin est venu entendre le prélat romain exilé, prêcher dans quelque retraite obscure, l'amour de l'humanité et le pardon des offenses: enfin, on se souviendra que tant de nouveaux Cyprien, persécutés pour leur religion, que tant de courageux Chrysostome se sont dépouillés du titre qui faisait leurs combats et leur gloire, sur un simple mot du chef de l'Eglise; heureux de sacrifier, avec leur prospérité première, l'éclat de douze ans de malheur à la paix de leur troupeau.

Quant au clergé inférieur, c'était à lui qu'on était redevable de ce reste de bonnes mœurs, que l'on trouvait encore chez la foule, dans les villes et dans les campagnes. Le paysan sans religion est une bête féroce; il n'a aucun frein d'éducation ni de respect humain : une vie pénible a aigri son caractère, la propriété lui a enlevé l'innocence du Sauvage; il est timide, grossier, défiant, avare, ingrat surtout. Mais, par un miracle bien frappant, cet homme naturellement pervers, devient excellent dans les mains de la religion. Autant il était lâche, autant il est brave; son penchant à trahir se change en une fidélité à toute épreuve, son ingratitude en un dévouement sans borne, sa défiance en une confiance absolue. Comparez ces paysans impies, profanant les églises, dévastant les propriétés, brûlant à petit feu les femmes, les enfans et les prêtres, comparez-les aux Vendéens,

défendant le culte de leurs pères, et seuls libres, quand toute la France était abattue sous le joug de la terreur; comparez-les, et voyez la différence que la religion peut mettre entre les hommes. Celui qui a accordé la paix à ces laboureurs chrétiens, s'est ménagé une solide gloire dans la postérité; il a jugé que de pareils hommes seraient fidelles, et il ne s'est pas trompé; les Vendéens ont noblement gardé la paix comme ils avaient fait la guerre. L'étranger a paru; il a trouvé des champs désolés, mais quelques cœurs français palpitant encore dans ces déserts, quelques hommes qui avaient sacrifié tout ressentiment à la patrie, quelques mains fières et rustiques, mutilées par le fer et le feu, mais prêtes à défendre contre l'ennemi du dehors, les ruines de ces cabanes qu'elles avaient arrachées à l'ennemi du dedans.

On a pu reprocher aux curés des préjugés d'état ou d'ignorance; mais,

après tout, la simplicité du cœur, la sainteté de la vie, la pauvreté évangélique, la charité de Jesus-Christ, en faisaient un des ordres le plus respectable de la nation. On en a vu plusieurs qui semblaient moins des hommes, que des esprits bienfaisans, descendus sur la terre pour soulager les misérables. Souvent ils se refusèrent le pain pour nourrir le nécessiteux, souvent ils se dépouillèrent de leurs habits pour en couvrir l'indigent. Qui oserait reprocher à de tels hommes quelque sévérité d'opinion ? Qui de nous, superbes philanthropes, voudrait, durant les rigueurs de l'hiver, être réveillé, au milieu de la nuit, pour aller administrer, au loin, dans les campagnes, le moribond expirant sur la paille ? Qui de nous voudrait avoir sans cesse le cœur brisé du spectacle d'une misère qu'on ne peut secourir, se voir environné d'une famille, dont les joues hâves et les yeux creux annoncent

l'ardeur de la faim et de tous les besoins ? Consentirions-nous à suivre les curés de Paris, ces anges d'humanité, dans le séjour du crime et de la douleur, pour consoler le vice sous les formes les plus dégoûtantes, pour verser l'espérance dans un cœur désespéré ? Qui de nous, enfin, voudrait se séquestrer du monde des heureux, pour vivre éternellement parmi les souffrances, et ne recevoir, en mourant, pour tant de bienfaits, que l'ingratitude du pauvre et la calomnie du riche ?

CHAPITRE III.

Clergé régulier.

Origines de la Vie Monastique.

S'il est vrai, comme il serait possible de le croire, qu'une chose soit poétiquement belle, en raison de l'anti-

quité de son origine; il faut convenir que la vie monastique a quelques droits à notre admiration. Elle remonte jusqu'aux premiers âges du monde. Le prophète Elie, fuyant la corruption d'Israël, se retira le long du Jourdain, où il vécut d'herbes et de racines, avec quelques disciples. Sans avoir besoin de fouiller plus avant dans l'histoire, cette source des ordres religieux nous semble assez merveilleuse. Que n'eussent point dit les poëtes de la Grèce, s'ils avaient trouvé pour fondateurs des sacrés colléges, un homme ravi au ciel dans un char de feu, et qui doit reparaître sur la terre, au jour de la consommation des siècles?

De là, la vie monastique, par un héritage admirable, descend à travers Elysée, les prophètes et saint Jean-Baptiste, jusqu'à Jesus-Christ, qui se dérobait souvent au monde, pour aller prier sur les montagnes. Bientôt les

Thérapeutes (1) embrassant les perfections de la retraite, offrirent près du lac Mœris, en Egypte, les premiers modèles des monastères chrétiens. Enfin, sous S. Antoine et S. Pacôme, paraissent ces fameux solitaires de la Thébaïde, qui remplirent le Carmel et le Liban de tous les chefs-d'œuvre de la pénitence. Une voix de gloire et de merveille s'éleva des plus affreuses solitudes; des musiques divines se mêlaient au bruit des cascades et des sources; les séraphins visitaient l'anachorète du rocher, ou enlevaient son ame brillante sur les nues; les lions

(1) M. de Voltaire se moque d'Eusèbe *qui prend*, dit-il, *les Thérapeutes pour des moines chrétiens.* Eusèbe était plus près de ces moines que M. de Voltaire, et certainement plus versé que lui dans les antiquités chrétiennes. Montfaucon, Fleury, Héricourt, Heyliot, et une foule d'autres savans, se sont rangés à l'opinion de l'évêque de Césarée.

servaient de messagers ; les corbeaux, devenus intelligens, apportaient au saint hermite la manne céleste ; les villes jalouses sentirent tomber leur réputation antique : ce fut le temps de la renommée du désert.

Marchant ainsi d'enchantement en enchantement, dans l'établissement de la vie religieuse, nous trouvons une seconde sorte d'origines, que nous appellerons *locales* ; c'est-à-dire, certaines fondations particulières d'ordres et de couvens : ces origines ne sont ni moins curieuses, ni moins poétiques que les premières. Voici aux portes de Jérusalem un monastère bâti sur l'emplacement de la maison de Pilate ; au mont Sinaï, le couvent de la *Transfiguration*, marque le lieu redoutable où Jéhovah dicta ses lois aux Hébreux ; plus loin s'élève un autre couvent sur la montagne où Jesus-Christ disparut de la terre : le toit de son église est ouvert à l'endroit même où le Fils de

l'Homme laissa la trace de son ascension glorieuse.

Et que de choses admirables l'Occident ne nous montre-t-il pas à son tour dans les fondations des communautés! Monumens de nos antiquités gauloises, lieux consacrés par d'intéressantes aventures, ou par des actes d'humanité; l'histoire, les passions du cœur, la bienfaisance se disputent également l'origine de nos monastères. Dans cette gorge des Pyrénées, voilà l'hôpital de Roncevaux, que Charlemagne bâtit à l'endroit même où la fleur des chevaliers, Roland de France, termina ses hauts faits : un asile de paix et de secours marque dignement le tombeau du preux, qui défendit l'orphelin et mourut pour sa patrie. Aux plaines de Bovines, devant ce petit temple du Seigneur, j'apprends à mépriser les arcs de triomphe des Marius et des Césars ; je contemple avec orgueil ce couvent qui vit un roi français propo-

ser la couronne au plus digne. Mais si vous aimez les souvenirs d'une autre sorte, une femme d'Albion, surprise par un sommeil mystérieux, croit voir en songe la lune se pencher vers elle; bientôt il lui naît une fille, chaste et mélancolique comme le flambeau des nuits, et qui, fondant un monastère, devient l'astre charmant de la solitude.

On nous accuserait de chercher à surprendre l'oreille par de doux sons, si nous rappelions tous ces couvens d'*Aqua-Bella*, de *Belle-Monte*, de *Val-lombreuse*, ou de la *Colombe*, ainsi nommé à cause de son fondateur, Colombe céleste qui vivait au fond des bois. Qu'on nous dise si la Trappe n'était pas remplie de Comminges, et le Paraclet d'Héloïses? Demandez au paysan de l'antique Neustrie, quel est ce monastère qu'on apperçoit au sommet de la colline? Il vous répondra: « C'est le prieuré *des deux Amans:*

un jeune gentilhomme étant devenu amoureux d'une jeune damoiselle, fille du châtelain de Malmain, ce seigneur consentit à accorder sa fille à ce pauvre gentilhomme, s'il la pouvait porter jusqu'au haut du mont. Il accepta le marché, et chargé de sa dame, il monta tout au sommet de la colline; mais il mourut de fatigue en y arrivant; sa prétendue trépassa bientôt par grand déplaisir: les parens les enterrèrent ensemble dans ce lieu, et ils y firent le prieuré que vous voyez.»

Enfin, les cœurs tendres auront dans les origines de nos couvens, de quoi se satisfaire, comme l'antiquaire et le poëte. Voyez ces retraites de la *Charité*, des *Pélerins*, du *Bien-Mourir*, des *Enterreurs de Morts*, des *Insensés*, des *Orphelins*, des *Enfans-Trouvés*; tâchez, si vous le pouvez, de remarquer dans le long catalogue des misères humaines, une seule infirmité de l'ame ou du corps, pour qui

la religion n'ait pas fondé son lieu de soulagement ou son hospice !

Au reste, les persécutions des Romains contribuèrent d'abord à peupler les solitudes ; ensuite les Barbares s'étant précipités sur l'empire, et ayant brisé tous les liens de la société, il ne resta aux hommes que Dieu pour espérance, et les déserts pour refuges. De saintes congrégations d'infortunés se formèrent de toutes parts dans les forêts et dans les lieux les plus inaccessibles. Les plaines fertiles étaient en proie à des Sauvages, tandis que sur les crêtes arides des monts, habitait un autre monde, qui, dans ces roches escarpées, avait sauvé, comme d'un second déluge, les restes des arts et de la civilisation. Mais de même que les fontaines découlent des lieux élevés, pour fertiliser les vallées, ainsi les premiers anachorètes descendirent peu à peu de leurs hauteurs, pour porter aux Barbares la

parole de Dieu, et les douceurs de la vie.

Mais on dira peut-être que les causes qui donnèrent naissance à la vie monastique, n'existant plus parmi nous, les couvens étaient devenus des retraites inutiles. Et quand donc ces causes ont-elles cessé ? N'y a-t-il plus d'orphelins, d'infirmes, de voyageurs, de pauvres, d'infortunés? Ah! lorsque les maux des siècles barbares se sont évanouis, la société, si habile à tourmenter les ames, et si ingénieuse en douleur, a bien su faire naître mille autres raisons d'adversité, qui nous jettent dans la solitude! Que de passions trompées, que de sentimens trahis, que de dégoûts amers nous entraînent chaque jour hors du monde! C'était une chose fort belle que ces maisons religieuses où l'on trouvait une retraite assurée contre les coups de la fortune, et les orages de son propre cœur. Une orpheline abandonnée de

la société, à cet âge où de cruelles séductions sourient à la beauté et à l'innocence, savait du moins qu'il y avait un asile où l'on ne se ferait pas un jeu de la tromper. Comme il était doux pour cette pauvre étrangère sans parens, d'entendre retentir le nom de sœur à ses oreilles! Quelle nombreuse et paisible famille la religion ne venait-elle pas de lui rendre! un père céleste lui ouvrait sa maison, et la recevait dans ses bras.

C'est une philosophie bien barbare et une politique bien cruelle, que celles-là qui veulent obliger l'infortuné à vivre au milieu du monde. Des hommes ont été assez peu délicats, pour mettre en commun leurs voluptés; mais l'adversité a un plus noble égoïsme : elle se cache toujours pour jouir de ses plaisirs, qui sont ses larmes. S'il est des lieux pour la santé du corps, ah! permettez à la religion d'en avoir aussi pour la santé de l'ame;

elle qui est bien plus sujette aux maladies, et dont les infirmités sont bien plus douloureuses, bien plus longues, et bien plus difficiles à guérir.

Des gens se sont avisés de vouloir qu'on élevât des retraites nationales pour ceux *qui pleurent*. Certes, ces philosophes sont profonds dans la connaissance de la nature, et les choses du cœur humain leur ont été révélées! C'est-à-dire qu'ils veulent confier le malheur à la pitié des hommes, et mettre les chagrins sous la protection de ceux qui les causent. Il faut une charité plus magnifique que la nôtre, pour soulager l'indigence d'une ame infortunée; Dieu seul est assez riche pour lui faire l'aumône.

On a prétendu rendre un grand service aux religieux et aux religieuses, en les forçant de quitter leurs retraites : qu'en est-il advenu? Les femmes qui ont pu trouver un asile dans des monastères étrangers, s'y sont ré-

fugiées avec joie ; d'autres se sont réunies pour former entr'elles des monastères au milieu du monde; plusieurs enfin sont mortes de chagrin; et ces Trappistes si à plaindre, au lieu de profiter des charmes de la liberté et et de la vie, ont été continuer leurs macérations dans les bruyères de l'Angleterre et dans les déserts de la Russie. Il ne faut pas croire que nous soyons tous également nés pour manier le hoyau ou le mousquet, et qu'il n'y ait point d'homme d'une délicatesse particulière, qui soit formé pour le labeur de la pensée, comme un autre pour le travail des mains. N'en doutons point, nous avons au fond du cœur mille raisons de solitude : quelques-uns y sont entraînés par une pensée tournée à la contemplation ; d'autres, par une certaine pudeur craintive, qui fait qu'ils aiment à habiter en eux-mêmes ; enfin, il est des ames trop excellentes, qui cherchent en vain

dans la nature les autres ames auxquelles elles sont faites pour s'unir, et qui semblent condamnées à une sorte de virginité morale ou de veuvage éternel. C'était sur-tout pour ces ames solitaires que la religion avait élevé ses retraites, et présenté à leur amour immense, un Dieu immense comme leur amour.

CHAPITRE IV.

Des Constitutions Monastiques.

On doit sentir que ce n'est pas l'histoire particulière et abstraite des ordres religieux que nous écrivons, mais seulement leur histoire morale.

Ainsi, sans parler de S. Antoine, père des cénobites, de S. Paul, premier des anachorètes, de sainte Synclétique, fondatrice des monastères de filles ; sans nous arrêter à l'ordre de S. Augustin, qui comprend tous les chapitres connus sous le nom de *réguliers*,

à celui de S. Basile, qui renferme tous les religieux et toutes les religieuses d'Orient, à la règle de S. Benoît, qui réunit la plus grande partie des monastères occidentaux, à celle de S.François, pratiquée par les ordres mendians; nous confondrons tous les religieux dans un tableau général, où nous tâcherons de peindre leurs costumes, leurs usages, leurs mœurs, leur vie active ou contemplative, et les services sans nombre qu'ils ont rendus à la société.

Cependant nous ne pouvons nous empêcher de faire une remarque. Il y a des personnes qui méprisent, soit par ignorance, soit par préjugés, ces constitutions sous lesquelles un grand nombre de cénobites ont vécu depuis plusieurs siècles. Ce mépris n'est rien moins que philosophique, et sur-tout dans un temps où l'on se pique de connaître et d'étudier les hommes. Tout religieux qui, au moyen d'une haire

et d'un sac, est parvenu à rassembler sous ses lois plusieurs milliers de disciples, n'est point un homme ordinaire, et les ressorts qu'il a mis en usage, l'esprit qui domine dans ses institutions, valent bien la peine d'être examinés.

Il est digne de remarque, sans doute, que de toutes ces règles monastiques, les plus rigides ont été les mieux observées : les Chartreux ont donné au monde l'unique exemple d'une congrégation qui a existé sept cents ans, sans avoir besoin de réforme. Ce qui prouve que plus le legislateur combat les penchans naturels, plus il assure la durée de son ouvrage. Ceux au contraire qui prétendent élever des sociétés, en employant les passions comme matériaux de l'édifice, ressemblent à ces architectes qui bâtissent des palais avec cette sorte de pierre qui se fond à l'impression de l'air.

Les

Les ordres religieux n'ont été, sous beaucoup de rapports, que des sectes philosophiques assez semblables à celles des Grecs. Les moines étaient appelés *philosophes* dans les premiers temps ; ils en portaient la robe et en imitaient les mœurs. Quelques-uns même avaient choisi pour seule règle le manuel d'Epictète. S. Basile établit le premier les vœux *de pauvreté, de chasteté et d'obéissance*. Cette loi est profonde, et si l'on y réfléchit, on verra que tout le génie de Lycurgue est renfermé dans ces trois préceptes.

Dans la règle de S. Benoît, tout est prescrit, jusqu'aux plus petits détails de la vie ; lit, nourriture, promenade, conversation, prière. On donnait aux faibles des travaux plus délicats, aux robustes, de plus pénibles : en un mot, la plupart de ces lois religieuses décèlent une connaissance incroyable dans l'art de gouverner les hommes. Platon n'a fait que rêver des

républiques, sans pouvoir rien exécuter : les Augustin, les Basile, les Benoît ont été de véritables législateurs, et les patriarches de plusieurs grands peuples.

On a beaucoup déclamé, dans ces derniers temps, contre la perpétuité des vœux ; mais il n'est peut-être pas impossible de trouver en sa faveur, de hautes raisons puisées dans la nature des choses, et dans les besoins mêmes de notre ame.

L'homme est sur-tout malheureux par son inconstance, et par l'usage de de ce libre arbitre, qui fait à-la-fois sa gloire et ses maux, et qui fera sa condamnation. Il flotte de sentiment en sentiment, de pensée en pensée ; ses amours ont la mobilité de ses opinions, et ses opinions lui échappent comme ses amours. Cette inquiétude le plonge dans une misère dont il ne peut sortir, que quand une force supérieure l'attache à un seul objet. On

le voit alors porter avec joie sa chaîne; car l'homme infidelle hait pourtant l'infidélité. Ainsi, par exemple, l'artisan est plus heureux que le riche désoccupé, parce qu'il est soumis à un travail impérieux, qui ferme autour de lui toutes les voies du désir ou de l'inconstance. La même soumission à la puissance fait le bien-être des enfans; et la loi qui défend le divorce, a moins d'inconvéniens pour la paix des familles, que la loi qui le permet.

Les anciens législateurs avaient reconnu cette nécessité d'imposer un joug à l'homme. Les républiques de Lycurgue et de Minos n'étaient en effet que des espèces de communautés où l'on était engagé, en naissant, par des vœux perpétuels. Le citoyen y était condamné à une existence uniforme et monotone. Il était assujetti à des règles fatigantes, qui s'étendaient jusque sur ses repas et ses loisirs; il ne pouvait disposer ni des heures de

sa journée, ni des âges de sa vie : on lui demandait un sacrifice rigoureux de ses goûts ; il fallait qu'il aimât, qu'il pensât, qu'il agît d'après la loi : en un mot, on lui avait retiré sa volonté, pour le rendre heureux.

Le vœu perpétuel, c'est-à-dire la soumission à une règle inviolable, loin de nous plonger dans l'infortune, est donc au contraire une disposition favorable au bonheur, sur-tout quand ce vœu n'a d'autre but que de nous défendre contre les illusions du monde, comme dans les ordres monastiques. Les passions ne se soulèvent guère dans notre sein, avant notre quatrième lustre ; à quarante ans elles sont déjà éteintes ou détrompées : ainsi le serment indissoluble nous prive tout au plus de quelques années de désirs, pour faire ensuite la paix de toute notre vie, pour nous arracher aux regrets ou au remords, le reste de nos jours. Or, si vous mettez en balance

les maux qui naissent des passions, avec le peu de momens de joie qu'elles vous donnent, vous verrez que le vœu perpétuel est encore un grand bien, même dans les plus beaux instans de la jeunesse.

Supposons d'ailleurs qu'une religieuse pût sortir de son cloître à volonté; nous demandons si cette femme serait heureuse ? Quelques années de retraite auraient renouvelé pour elle la face de la société. Au spectacle du monde, si nous détournons un moment la tête, les décorations changent, les palais s'évanouissent, et lorsque nous reportons les yeux sur la scène, nous n'appercevons plus que des déserts et des acteurs inconnus.

On verrait incessamment la folie du siècle entrer par caprice dans les couvens, et en sortir par caprice. Les cœurs agités ne seraient plus assez long-temps auprès des cœurs paisibles, pour prendre quelque chose de leur

repos, et les ames sereines auraient bientôt perdu leur calme, dans le commerce des ames troublées. Au lieu de promener en silence leurs chagrins passés dans les abris du cloître, les malheureux iraient se racontant leurs naufrages, et s'excitant peut-être à braver encore les écueils. Femme du monde, femme de la solitude, l'infidelle épouse de Jesus-Christ ne serait propre ni à la solitude ni au monde : ce flux et reflux des passions, ces vœux tour-à-tour rompus et formés, banniraient des monastères toute paix, toute subordination, toute décence ; et ces retraites sacrées, loin d'offrir un port assuré à nos inquiétudes, ne seraient plus que des lieux où nous viendrions pleurer un moment l'inconstance des autres, et méditer nous-mêmes des inconstances nouvelles.

Mais ce qui rend le vœu perpétuel de la religion bien supérieur à l'espèce de vœu politique du Spartiate et du

Crétois, c'est qu'il vient de nous-mêmes, qu'il ne nous est imposé par personne, et qu'il présente au cœur une compensation immense pour ces amours terrestres que l'on sacrifie. Il n'y a rien que de grand dans cette alliance d'une ame immortelle avec le principe éternel; ce sont deux natures qui se conviennent et qui s'unissent. Il est sublime de voir l'homme né libre, chercher en vain son bonheur dans sa volonté, puis fatigué de ne rien trouver ici-bas qui soit digne de lui, se jurer d'aimer à jamais l'Etre suprême, et se créer, comme Dieu, dans son propre serment, une *Nécessité*.

CHAPITRE V.

TABLEAU DES MŒURS ET DE LA VIE RELIGIEUSE.

Moines Cophtes, *Maronites*, etc.

VENONS maintenant au tableau de la vie religieuse, et posons d'abord un

principe. Par-tout où se trouve beaucoup de mystère, de solitude, de contemplation, de silence ; beaucoup de pensées de Dieu, beaucoup de choses vénérables dans les costumes, les usages et les mœurs ; là se doit trouver une abondance de toutes les sortes de beautés. Si cette observation est juste, on va voir qu'elle s'applique merveilleusement au sujet que nous traitons.

Remontons encore aux solitaires de la Thébaïde. Ils habitaient de petites cellules appelées *laures*, et portaient, comme leur fondateur Paul, des robes de feuilles de palmiers ; d'autres étaient vêtus de cilices tissus de poil de gazelle ; quelques-uns, comme le solitaire Zénon, jetaient seulement sur leurs épaules la dépouille des bêtes sauvages, et l'anachorète Séraphion marchait enveloppé du linceul qui devait le couvrir dans la tombe. Les religieux Maronites, dans les solitudes

du Liban ; les hermites Nestoriens, répandus le long du Tigre ; ceux d'Abyssinie, aux cataractes du Nil et sur les rivages de la mer Rouge ; tous enfin mènent une vie aussi extraordinaire que les déserts où ils l'ont cachée. Le moine Cophte, en entrant dans son monastère, renonce à tous les plaisirs, consume son temps en travail, en jeûnes, en prières et à la pratique de l'hospitalité. Il couche sur la dure, dort à peine quelques instans, se relève, et sous le beau firmament d'Egypte, fait entendre sa voix nocturne, sur les débris de Thèbes et de Memphis. Tantôt l'écho des pyramides redit à l'ombre des Pharaons, les cantiques de ce fils de la mystique famille de Joseph ; tantôt ce pieux solitaire chante au matin les louanges du vrai soleil, au même lieu où des statues harmonieuses soupiraient le réveil de l'aurore. C'est là qu'il cherche l'Européen égaré à la poursuite de ces ruines fa-

meuses ; c'est là que le sauvant de la horde arabe, il l'enlève dans sa haute tour, et prodigue à cet inconnu la nourriture qu'il se refuse à lui-même. Les savans vont bien visiter les débris de l'Egypte ; mais d'où vient que, comme ces moines chrétiens, objets de leur mépris, ils ne vont pas s'établir dans ces mers de sables, au milieu de toutes les privations, pour donner un verre d'eau au voyageur, et l'arracher au cimeterre du Bédouin ?

Dieu des chrétiens, quelles choses n'as-tu point faites ! Par-tout où l'on tourne les yeux, on ne voit que les monumens de tes bienfaits. Dans les quatre parties du monde, la religion a distribué ses milices et placé ses vedettes pour l'humanité. Le moine Maronite appelle par le claquement de deux planches suspendues à la cime d'un arbre, l'étranger que la nuit a surpris dans les précipices du Liban ; ce pauvre et ignorant artiste n'a pas de

plus riche moyen de se faire entendre: le moine Abyssinien vous attend dans ce bois, au milieu des tigres : le missionnaire Américain veille à votre conservation dans ses immenses forêts. Jeté par un naufrage sur des côtes inconnues, tout-à-coup vous appercevez une croix sur un rocher. Malheur à vous si ce signe de salut ne fait pas couler vos larmes ! Vous êtes en pays d'amis; ici sont des chrétiens. Vous êtes Français, il est vrai, et ils sont Espagnols, Allemands, Anglais peut-être ? Et qu'importe ! n'êtes-vous pas de la grande famille de Jesus-Christ ? Ces étrangers vous reconnaîtront pour frères; c'est vous qu'ils invitent par cette croix : ils ne vous ont jamais vu, et cependant ils pleurent de joie, car vous êtes sauvé du désert.

Mais le voyageur des Alpes n'est qu'au milieu de sa course. La nuit approche, les neiges tombent; seul, tremblant, égaré, il fait quelques pas,

et se perd sans retour. C'en est fait, la nuit est venue : arrêté au bord d'un précipice, il n'ose ni avancer, ni retourner en arrière. Bientôt le froid le pénètre, ses membres s'engourdissent, un funeste sommeil cherche ses yeux; ses dernières pensées sont pour ses enfans et son épouse ! Mais n'est-ce pas le son d'une cloche qui frappe son oreille à travers le murmure de la tempête, ou bien est-ce le *glas* de la mort, que son imagination effrayée croit ouïr au milieu des vents? Non ; ce sont des sons réels, mais inutiles ! car les pieds de ce voyageur refusent maintenant de le porter...... Un autre bruit se fait entendre ; un chien jappe sur les neiges, il approche, il arrive, il hurle de joie : un solitaire le suit.

Ce n'était donc pas assez d'avoir mille fois exposé sa vie pour sauver des hommes, de s'être établi pour jamais au fond des plus affreuses solitudes; il fallait encore que les animaux mêmes

mêmes apprissent à devenir l'instrument de ces œuvres sublimes, qu'ils s'embrasassent, pour ainsi dire, de l'ardente charité de leurs saints maîtres, et que leurs cris sur le sommet des Alpes, proclamassent aux échos les miracles de notre religion.

Qu'on ne dise pas que l'humanité seule puisse conduire à de tels actes ; car d'où vient qu'on ne trouve rien de pareil dans cette belle antiquité, pourtant si sensible? On parle de la philantropie! c'est la religion chrétienne qui est seule philantrope par excellence. Immense et sublime idée qui fait du chrétien de la Chine un ami du chrétien de la France, du sauvage néophyte, un frère du moine Egyptien! Nous ne sommes plus étrangers sur la terre, nous ne pouvons plus nous y égarer. Jesus-Christ nous a rendu l'héritage que le péché d'Adam nous avait ravi. Chrétien! il n'est plus d'océan ou de déserts inconnus pour toi ; tu

trouveras par-tout la langue de tes aïeux et la cabane de ton père !

CHAPITRE VI.

SUITE DU PRÉCÉDENT.

Trappistes, Chartreux, Sœurs de Sainte-Claire, Pères de la Rédemption, Missionnaires, Dames de la Charité, etc. etc.

TELLES sont les mœurs et les coutumes de quelques-uns des ordres religieux de la vie contemplative ; mais ces choses néanmoins ne sont si belles, que parce qu'elles sont unies aux méditations et aux prières : ôtez le nom et la présence de Dieu de tout cela, et le charme est presque détruit.

Voulez-vous maintenant vous transporter à la Trappe, et contempler ces moines vêtus d'un sac, qui bêchent leurs tombes ? Voulez-vous les voir errer comme des ombres dans cette

grande forêt de Mortagne, et au bord de cet étang solitaire ? Le silence marche à leurs côtés, ou s'ils se parlent quand ils se rencontrent, c'est pour se dire seulement : *Frères, il faut mourir*. Ces ordres rigoureux du christianisme étaient des écoles de morale en action, instituées au milieu des plaisirs du siècle : ils offraient sans cesse des modèles de pénitence et de grands exemples de la misère humaine, aux yeux du vice et de la prospérité.

Et quel spectacle que celui du Trappiste mourant ! quelle sorte de haute philosophie ! quel avertissement pour les hommes ! Etendu sur un peu de paille et de cendre, dans le sanctuaire de l'église, ses frères rangés en silence autour de lui, il les appelle à la vertu, tandis que la cloche funèbre sonne ses dernières agonies. Ce sont ordinairement les vivans qui engagent l'infirme à quitter courageusement la

vie ; mais ici c'est une chose plus sublime, c'est le mourant qui parle de la mort. Aux portes de l'éternité, il la doit mieux connaître qu'un autre, et d'une voix qui résonne déjà entre des ossemens, il appelle avec autorité ses compagnons, ses supérieurs même à la pénitence. Qui ne frémirait, en voyant ce religieux qui vécut d'une manière si sainte, douter encore de son salut à l'approche du passage terrible ? Le christianisme a tiré du fond du sépulcre toutes les moralités qu'il renferme. C'est par la mort que la morale est entrée dans la vie : si l'homme, tel qu'il est aujourd'hui après sa chute, fût demeuré immortel, peut-être n'eût-il jamais connu la vertu. (*)

Ainsi s'offrent de toutes parts dans la religion les scènes les plus instruc-

(*) *Voyez* la note K à la fin du volume.

tives ou les plus attachantes : là, de saints muets, comme un peuple enchanté par un filtre, accomplissent, sans paroles, les joyeux travaux des moissons et des vendanges; ici les filles de Claire foulent de leurs pieds blancs et nus les tombes glacées de leur cloître. Ne croyez pas toutefois qu'elles soient malheureuses au milieu de leurs austérités; leurs cœurs sont purs, et leurs yeux tournés vers le ciel, en signe de désir et d'espérance. Une robe de laine grise est préférable à des habits somptueux, achetés au prix des vertus; le pain de la charité est plus sain que celui de la prostitution. Eh! de combien de chagrins ce simple voile baissé entre ces filles et le monde, ne les sépare-t-il pas!

En vérité, nous sentons qu'il nous faudrait un tout autre talent que le nôtre, pour nous tirer dignement des objets qui se présentent à nos yeux. Le plus bel éloge que nous pourrions

faire de la vie monastique, serait de présenter le catalogue des travaux auxquels elle s'est consacrée. La religion, laissant à notre cœur le soin de nos joies, comme une tendre mère ne s'est occupée que du soulagement de nos douleurs ; mais dans cette œuvre immense et difficile, elle a appelé tous ses fils et toutes ses filles à son secours. Aux uns, elle a confié le soin de nos maladies, comme à cette multitude de religieux et de religieuses, dévoués au service des hôpitaux ; aux autres, elle a délégué les pauvres, comme aux saintes dames de la Charité. Le père de la Rédemption s'embarque à Marseille ; où va-t-il seul ainsi avec son bréviaire et son bâton ? Ce conquérant marche à la délivrance de l'humanité, et les armées qui l'accompagnent sont invisibles. La bourse de la charité à la main, il court affronter la peste, le martyre et l'esclavage. Il aborde le dey d'Alger, il lui parle au

nom de ce Roi céleste dont il est l'ambassadeur. Le Barbare s'étonne à la vue de cet étrange Européen, qui ose seul à travers les mers et les orages, venir lui redemander des captifs ; dompté par une force inconnue, il accepte l'or qu'on lui présente, et l'héroïque libérateur, satisfait d'avoir rendu des malheureux à leur patrie, obscur et ignoré, reprend humblement à pied le chemin de son monastère.

Par-tout c'est le même spectacle : le missionnaire qui part pour la Chine, rencontre au port le missionnaire qui revient glorieux et mutilé, du Canada; la sœur-grise court administrer l'indigent dans sa chaumière, le père capucin vole à l'incendie, le frère hospitalier lave les pieds du voyageur, le frère du *bien mourir* console l'agonisant sur sa couche, le frère *enterreur* porte le corps du pauvre décédé, la dame de la charité monte au septième étage pour prodiguer l'or, le vêtement,

et l'espérance ; ces filles si justement appelées *Filles-Dieu*, portent et reportent çà et là les bouillons, la charpie, les remèdes ; la fille du Bon-Pasteur tend les bras à la fille prostituée, et lui crie : *Je ne suis point venue pour appeler les justes, mais les pécheurs !* L'orphelin trouve un père, l'insensé un médecin, l'ignorant un instructeur. Tous ces ouvriers en œuvres célestes, se précipitent, s'animent les uns les autres. Cependant la religion attentive, et tenant une couronne immortelle, leur crie : « Courage, mes enfans ! courage ! hâtez-vous, soyez plus prompts que les maux dans la carrière de la vie ! méritez cette couronne que je vous prépare ; elle vous mettra vous-mêmes à l'abri de tous maux et de tous besoins. »

Au milieu de tant de tableaux, qui mériteraient chacun des volumes de détails et de louanges ; sur quelle scène particulière arrêterons-nous nos

regards? Nous avons déjà parlé de ces hôtelleries, que la religion a placées dans les solitudes des quatre parties du monde; fixons donc à présent les yeux sur des objets d'une autre sorte.

Il y a des gens pour qui le seul nom de capucin est un objet de risée. Quoi qu'il en soit, un religieux de l'ordre de S. François était souvent un personnage noble et simple. Qui de nous n'a vu un couple de ces hommes vénérables, voyageant dans les campagnes, ordinairement vers la fête des Morts, à l'approche de l'hiver, au temps de la *quête des vignes!* Ils s'en allaient, demandant l'hospitalité dans les vieux châteaux sur leur route. A l'entrée de la nuit, les deux pèlerins arrivaient chez le châtelain solitaire, ils montaient un antique perron, mettaient leurs longs bâtons et leurs besâces derrière la porte, frappaient au portique sonore, et demandaient l'hospitalité. Si le maître refusait ces hôtes

du Seigneur, ils faisaient un profond salut, se retiraient en silence, reprenaient leurs besaces et leurs bâtons, et secouant la poussière de leurs sandales, s'en allaient, à travers la nuit, chercher la cabane du laboureur. Si au contraire ils étaient reçus, après qu'on leur avait donné à laver, à la façon des temps de Jacob et d'Homère, ils venaient s'asseoir au foyer hospitalier. Comme aux siècles antiques, afin de se rendre les maîtres favorables, (et parce que, comme Jesus-Christ, ils aimaient aussi les enfans,) ils commençaient par caresser ceux de la maison; ils leur présentaient des reliques et des images. Les enfans qui s'étaient d'abord enfuis tout effrayés, bientôt attirés par ces merveilles, se familiarisaient jusqu'à se jouer entre les genoux des bons religieux. Le père et la mère, avec un sourire d'attendrissement, contemplaient ces scènes naïves, et l'intéressant contraste entre la

gracieuse jeunesse de leurs enfans, et la vieillesse chenue de leurs hôtes.

Or, la pluie et le *coup de vent des morts* battaient au-dehors les bois dépouillés, les cheminées, les créneaux du château gothique; la chouette criait sur ses faîtes. Auprès d'un large brasier, la famille se mettait à table: le repas était cordial, et les manières affectueuses. La jeune demoiselle du lieu interrogeait timidement ses hôtes, qui louaient gravement sa beauté et sa modestie. Les bons pères entretenaient toute la famille par leurs agréables propos: ils racontaient quelque histoire bien touchante; car ils avaient toujours appris des choses remarquables dans leurs missions lointaines, chez les sauvages de l'Amérique, ou les peuples de la Tartarie. A la longue barbe de ces pères, à leur robe de l'antique Orient, à la manière dont ils étaient venus demander l'hospitalité, on se rappelait ces temps où les Tha-

lès et les Anacharsis voyageaient ainsi dans l'Asie et dans la Grèce.

Après le souper du château, la dame appelait ses serviteurs, et l'on invitait un des pères à faire en commun la prière accoutumée; ensuite les deux religieux se retiraient à leur couche, en souhaitant toutes sortes de prospérités à leurs hôtes. Le lendemain on cherchait les vieux voyageurs; mais ils s'étaient évanouis, comme ces saintes apparitions qui visitent quelquefois l'homme de bien dans sa demeure.

Etait-il quelque chose qui pût briser l'ame, quelque commission dont les hommes, ennemis des larmes, n'osassent se charger, de peur de compromettre leurs plaisirs? c'était aux enfans du cloître qu'elle était aussitôt dévolue, et sur-tout aux pères de l'ordre de S. François. On supposait que des hommes qui s'étaient voués à la misère, devaient être naturelle-

ment

ment les hérauts du malheur. L'un était obligé d'aller porter à cette famille la désastreuse nouvelle de la perte de sa fortune; l'autre, de lui apprendre le trépas d'un fils unique. Le grand Bourdaloue remplit lui-même ce triste devoir : il se présentait en silence à la porte du père, croisait les mains sur sa poitrine, s'inclinait profondément, et se retirait muet, comme la mort dont il était l'interprète.

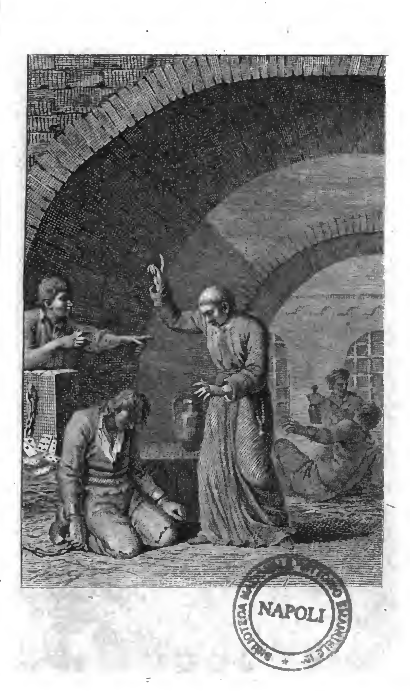
Croit-on qu'il y eût beaucoup de plaisirs (nous entendons de ces plaisirs à la façon du monde), croit-on qu'il fût fort doux pour un Cordelier, un Carme, un Franciscain, d'aller, au milieu des prisons, annoncer la sentence au criminel, l'écouter, le consoler, et avoir, pendant des journées entières, l'ame transpercée des scènes les plus déchirantes? On a vu, dans ces actes de dévouement, la sueur tomber à grosses gouttes du

front de ces compatissans religieux, et mouiller ce froc qu'elle a pour toujours rendu sacré, en dépit des sarcasmes de la philosophie. Et pourtant quel honneur, quel profit revenait-il à ces moines de tant de sacrifices, sinon la dérision du monde, et les injures même des prisonniers qu'ils consolaient! Mais du moins les hommes, tout ingrats qu'ils sont, avaient confessé leur nullité dans ces grandes rencontres de la vie, puisqu'ils les avaient abandonnées à la religion, seul véritable secours au dernier degré du malheur. O apôtre de Jesus-Christ, de quelles catastrophes n'étiez-vous point témoin, vous qui, près du bourreau, ne craigniez point de vous couvrir du sang des misérables, et qui étiez leur dernier ami! Voici un des plus hauts spectacles de la terre; aux deux coins de cet échafaud, les deux Justices sont en présence; la Justice humaine et la Justice divine : l'une, implacable et

C. Boily, S.

Quel honneur, quel profit revenait-il à ces moines de tant de sacrifices, sinon la dérision du monde, et les injures même des prisonniers qu'ils consolaient!

(Tom. 7, pag. 194.)


NAPOLI

appuyée sur un glaive, est accompagnée du désespoir; l'autre, tenant un voile trempé de pleurs, se montre entre la pitié et l'espérance; l'une a pour ministre un homme de sang; l'autre, un homme de paix; l'une condamne, l'autre absout; innocente ou coupable, la première dit à la victime: « Meurs! » La seconde lui crie: « Fils de l'innocence ou du repentir, *montez au ciel!* »

NOTES

ET ECLAIRCISSEMENS.

NOTE A.

Les Offices ont emprunté leurs noms de la division du jour chez les Romains.

La première partie du jour s'appelait *Prima*; la seconde, *Tertia*; la troisième, *Sexta*; la quatrième, *Nona*; parce qu'elles commencèrent à la première, la troisième, la sixième et la neuvième heure. La première veille s'appelait *Vespera*, soir.

NOTE B.

« Autrefois je disais la Messe avec la légéreté qu'on met à la longue aux choses les plus graves, quand on les fait trop souvent. Depuis mes nouveaux principes, je la célèbre avec plus de vénération : je me pénètre de la majesté de l'Être suprême, de sa présence, de l'insuffisance de l'esprit humain, qui conçoit si peu ce qui se rapporte à son auteur. En songeant que je lui porte les vœux du peuple sous une forme prescrite, je suis avec soin tous les rits; je récite attentive-

ment, je m'applique à n'omettre jamais ni le moindre mot, ni la moindre cérémonie. Quand j'approche du moment de la consécration, je me recueille pour le faire avec toutes les dispositions qu'exigent l'Eglise, et la grandeur du sacrement; je tâche d'anéantir ma raison devant la suprême intelligence. Je me dis : qui es-tu pour mesurer la puissance infinie ? Je prononce avec respect les mots sacramentaux, et je donne à leur effet toute la foi qui dépend de moi. Quoi qu'il en soit de ce mystère inconcevable, je ne crains pas qu'au jour du jugement, je sois puni pour l'avoir jamais profané dans mon cœur. »

Rousseau, Emile, Tome III.

NOTE C.

« LES absurdes rigoristes en religion ne connaissent pas l'effet des cérémonies extérieures sur le peuple. Ils n'ont jamais vu notre adoration de la croix le vendredi-saint, l'enthousiasme de la multitude à la procession de la Fête-Dieu; enthousiasme qui me gagne moi-même quelquefois. Je n'ai vu jamais cette longue file de prêtres en habits sacerdotaux, ces jeunes acolytes vêtus de leurs aubes blanches, ceints de leurs larges ceintures bleues, et jetant des fleurs devant le Saint-Sacrement; cette foule qui les pré-

cède et qui les suit dans un silence religieux; tant d'hommes, le front prosterné contre la terre : je n'ai jamais entendu ce chant grave et pathétique, entonné par les prêtres, et répondu affectueusement par une infinité de voix d'hommes, de femmes, de jeunes filles et d'enfans, sans que mes entrailles ne s'en soient émues, n'en aient tressailli, et que les larmes ne m'en soient venues aux yeux. Il y a là-dedans je ne sais quoi de sombre, de mélancolique. J'ai connu un peintre protestant qui avait fait un long séjour à Rome, et qui convenait qu'il n'avait jamais vu le souverain pontife officier dans Saint-Pierre au milieu des cardinaux et de toute la prélature romaine, sans devenir catholique . . . .

. . . .

Supprimez tous les symboles sensibles, et le reste se réduira bientôt à un galimathias métaphysique, qui prendra autant de formes et de tournures bizarres qu'il y aura de têtes. »

Diderot, Essais sur la Peinture.

(*La Note* D *se trouve à la fin des Notes de ce volume.*)

NOTE E.

Les *Feralia* des anciens Romains différaient de notre *jour des morts*, en ce qu'elles

ne se célébraient qu'à la mémoire des citoyens morts dans l'année. Elles commençaient le 18 du mois de février, et duraient onze jours consécutifs. Pendant tout ce temps, les mariages étaient interdits, les sacrifices suspendus, les statues des dieux voilées, et les temples fermés. Nos services anniversaires, ceux du septième, du neuvième et du quarantième jour, nous viennent des Romains, qui les tenaient eux-mêmes des Grecs. Ceux-ci avaient *Εναγισματα*, les obsèques et les offrandes qu'on faisait pour les ames aux dieux infernaux : *νεκυσια*, les funérailles ; *Πραηματα*, les enterremens; *Εννατα*, la neuvaine; ensuite les Triacades et Triacondates, le trentième jour.

Les latins avaient *Justa*, *Exequiæ*, *Inferiæ*, *Parentationes*, *Novendalia*, *Denicalia*, *Februa*, *Feralia*.

Quand le mourant était près d'expirer, son ami, ou son plus proche parent, posait sa bouche sur la sienne pour recueillir son dernier soupir; ensuite le corps était livré aux Pollineteurs, aux *Libitinaires*, aux *Vespilles*, aux *Désignateurs* chargés de le laver, de l'embaumer, de le porter au sépulcre ou au bûcher avec les cérémonies accoutumées. Les pontifes et les prêtres marchaient devant le convoi, où l'on portait les tableaux des

ancêtres du mort, des couronnes et des trophées. Deux chœurs, l'un chantant des airs vifs et gais, l'autre des airs lents et tristes, précédaient la pompe. Les anciens Philosophes se figuraient que l'ame (qu'ils disaient n'être qu'une harmonie,) remontait au bruit de ces concerts funèbres dans l'Olympe, pour y jouir de la mélodie des cieux, dont elle était une émanation. (Vid. *Macrobe sur le Songe de Scipion.*) Le corps était déposé au sépulcre, ou dans l'urne funéraire, et l'on prononçait sur elle le dernier adieu. *Vale, vale, vale. Nos te ordine quo Natura permiserit sequemur!*

NOTE F.

« AU-DESSUS de Brig, la vallée se transforme en un étroit et inabordable précipice dont le Rhône occupe et ravage le fond. La route s'élève sur les montagnes septentrionales, et l'on s'enfonce dans la plus sauvage des solitudes; les Alpes n'offrent rien de plus lugubre. On marche deux heures sans rencontrer la moindre trace d'habitations, le long d'un sentier dangereux, ombragé par de sombres forêts, et suspendu sur un précipice dont la vue ne saurait pénétrer l'obscure profondeur. Ce passage est célèbre par des meurtres, et plusieurs têtes exposées sur des

piques, étalent, lorsque je le traversai, la digne décoration de son affreux paysage. On atteint enfin le village de *Lax*, situé dans le lieu le plus désert et le plus écarté de cette contrée. Le sol sur lequel il est bâti, penche rapidement vers le précipice du fond duquel s'élève le sourd mugissement du Rhône. Sur l'autre bord de cet abyme, on voit un hameau dans une situation pareille ; les deux églises sont opposées l'une à l'autre; et du cimetière de l'une, j'entendais successivement les chants des deux paroisses qui semblaient se répondre. Que ceux qui connaissent la triste et grave harmonie des cantiques allemands, les imaginent chantés dans ce lieu, accompagnés par le murmure éloigné du torrent et le frémissement des sapins. »
(*Lettres sur la Suisse, de Williams Coxe, tome II. Note de M. Ramond.*)

NOTE G.

Monumens détruits dans l'abbaye de Saint-Denys, les 6, 7 et 8 août 1793.

NOUS donnerons ici au lecteur des notes bien précieuses sur les exhumations de Saint-Denys : elles ont été prises par un religieux de cette abbaye, témoin oculaire de ces exhumations.

Le tombeau du roi Dagobert I.er, mort en 638, et les deux statues de pierre de liais, l'une couchée, l'autre en pied, et celle de la reine Nantilde sa femme en pied.

On a été obligé de briser la statue couchée de Dagobert, parce qu'elle faisait partie du massif du tombeau et du mur : on a conservé le reste du tombeau, qui représente la vision d'un hermite, au sujet de ce que l'on dit être arrivé à l'ame de Dagobert après sa mort, parce que ce morceau de sculpture peut servir à l'histoire de l'art, et à celui de l'esprit humain.

Dans la croisée du chœur, du côté de l'épître, le long des grilles, le tombeau de Clovis II, fils de Dagobert, mort en 662. Ce tombeau était de pierre de liais.

Celui de Charles Martel, père de Pepin, mort en 741. Il était en pierre. Celui de Pepin son fils, premier roi de la deuxième race, mort en 768. A côté, celui de Berthe ou Bertrade, sa femme, morte en 783. En pierre, du côté de l'évangile, le long des grilles, celui de Carloman, fils de Pepin, et frère de Charlemagne, mort en 771.

Et celui d'Hermentrude, femme de Charles-le-Chauve, à côté, laquelle mourut en 869. Ces deux tombeaux en pierre. — *Du côté de l'épître.*

Celui de Louis, fils de Louis-le Bègue, mort en 882, et celui de Carloman, père de Louis, mort en 884; l'un et l'autre en pierre. Celui de Eudes-le-Grand, oncle de Hugues Capet, mort en 899, et celui de Hugues Capet, mort en 1033.

De Henri I.er, mort en 1060; de Louis VI, dit le Gros, mort en 1137; de Philippe, fils aîné de Louis-le-Gros, couronné du vivant de son père, mort en 1131.

Celui de Constance de Castille, seconde femme de Louis VII, dit le Jeune, morte en 1159.

Tous ces monumens étaient en pierre, et avaient été construits sous le règne de saint Louis, au treizième siècle. Ils contenaient chacun deux petits cercueils de pierre, d'environ trois pieds de long, recouverts d'une pierre en dos d'âne, où étaient renfermées les cendres de ces princes et princesses.

Tous les monumens qui suivaient étaient de marbre, à l'exception de deux qu'on aura soin de remarquer : ils avaient été construits dans le siècle où ont vécu les personnages dont ils contenaient les cendres.

Dans la croisée du chœur, du côté de l'épître, le tombeau de Philippe-le-Hardi, mort en 1285; et celui d'Isabelle d'Aragon, sa femme, morte en 1272. Ces deux tombeaux

étaient creux, et contenaient chacun un coffre de plomb, d'environ trois pieds de long, sur huit pouces de haut. Ils renfermaient les cendres de ces deux époux.

Celui de Philippe IV, dit le Bel, mort en 1314.

Côté de l'évangile.

Louis X, dit le Hutin, mort en 1316, et celui de son fils posthume, mort la même année que son père, et quatre jours après sa naissance; pendant lequel temps il porta le titre de roi.

Aux pieds de Louis le Hutin, Jeanne, reine de Navarre, sa fille, morte en 1349.

Dans le sanctuaire, du côté de l'évangile.

Philippe V, dit le Long, mort en 1322, avec le cœur de sa femme, Jeanne de Bourgogne, morte en 1329. Charles IV, dit le Bel, mort en 1328, et Jeanne d'Evreux sa femme, morte en 1370.

Chapelle de Notre-Dame la Blanche, du côté de l'épître.

Blanche, fille de Charles-le-Bel, duchesse d'Orléans, morte en 1392, et Marie sa sœur, morte en 1341; plus bas, deux effigies

gies de ces deux princesses, en pierre, adossées aux piliers de l'entrée de la chapelle.

Dans le sanctuaire de cette chapelle, côté de l'évangile.

Philippe de Valois, mort en 1351, et Jeanne de Bourgogne, sa première femme, morte en 1329.

Blanche de Navarre, sa deuxième femme, morte en 1398. Jeanne, fille de Philippe de Valois et de Blanche, morte en 1373; plus bas, deux effigies en pierre, de Blanche et de Jeanne, adossées aux piliers du bas de ladite chapelle.

Chapelle de saint Jean-Baptiste, dite des Charles.

Charles V, surnommé le Sage, mort en 1380, et Jeanne de Bourbon, sa femme, morte en 1378.

Charles VI, mort en 1422, et Isabeau de Bavière, sa femme, morte en 1435.

Charles VII, mort en 1461, et Marie d'Anjou, sa femme, morte en 1463.

Revenus dans le sanctuaire, du côté du maître-autel, côté de l'évangile, le roi Jean, mort en Angleterre, prisonnier, en 1364.

Au bas du sanctuaire et des degrés, du côté de l'évangile, le massif du monument de Charles VIII, mort en 1498, dont l'effigie et les quatre anges, qui étaient aux quatre coins, avaient été retirés en 1792, a été démoli le 8 août 1793.

Dans la chapelle de Notre-Dame la Blanche, étaient les deux effigies, en marbre blanc, de Henri II, mort en 1559, et de Catherine de Médicis, sa femme, morte en 1589; l'un et l'autre revêtus de leurs habits royaux, couchés sur un lit or lame de cuivre doré, aux chiffres de l'un et de l'autre, et ornés de fleurs-de-lis. Dans la chapelle des Charles, le tombeau de Bertrand-Duguesclin, mort en 1380.

Nota. Ce tombeau, qui n'avait pas été compris dans le décret, avait été détruit par les ouvriers, le 7 août; mais on a rapporté son effigie dans la chapelle de Turenne, en attendant qu'il fût transporté à sa destination.

Nota. Les cendres des rois et reines, renfermées dans les cercueils de pierre ou de plomb des tombeaux creux, mentionnés ci-dessus, ont été déposées, comme il a été dit ci-devant, dans l'endroit où avait été érigée la tour des Valois, attenant à la croisée de l'église, du côté du septentrion, servant

alors de cimetière. Ce magnifique monument avait été détruit en 1719.

L'on n'a trouvé que très-peu de chose dans les cercueils des tombeaux creux; il y avait un peu de fil d'or faux dans celui de Pepin. Chaque cercueil contenait la simple inscription du nom, sur une lame de plomb, et la plupart de ces lames étaient fort endommagées par la rouille.

Ces inscriptions, ainsi que les coffres de plomb de Philippe-le-Hardi et d'Isabelle d'Aragon, ont été transportées à l'hôtel-de-ville, et ensuite à la fonte. Ce qu'on a trouvé de plus remarquable, est le sceau d'argent, de forme ogive, de Constance de Castille, deuxième femme de Louis VII, dit le Jeune, morte en 1160 : il pèse trois onces et demie; on l'a déposé à la municipalité pour être remis au cabinet des antiques de la bibliothèque nationale.

Le nombre des monumens détruits du 6 au 8 août 1793, au soir, qu'on a fini la destruction, monte à 51 : ainsi, en trois jours, on a détruit l'ouvrage de 12 siècles.

P. S. Le tombeau du maréchal de Turenne, qui avait été conservé intact, fut démoli en avril 1796, et transporté aux Petits-Augustins, au faubourg Saint-Germain, à

Paris, où l'on rassemble tous les monumens qui méritent d'être conservés pour les arts.

L'église qui était toute couverte en plomb, ne fut découverte, et le plomb porté à Paris, qu'en 1795; mais le 6 septembre 1796, on a apporté de la tuile et de l'ardoise de Paris, pour, dit-on, la recouvrir, afin de conserver ce magnifique monument.

Les superbes grilles de fer, faites en 1702, par un nommé Pierre Denys, très-habile serrurier, ont été déposées et transportées à la bibliothèque du collége Mazarin, à Paris, en juillet 1796.

Ce même serrurier avait fait de pareilles grilles pour l'abbaye de Chelles, lorsque M.me d'Orléans en était abbesse.

Extraction des corps des rois, reines, princes et princesses, ainsi que des autres grands personnages qui étaient enterrés dans l'église de l'abbaye de Saint-Denys en France, faite en octobre 1793.

Le samedi, 12 octobre 1793, on a ouvert le caveau des Bourbons, du côté des chapelles souterraines, et on a commencé par en tirer le cercueil du roi Henri IV, mort le 14 mai 1610, âgé de 57 ans.

Remarques. Son corps s'est trouvé bien conservé, et les traits du visage parfaitement reconnaissables. Il est resté dans le passage des chapelles basses, enveloppé dans son suaire, également bien conservé. Chacun a eu la liberté de le voir, jusqu'au lundi matin 14, qu'on l'a porté dans le chœur, au bas des marches du sanctuaire, où il est resté jusqu'à deux heures après-midi, qu'on l'a déposé dans le cimetière dit des Valois, ainsi qu'il a été ci-devant dit, dans une grande fosse, creusée dans le bas dudit cimetière, à droite, du côté du nord.

Lundi 14 octobre 1793.

Ce jour, après le dîner des ouvriers, vers les trois heures après midi, on continua l'extraction des autres cercueils des Bourbons.

Celui de Louis XIII, mort en 1643, âgé de 42 ans.

Celui de Louis XIV, mort en 1715, âgé de 77 ans.

De Marie de Médicis, deuxième femme de Henri IV, morte en 1642, âgée de 68 ans.

D'Anne d'Autriche, femme de Louis XIII, morte en 1666, âgée de 64 ans.

De Marie-Thérèse, Infante d'Espagne, épouse de Louis XIV, morte en 1688, âgée de 45 ans.

De Louis Dauphin, fils de Louis XIV, mort en 1711, âgé de près de 50 ans.

Remarques. Quelques-uns de ces corps étaient bien conservés, sur-tout celui de Louis XIII, reconnaissable à sa moustache; Louis XIV l'était aussi par ses grands traits; mais il était noir comme de l'encre. Les autres corps, et sur-tout celui du Grand-Dauphin, étaient en putréfaction liquide.

Le mardi 15 *octobre* 1793.

Vers les 7 heures du matin, on a repris et continué l'extraction des cercueils des Bourbons, par celui de Marie-Leczinska, princesse de Pologne, épouse de Louis XV, morte en 1768, âgée de 65 ans.

Celui de Marie-Anne-Christine-Victoire de Bavière, épouse de Louis, grand dauphin, morte en 1712, âgée de 30 ans.

De Louis, duc de Bourgogne, fils de Louis, grand dauphin, mort en 1712, âgé de 26 ans.

De Louis, duc de Bourgogne, premier fils de Louis, duc de Bretagne, mort en 1705, âgé de 9 mois et 19 jours.

De Louis, duc de Bretagne, second fils du duc de Bourgogne, mort en 1712, âgé de 6 ans.

De Marie-Thérèse d'Espagne, première femme de Louis, dauphin, fils de Louis XV, morte en 1746, âgée de 20 ans.

De Xavier de France, duc d'Aquitaine, second fils de Louis, dauphin, mort le 22 février 1754, âgé de 5 mois et demi.

De Marie Zéphirine de France, fille de Louis, dauphin, morte le 27 avril 1748, âgée de 21 mois.

De N. duc d'Anjou, fils de Louis XV, mort le 7 avril 1733, âgé de 2 ans 7 mois 3 jours.

On a aussi retiré du caveau les cœurs de Louis, dauphin, fils de Louis XV, mort à Fontainebleau, le 20 décembre 1765, et de Marie-Josephe de Savoie son épouse, morte le 13 mars 1767.

Nota. Leurs corps avaient été enterrés dans l'église cathédrale de Sens, ainsi qu'ils l'avaient demandé.

Remarques. Le plomb en figure de cœur a été mis de côté, et ce qu'il contenait a été porté au cimetière, et jeté dans la fosse commune, avec tous les cadavres des Bourbons. Les cœurs des Bourbons étaient recouverts d'autres de vermeil ou argent doré, et surmontés chacun d'une couronne aussi d'argent doré. Les cœurs d'argent et leurs couronnes

ont été déposés à la municipalité, et le plomb remis aux commissaires aux plombs.

Ensuite on alla prendre les autres cercueils à mesure qu'ils se présentaient à droite et à gauche.

Le premier fut celui d'Anne-Henriette de France, fille de Louis XV, morte le 10 février 1752, âgée de 24 ans 5 mois et 27 jours.

De Louise-Marie de France, fille de Louis XV, morte le 27 février 1733, âgée de 4 ans et demi.

De Louise-Elisabeth de France, fille de Louis XV, mariée au duc de Parme, morte à Versailles, le 6 décembre 1759, âgée de 32 ans 3 mois et 22 jours.

De Louis-Joseph-Xavier de France, duc de Bourgogne, fils de Louis, dauphin, frère aîné de Louis XVI, mort le 22 mars 1761, âgé de 9 à 10 ans.

De N. d'Orléans, second fils de Henri IV, mort en 1611, âgé de 4 ans.

De Marie de Bourbon de Montpensier, première femme de Gaston, fils de Henri IV, morte en 1627, âgée de 22 ans.

De Gaston, Jean-Baptiste, duc d'Orléans, fils de Henri IV, mort en 1660, âgé de 52 ans.

De Marie-Louise d'Orléans, duchesse de Montpensier, fille de Gaston et de Marie

de Bourbon, morte en 1693, âgée de 66 ans.

De Marguerite de Lorraine, seconde femme de Gaston, morte le 3 avril 1672, âgée de 59 ans.

De Jean Gaston d'Orléans, fils de Gaston Jean-Baptiste, et de Marguerite de Lorraine, mort le 10 août 1652, à l'âge de 2 ans.

De Marie-Anne d'Orléans, fille de Gaston et de Marguerite de Lorraine, morte le 17 août 1656, à l'âge de 4 ans.

Nota. Rien n'a été remarquable dans l'extraction des cercueils, faite dans la journée du mardi 15 octobre 1793 ; la plupart de ces corps étaient en putréfaction ; il en sortait une vapeur noire et épaisse d'une odeur infecte, qu'on chassait à force de vinaigre et de poudre qu'on eut la précaution de brûler ; ce qui n'empêcha pas les ouvriers de gagner des dévoiemens et des fièvres, qui n'ont pas eu de mauvaises suites.

Le mercredi 16 octobre 1793.

Vers les 7 heures du matin on a continué l'extraction des corps et cercueils du caveau des Bourbons. On a commencé par celui de Henriette-Marie de France, fille de Henri IV, et épouse de l'infortuné Charles I.er, roi d'Angleterre, morte en 1669, âgée de 60 ans ;

et on a continué par celui de Henriette-Anne Stuart, fille dudit Charles I.er, et première femme de Monsieur, frère unique de Louis XIV, morte en 1670, âgée de 26 ans.

De Philippe d'Orléans, dit Monsieur, frère unique de Louis XIV, mort en 1701, âgé de 61 ans.

D'Elisabeth-Charlotte de Bavière, seconde femme de Monsieur, morte en 1722, âgée de 70 ans.

De Charles, duc de Berri, petit-fils de Louis XIV, mort en 1714, âgé de 28 ans.

De Marie-Louise-Elisabeth d'Orléans, fille du duc Régent du royaume, épouse de Charles, duc de Berri, morte en 1719, âgée de 24 ans.

De Philippe d'Orléans, petit-fils de France, régent du royaume, sous la minorité de Louis XV, mort le jeudi 2 décembre 1723, âgé de 49 ans.

D'Anne-Elisabeth de France, fille aînée de Louis XIV, morte le 30 décembre 1662, laquelle n'a vécu que 42 jours.

De Marie-Anne de France, seconde fille de Louis XIV, morte le 28 décembre 1664, âgée de 41 jours.

De Philippe, duc d'Anjou, fils de Louis XIV, mort le 10 juillet 1671, âgé de 3 ans.

De Louis, duc d'Anjou, frère du précédent, mort le 4 novembre 1672, lequel n'a vécu que 4 mois et 17 jours.

De Marie-Thérèse de France, troisième fille de Louis XIV, morte le premier mars 1672, à 5 ans.

De Philippe-Charles d'Orléans, fils de Monsieur, mort le 8 décembre 1666, âgé de 2 ans 6 mois.

De N., fille de Monsieur, morte en naissant, en 1665.

D'Alexandre-Louis d'Orléans, duc de Valois, fils de Monsieur, mort le 15 mars 1676, âgé de 3 ans.

De Charles de Berri, duc d'Alençon, fils du duc de Berri, mort le 16 avril 1718, âgé de 21 jours.

De N. de Berri, fille du duc de Berri, morte en naissant, le 21 juillet 1711.

De Marie-Louise-Elisabeth, fille du duc de Berri, morte en 1714, 12 heures après sa naissance.

De Sophie de France, sixième fille de Louis XV, et tante de Louis XVI, morte le 3 mars 1782, agée de 47 ans 7 mois et 4 jours.

De N. de France, dite d'Angoulême, fille du comte d'Artois, frère de Louis XVI, morte le 23 juin 1783. âgée de 5 mois et 16 jours.

De Mademoiselle, fille du comte d'Artois, frère de Louis XVI, morte le 23 juin 1783, âgée de 7 ans 3 mois moins un jour.

De Sophie-Hélène de France, fille de Louis XVI, morte le 19 juin 1787, âgée de 11 mois et 10 jours.

De Louis-Joseph Xavier, dauphin, fils de Louis XVI, mort à Meudon, le 4 juin 1789, âgé de 7 ans 7 mois et 13 jours.

Suite du mercredi 16 octobre 1793. A 11 heures du matin, dans le moment où la reine Marie-Antoinette d'Autriche, femme de Louis XVI, eut la tête tranchée, on enleva le cercueil de Louis XV, mort le 10 mai 1774, âgé de 64 ans.

Remarques. Il était à l'entrée du caveau, sur un banc ou massif de pierre, élevé à la hauteur d'environ deux pieds, au côté droit, en entrant, dans une espèce de niche pratiquée dans l'épaisseur du mur; c'était là où était déposé le corps du dernier roi, en attendant que son successeur vienne pour le remplacer, et alors on le portait à son rang dans le caveau.

On n'a ouvert le cercueil de Louis XV, que dans le cimetière, sur le bord de la fosse. Le corps, retiré du cercueil de plomb, bien enveloppé de linges et de bandelettes, parais-

sait

sait tout entier et bien conservé; mais dégagé de tout ce qui l'enveloppait, il n'offrait pas la figure d'un cadavre. Tout le corps tomba en putréfaction, et il en sortit une odeur si infecte, qu'il ne fut pas possible de rester présent : on brûla de la poudre, on tira plusieurs coups de fusil pour purifier l'air. On le jeta bien vîte dans la fosse, sur un lit de chaux vive, et on le couvrit encore de terre et de chaux.

Autre remarque. Les entrailles des princes et princesses étaient aussi dans le caveau, dans des seaux de plomb; déposés sous les treteaux de fer qui portaient leurs cercueils : on les porta au cimetière; on jeta les entrailles dans la fosse commune. Les seaux de plomb furent mis de côté, pour être portés, comme tous les autres, à la fonderie qu'on venait d'établir, dans le cimetière même, pour fondre le plomb à mesure qu'on en trouvait.

Vers les trois heures après midi, on a ouvert, dans la chapelle dite des Charles, le caveau de Charles V, mort en 1380, âgé de 42 ans, et celui de Jeanne de Bourbon, son épouse, morte en 1378, âgée de 40 ans.

Charles de France, mort enfant en 1386, âgé de 3 mois, était inhumé aux pieds du roi Charles V, son aïeul. Ses petits os, tout-à-fait desséchés, étaient dans un cercueil de plomb. Sa tombe en cuivre était sous le marche-pied de l'autel.

Isabelle de France, fille de Charles V, morte quelques jours après sa mère; Jeanne de Bourbon, morte en 1378, âgée de 5 ans, et Jeanne de France, sa sœur, morte en 1366, âgée de 6 mois et 14 jours, étaient inhumées dans la même chapelle, à côté de leurs père et mère. On ne trouva que leurs os sans cercueils de plomb, mais quelques planches de bois pourri.

Remarques. On a trouvé dans le cercueil de Charles V une couronne de vermeil, bien conservée, une main de justice d'argent, et un sceptre de 5 pieds de long, surmonté de feuilles d'acanthe, d'argent bien doré, dont l'or avait conservé tout son éclat.

Dans le cercueil de Jeanne de Bourbon, son épouse, on a trouvé un reste de couronne, un anneau d'or, les débris de bracelets ou chaînons, un fuseau ou quenouille de bois doré, à demi pourri, des souliers de forme fort pointue, en partie consommés, brodés en or et en argent.

Les corps de Charles V et de Jeanne de Bourbon sa femme, de Charles VI et de sa femme, de Charles VII et de sa femme, retirés de leurs cercueils, ont été portés dans la fosse des Bourbons; après quoi, cette fosse a été couverte de terre, et on en a fait une autre à gauche de celle des Bourbons, dans le fond du cimetière, où on a déposé les autres corps trouvés dans l'église.

Le jeudi 17 octobre 1793, du matin, on a fouillé dans le tombeau de Charles VI, mort en 1422, âgé de 54 ans, et dans celui d'Isabeau de Bavière sa femme, morte en 1435 : on n'a trouvé dans leurs cercueils que des ossemens desséchés : leur caveau avait été enfoncé lors de la démolition du mois d'août dernier. On mit en pièces et en morceaux leurs belles statues de marbre, et on pilla ce qui pouvait être précieux dans leurs cercueils.

Le tombeau de Charles VII, mort en 1461, âgé de 59 ans, et celui de Marie d'Anjou sa femme, morte en 1463, avaient aussi été enfoncés et pillés. On n'a trouvé dans leurs cercueils qu'un reste de couronne et de sceptre d'argent doré.

Remarques. Une singularité de l'embaumement du corps de Charles VII, c'est qu'on y avait parsemé du vif-argent, qui avait con-

servé toute sa fluidité. On a observé la même singularité dans quelques autres embaumemens de corps du quatorze et du quinzième siècle.

Le même jour 17 octobre 1793, l'après-dîner, dans la chapelle Saint-Hippolyte, on a fait l'extraction de deux cercueils de plomb, de Blanche de Navarre, seconde femme de Philippe de Valois, morte en 1391, et de Jeanne de France, leur fille, morte en 1371, âgée de 20 ans. On n'a pas trouvé la tête de cette dernière; elle a été vraisemblablement dérobée il y a quelques années, lors d'une réparation faite à l'ouverture du caveau.

On a ensuite fait l'ouverture du caveau de Henri II, qui était fort petit : on en tira d'abord deux gros cœurs, un gros, et l'autre moindre : on ne sait de qui ils viennent, étant sans inscriptions : ensuite 4 cercueils, 1.° celui de Marguerite de France, fille de Henri IV, morte le 27 mai 1615, âgée de 62 ans.

2.° Celui de François, duc d'Alençon, quatrième fils de Henri II, mort en 1584, âgé de 30 ans. 3.° Celui de François II, qui n'a régné qu'un an et demi, et qui mourut le 6 décembre 1560, âgé de 17 ans. 4.° D'une fille de Charles IX, nommée Elisabeth de France, morte le 2 avril 1578, à 6 ans.

Avant la nuit, on a ouvert le caveau de Charles VIII, mort en 1498, âgé de 28 ans. Son cercueil de plomb était posé sur des treteaux ou barres de fer : on n'a trouvé que des os presque desséchés.

Le vendredi 18 octobre 1793, vers les sept heures du matin, on a continué l'extraction des cercueils du caveau de Henri II, et on en a tiré 4 grands cercueils ; celui de Henri II, mort le 10 juillet 1559, âgé de 40 ans et quelques mois; de Catherine de Médicis sa femme, morte le 5 janvier 1589, âgée de 70 ans ; de Charles IX, mort en 1574, âgé de 24 ans ; de Henri III, mort le 2 août 1589, âgé de 38 ans.

Celui de Louis, duc d'Orléans, second fils de Henri II, mort au berceau.

De Jeanne de France, et de Victoire de France, toutes deux filles de Henri II, mortes en bas âge.

Remarques. Ces cercueils étaient posés les uns sur les autres sur trois lignes : au premier rang, à main gauche en entrant, étaient les cercueils de Henri II, et de Catherine de Médicis sa femme, et de Louis d'Orléans, leur second fils : le cercueil de Henri II était posé sur des barres de fer, et les deux autres sur celui de Henri II.

Au second rang, au milieu du caveau, étaient quatre autres cercueils, placés les uns sur les autres, et les deux cœurs, ci-dessus mentionnés, étaient posés dessus.

Au troisième rang, à main droite, du côté du chœur, se trouvaient 4 cercueils; celui de Charles IX, porté sur des barres de fer, en portait un grand (celui de Henri III) et deux petits.

Dessous les treteaux ou barres de fer, étaient posés les cercueils de plomb. Il y avait beaucoup d'ossemens; ce sont probablement des ossemens trouvés dans cet endroit, lorsqu'en 1719 on a fouillé pour faire le nouveau caveau des Valois, qui était avant construit dans l'endroit même où on a déposé les restes des princes et princesses, au fur et à mesure qu'on en a découvert.

Le même jour 18 octobre 1793, on est descendu dans le caveau de Louis XII, mort en 1515, âgé de 53 ans. Anne de Bretagne son épouse, morte en 1514, âgée de 37 ans, était dans le même caveau : à côté de lui, on a trouvé sur leurs cercueils deux couronnes de cuivre doré.

Dans le chœur, sous la croisée septentrionale, on a ouvert le tombeau de Jeanne de France, reine de Navarre, fille de Louis X, dit le Hutin, morte en 1349, âgée de 38 ans.

Elle était enterrée au pied de son père, sans caveau : une pierre creuse, tapissée de plomb intérieurement, et couverte d'une autre pierre toute plate, renfermait ses ossemens; on n'a trouvé dans son cercueil qu'une couronne de cuivre doré.

Louis X, dit le Hutin, n'avait pas non plus de cercueil de plomb, ni de caveau : une pierre creuse, en forme d'auge, tapissée en dedans de lames de plomb, renfermait ses os desséchés, avec un reste de sceptre et de couronne de cuivre rongé par la rouille; il était mort en 1316, âgé de près de 27 ans.

Le petit roi Jean, son fils posthume, était à côté de son père, dans une petite tombe ou auge de pierre, revêtue de plomb, n'ayant vécu que 4 jours.

Près du tombeau de Louis X, était enterré, dans un simple cercueil de pierre, Hugues, dit le Grand, comte de Paris, mort en 956, père de Hugues Capet, chef de la race des Capétiens. On n'a trouvé que ses os presque en poussière.

On a été ensuite au milieu du chœur découvrir la fosse de Charles le Chauve, mort en 877, agé de 54 ans. On n'a trouvé, bien avant dans la terre, qu'une espèce d'auge en pierre, dans laquelle était un petit coffre qui contenait le reste de ses cendres. Il était

mort de poison en de çà du Mont-Cenis, sur les confins de la Savoie, dans une chaumière du village de Brios. A son retour de Rome, son corps fut mis en dépôt au prieuré de Mantui, du diocèse de Dijon, d'où il fut transporté 7 ans après à Saint-Denys.

Le samedi 19 octobre 1793, la sépulture de Philippe, comte de Boulogne, fils de Philippe-Auguste, mort en 1233, n'a rien donné de remarquable, sinon la place de la tête du prince, creusée dans son cercueil de pierre.

Nous remarquerons la même chose pour celui de Dagobert.

Le cercueil de pierre, en forme d'auge, d'Alphonse de Poitiers, frère de saint Louis, mort en 1271, ne contenait que des cendres : ses cheveux étaient bien conservés : mais ce qui peut être remarquable, c'est que le dessous de la pierre qui couvrait son cercueil, était tacheté, coloré et veiné de jaune et de blanc, comme du marbre : les exhalaisons fortes du cadavre ont pu produire cet effet.

Le corps de Philippe-Auguste, mort en 1223, était entièrement consommé : la pierre taillée en dos d'âne qui couvrait le cercueil de pierre, était arrondie du côté de la tête.

Le corps de Louis VIII, père de saint Louis, mort le 8 novembre 1226, âgé de

40 ans, s'est trouvé aussi presque consommé. Sur la pierre qui couvrait son cercueil, était sculptée une croix en demi-relief : on n'y a trouvé qu'un reste de sceptre de bois pourri ; son diadème, qui n'était qu'une bande d'étoffe tissue en or, avec une grande calotte, d'une étoffe satinée, assez bien conservée : le corps avait été enveloppé dans un drap ou suaire tissu d'or ; on en trouva encore des morceaux assez bien conservés.

Remarques. Son corps ainsi enseveli, avait été recousu dans un cuir fort épais qui était bien conservé,

Il est le seul que nous ayons trouvé enveloppé dans un cuir. Il est vraisemblable qu'on ne l'a fait pour lui que pour que son cadavre n'exhalât pas au dehors de mauvaise odeur, dans le transport qu'on en fit de Montpensier en Auvergne, où il mourut à son retour de la guerre contre les Albigeois,

On fouilla au milieu du chœur, au bas des marches du sanctuaire, sous une tombe de cuivre, pour trouver le corps de Marguerite de Provence, femme de saint Louis, morte en 1295. On creusa bien avant en terre sans rien trouver : enfin on découvrit à gauche de la place où était sa tombe, une auge de

pierre remplie de gravats, parmi lesquels étaient une rotule et deux petits os.

Dans la chapelle de Notre-Dame la Blanche, on a ouvert le caveau de Marie de France, fille de Charles IV, dit le Bel, morte en 1341, et de Blanche sa sœur, duchesse d'Orléans, morte en 1392. Le caveau était rempli de décombres, sans corps et sans cercueils.

En continuant la fouille dans le chœur, on a trouvé, à côté du tombeau de Louis VIII, celui où avait été déposé saint Louis, mort en 1270. Il était plus court et moins long que les autres : les ossemens en avaient été retirés, lors de sa canonisation en 1297.

Nota. La raison pour laquelle son cercueil était moins large et moins long que les autres, c'est que, suivant les historiens, ses chairs furent portées en Sicile : ainsi on n'a apporté à Saint-Denys que les os, pour lesquels il a fallu un cercueil moins grand que pour le corps entier.

On a ensuite décarrelé le haut du chœur, pour découvrir les autres cercueils cachés sous terre. On a trouvé celui de Philippe le Bel, mort en 1014, âgé de 46 ans. Ce cercueil était de pierre et recouvert d'une large dalle. Il n'y avait pas d'autre cercueil que la pierre, creusée en forme d'auge et plus large

à la tête qu'aux pieds, et tapissée en dedans d'une lame de plomb, et une forte et large lame aussi de plomb, scellée sur les barres de fer qui fermaient le tombeau. Le squelette était tout entier : on a trouvé un anneau d'or, un sceptre de cuivre doré, de cinq pieds de long, terminé par une touffe de feuillage, sur laquelle était représenté un oiseau aussi de cuivre doré.

Le soir, à la lumière, on a ouvert le tombeau de pierre du roi Dagobert, mort en 638. Il avait plus de six pieds de long : la pierre était creusée pour recevoir la tête qui était séparée du corps. On a trouvé un coffre de bois d'environ deux pieds de long, garni en dedans de plomb, qui renfermait les os de ce prince, et ceux de Nanthilde sa femme, morte en 642. Les ossemens étaient enveloppés dans une étoffe de soie, séparés les uns des autres par une planche intermédiaire, qui partageait le coffre en deux parties. Sur un des côtés de ce coffre, était une lame de plomb, avec cette inscription :

Hic jacet corpus Dagoberti.

Sur l'autre côté, une lame de plomb portait :

Hic jacet corpus Nanthildis.

On n'a pas trouvé la tête de la reine Nanthilde. Il est probable qu'elle sera restée dans l'endroit de sa première sépulture, lorsque saint Louis les fit retirer pour les placer dans le tombeau qu'il leur fit élever dans le lieu où il se voit aujourd'hui.

Dimanche 30 *octobre* 1793.

On a travaillé à détacher le plomb qui couvrait le dedans du tombeau de pierre de Philippe-le-Bel. On a refouillé auprès de la sépulture de saint Louis, dans l'espérance d'y trouver le corps de Marguerite de Provence sa femme : on n'a rien trouvé qu'une auge de pierre sans couverture, remplie de terre et de gravats.

Dans cet endroit devait être aussi le corps de Jean Tristan, comte de Nevers, fils de saint Louis, mort en 1270. quelques jours avant son père, près de Carthage en Afrique.

Dans la chapelle dite des Charles, on a retiré le cercueil de plomb de Bertrand Duguesclin, mort en 1380. Son squelette était tout entier, la tête bien conservée, les os bien

bien propres et tout-à-fait desséchés. Auprès de lui était le tombeau de Bureau-de-la-Rivière, mort en 1400. Il n'avait guère que rois pieds de long ; on en a retiré le cercueil de plomb.

Après bien des recherches, on a trouvé l'entrée du caveau de François I.er, mort en 1547, âgé de 52 ans.

Ce caveau était grand et bien voûté ; il contenait six corps renfermés dans des cercueils de plomb, posés sur des barres de fer : celui de François I.er ; celui de Louise de Savoie sa mère, morte en 1531 ; de Claude de France, sa femme, morte en 1524, âgée de 25 ans ; de François, dauphin, mort en 1536, âgé de 19 ans ; de Charles son frère, duc d'Orléans, mort en 1544, âgé de 23 ans ; et celui de Charlotte sa sœur, morte en 1524, âgée de 8 ans.

Tous ces corps étaient en pourriture et en putréfaction liquide, et exhalaient une odeur insupportable ; une eau noire coulait à travers leurs cercueils de plomb dans le transport qu'on en fit au cimetière.

On a repris la fouille dans la croisée méridionale du chœur ; on a trouvé une auge ou tombe de pierre remplie de gravats. C'était le tombeau de Pierre Beaucaire, Chambellan de saint Louis, mort en 1270.

Sur le soir, on a trouvé près la grille du côté du midi, le tombeau de Matthieu de Vendôme, abbé de Saint-Denys, et régent du royaume sous saint Louis et sous son fils Philippe-le-Hardi : il n'avait point de cercueil ni de pierre, ni de plomb; il avait été mis en terre dans un cercueil de bois, dont on a trouvé encore des morceaux de planches pourries. Le corps était entièrement consommé; on n'a trouvé que le haut de sa crosse de cuivre doré, et quelques lambeaux de riche étoffe, ce qui marque qu'il avait été enseveli avec ses plus riches ornemens d'abbé. Il était mort en 1286, le 5 septembre, au commencement du règne de Philippe-le-Bel.

Le lundi 21 *octobre* 1793.

Au milieu de la croisée du chœur, on a levé le marbre qui couvrait le petit caveau où on avait déposé au mois d'août 179 , les ossemens et cendres de six princes et une princesse de la famille de saint Louis, transférés en cette église de l'abbaye de Royaumont, où ils étaient enterrés : les cendres et ossemens ont été retirés de leurs coffres ou cercueils de plomb, et portés au cimetière dans la seconde fosse commune, où Philippe-Auguste, Louis VIII, François I.er et toute

la famille avaient été portés. Dans l'après midi, on a commencé à fouiller dans le sanctuaire à côté du grand autel, à gauche, pour trouver les cercueils de Philippe-le-Long, mort en 1322; de Charles IV dit le Bel, mort en 1328; de Jeanne d'Evreux, troisième femme de Charles IV, morte en 1370; de Philippe de Valois, mort en 1350, âgé de 57 ans; de Jeanne de Bourgogne, femme de Philippe de Valois, morte en 1348; et celui du roi Jean, mort en 1364.

Le mardi 22 octobre 1793.

Dans la chapelle des Charles, le long du mur de l'escalier qui conduit au chevet, on a trouvé deux cercueils l'un sur l'autre; celui de dessus, de pierre carrée, renfermait le corps d'Armand Guillem de Barbazan, mort en 1431, premier chambellan de Charles VII. Celui de dessous, couvert de lame de plomb, contenait le corps de Louis Sancerre, connétable sous Charles VI, mort en 1402, âgé de 60 ans; sa tête était encore garnie de cheveux longs et partagés en deux cadenettes bien tressées.

On a levé ensuite la pierre perpendiculaire, qui couvrait les tombeaux en pierre de l'abbé Suger et de l'abbé Troon, le premier mort

en 1151, et le second en 1221; on n'y a trouvé que des os presque en poussière.

On a continué la fouille dans le sanctuaire, du côté de l'évangile, et on a découvert bien avant en terre, une grande pierre plate qui couvrait les tombeaux de Philippe le Long, et des autres.

On s'en tint là, et pour finir la journée, on alla dans la chapelle dite du Lépreux, lever la tombe de Sédille de Sainte-Croix, morte en 1380, femme de Jean Pastourelle, conseiller du roi Charles V; on n'a trouvé que des ossemens consommés.

Le mardi 23 *octobre* 1793.

On a repris, du matin, le travail qu'on avait laissé la veille, pour la découverte des tombeaux du sanctuaire.

On trouva d'abord celui de Philippe de Valois, qui était de pierre, tapissé intérieurement de plomb, fermé par une forte lame de même métal, soudée sur des barres de fer; le tout recouvert d'une longue et large pierre plate : on a trouvé une couronne et un sceptre surmonté d'un oiseau de cuivre doré.

Plus près de l'autel, on a trouvé le tombeau de Jeanne de Bourgogne, première

femme de Philippe de Valois; on y a trouvé son anneau d'argent, un reste de quenouille ou fuseau, et des os desséchés.

Le jeudi 24 *octobre* 1793.

A gauche de Philippe de Valois, était Charles le Bel. Son tombeau était construit comme celui de Philippe de Valois; on y a trouvé une couronne d'argent doré, un sceptre de cuivre doré, haut de près de 7 pieds, un anneau d'argent, un reste de main de justice, un bâton de bois d'ébène, un oreiller de plomb, pour reposer la tête : le corps était desséché.

Le vendredi 25 *octobre* 1793.

Le tombeau de Jeanne d'Evreux avait été remué, la tombe était brisée en trois morceaux, et la lame de plomb qui fermait le cercueil était détachée ; on ne trouva que des os desséchés, sans la tête ; on ne fit pas d'information; il y avait néanmoins apparence qu'on était venu, dans la nuit précédente, dépouiller ce tombeau.

Au milieu, on trouva le tombeau en pierre de Philippe le Long : son squelette était bien conservé, avec une couronne d'argent doré, enrichie de pierreries, une agraphe de son

manteau en lozange, avec une autre plus petite, aussi d'argent, partie de sa ceinture d'étoffe satinée, avec une boucle d'argent doré, et un sceptre de cuivre doré. Aux pieds de son cercueil était un petit caveau, où était le cœur de Jeanne de Bourgogne, femme de Philippe de Valois, renfermé dans une cassette de bois presque pourri; l'inscription était sur une lame de cuivre.

On a aussi découvert le tombeau du roi Jean, mort en 1364, en Angleterre, âgé de 56 ans; on y a trouvé une couronne, un sceptre fort haut, mais brisé, une main de justice, le tout d'argent doré. Son squelette était entier. Quelques jours après les ouvriers avec le commissaire aux plombs, ont été au couvent des Carmélites faire l'extraction du cercueil de madame Louise de France, fille de Louis XV, morte le 23 décembre 1787, âgée de 50 ans et environ six mois. Ils l'ont apporté dans le cimetière, et le corps a été déposé dans la fosse commune : il était tout entier, mais en pleine putréfaction; ses habits de Carmélite étaient très-bien conservés.

Dans la nuit du 11 au 12 novembre 1793, par ordre du département, en présence du commissaire du district et de la municipalité de Saint-Denys, on a enlevé du trésor tout

ce qui y était, Châsses, Reliques, etc. : tout a été mis dans de grandes caisses de bois, ainsi que tous les riches ornemens de l'église, et le tout est parti dans des chariots pour la convention, en grand appareil et grand cortége de la garde des habitans de la ville, le 13 vers les 10 heures du matin.

Supplément.

Le 18 janvier 1794, le tombeau de François I.er étant démoli, il fut aisé d'ouvrir celui de Marguerite, comtesse de Flandres, fille de Philippe le Long, et femme de Louis, comte de Flandres, morte en 1382, âgée de 66 ans; elle était dans un caveau assez bien construit, son cercueil de plomb était posé sur des barres de fer; on n'y trouva que des os bien conservés, et quelques restes de planches de bois de châtaignier.

Mais on n'a pas trouvé la sépulture du Cardinal de Retz, dit le Coadjuteur, mort en 1679, âgé de 66 ans.

Non plus que celle de plusieurs autres grands personnages.

NOTE G.

LE docteur Robertson a rendu justice à M. de Voltaire, en disant que cet homme uni-

versel n'a pas été un historien aussi infidelle qu'on le pense généralement. Nous croyons comme lui que M. de Voltaire n'a pas toujours cité faux; mais il est certain qu'il a beaucoup omis, car nous n'oserions dire beaucoup ignoré. Il a donné de plus aux passages originaux un tour particulier, pour leur faire dire toute autre chose qu'ils ne disent en effet. C'est le moyen d'être tout-à-la-fois exact et merveilleusement infidelle. Dans ses deux admirables histoires de Louis XIV et de Charles XII, M. de Voltaire n'a pas eu besoin d'avoir recours à ce moyen ; mais dans son histoire générale, qui n'est qu'une longue injure au christianisme, il s'est cru permis d'employer toutes sortes d'armes contre l'ennemi. Tantôt il nie formellement, tantôt il affirme du ton le plus positif; ensuite il mutile et défigure les faits. Il avance sans hésiter, qu'*il n'y eut aucune hiérarchie pendant près de cent ans parmi les chrétiens*. Il ne donne aucun garant de cette étrange assertion ; il se contente de dire : *Il est reconnu, l'on rit aujourd'hui.* L'auteur de l'*Essai* pouvait rire, c'est sa coutume ; mais quand on écrit avec le dessein formel de renverser la religion de son pays par ses bases historiques, il faudrait peut-être produire des titres, et épargner les noms d'*idiots*, d'*esclaves*, d'*igno-*

rans et de *fanatiques*, à ceux qui se contentent de rapporter exactement les faits à la page où ils les ont lus.

Selon cet auteur, on n'a sur la succession de saint Pierre que la liste *frauduleuse d'un livre apocryphe, intitulé le Pontificat de Damase* (1). Or, il nous reste un traité de saint Irenée sur les hérésies, où le père de l'église gallicane *donne en entier* la succession des papes, depuis les apôtres (2). Il en compte douze jusqu'à son temps. On place l'année de de la naissance de saint Irenée environ 120 ans après Jesus-Christ. Il avait été disciple de Papias et de saint Polycarpe, eux-mêmes disciples de saint Jean l'évangéliste. Il était donc témoin presque oculaire des premiers papes. Il nomme saint Lin après saint Pierre, et nous apprend que c'est de ce même Lin que parle saint Paul dans son épître à Timothée (3). Comment M. de Voltaire, ou ceux qui l'aidaient dans son travail, n'ont-ils pas craint (s'ils n'ont pas ignoré) cette foudroyante autorité ? Si l'on en croit l'*Essai sur les mœurs*, on n'aurait jamais entendu parler

(1) Essai sur les M. des N. chap. VIII.

(2) Lib. 3, cap. 3.

(3) Lib. 2, cap. 4, v. 21.

de Lin, et voilà que ce premier successeur du chef de l'église est nommé par les apôtres eux-mêmes !

Au reste, que la suprématie de ce premier évêque de la chrétienté a toujours été reconnue, quoique non prononcée par les conciles, c'est encore ce qu'il est facile de prouver. Sous le pape Clément III, successeur des apôtres, il y eut une grande division dans l'église de Corinthe; le saint siége écrivit une *puissante lettre*, dit saint Irenée, pour ramener la paix, et son autorité fut reconnue (1). Saint Cyprien déclare l'unité de l'église et la primauté de saint Pierre en paroles non équivoques : *Super unum Petrum ædificat ecclesiam suam, unam cathedram constituit, et unitatis ejusdem originem ab uno incipientem, suà autoritate disposuit* (2). Dès le cinquième siècle, 400 ans avant que le titre de *Pape* fût exclusivement attribué au souverain pontife, on était d'opinion que les conciles généraux mêmes devaient être confirmés par l'évêque de Rome (3). Tous les évêques des Gaules reconnaissaient cette

(1) *Iren. de Heres. lib.* 3, *cap* 3.
(2) *De unit. Eccles. cathol.*
(3) *S. Leo, ep.* 89, *ad Marcian. Aug. p.* 308, 309.

suprématie, et en alléguaient pour raison que l'esprit apostolique continuait à émaner du saint siége (1). La sentence du pape sur Théodoret, vers le même temps, fût reçue de tous les fidelles, et l'on appelait du jugement des conciles provinciaux à la cour de Rome. (2).

C'est donc plutôt une dispute de mots que de faits, que tout ce qui concerne l'autorité de la chaire de saint Pierre. On sait fort bien que les évêques primitifs se sont appelés *Papes*, comme encore Patriarches, *Pater Patrum*, *Episcopus Episcoporum*, *Angelus Episcopus*. Qu'importe le nom, si la suprématie existait ! On peut faire quelque chicane, vu l'éloignement des temps; mais les nombreuses autorités que nous avons citées, sans compter celles qu'il nous serait aisé d'y ajouter encore, contenteront tout homme qui n'aura pas pris parti contre les vérités historiques de l'église.

NOTE H.

IL va presque jusqu'à nier les persécutions sous Néron. Il avance qu'aucun des Césars

(1) *Id. Epist. ad Leo.* 288.

(2) *Id. Epist.* 95, *p.* 311. *Ep.* 10, *ad episcop. Gall.* *p.* 217. *Ep.* 40, *p.* 251.

n'inquiéta les chrétiens jusqu'à Domitien. « Il était aussi fort injuste, dit-il, d'imputer cet accident (l'incendie de Rome) au christianisme qu'à l'empereur (Néron); ni lui, ni les chrétiens, ni les juifs, n'avaient aucun intérêt à brûler Rome; mais il fallait appaiser le peuple qui se soulevait contre des étrangers également haïs des Romains et des juifs. On abandonna quelques infortunés à la *vengeance* publique. (Quelle vengeance, s'ils n'étaient pas coupables!) Il semble qu'on n'aurait pas dû compter parmi les persécutions faites à leur foi, cette violence passagère. Elle n'avait rien de commun avec leur religion *qu'on ne connaissait pas* (nous allons entendre Tacite), et que les Romains confondaient avec le judaïsme, protégé par les lois autant que méprisé (1). » Voilà peut-être un des passages historiques les plus étranges qui soient jamais échappés à la plume d'un auteur.

M. de Voltaire n'avait-il jamais lu ni Suétone, ni Tacite? Il nie l'existence ou l'authenticité des inscriptions trouvées en Espagne, où Néron est remercié *d'avoir aboli dans la province une superstition nouvelle.*

(1) Essai sur les Mœurs.

Quan

Quant à l'existence de ces inscriptions, on en voit une à Oxford : *Neroni Claud. Cais. Aug. Max. ob Provinc. latronib. et His qui novam generi hum. Superstition. inculcab. purgat.* Et pour ce qui regarde l'inscription elle-même, on ne voit pas pourquoi M. de Voltaire doute que cette nouvelle superstition soit la religion chrétienne. Ce sont les propres paroles de Suétone : *Afflicti suppliciis christiani, genus hominum superstitionis novæ ac maleficiæ.* (1)

Le passage de Tacite va nous apprendre maintenant quelle fut *cette violence* passagère, exercée très - sciemment, non sur les *juifs*, mais sur les *chrétiens.*

« Pour détruire les bruits, Néron chercha des coupables, et fit souffrir les plus cruelles tortures à des malheureux abhorrés par leurs infamies, qu'on appelait vulgairement *chrétiens.* Le Christ, qui leur donna son nom, avait été condamné au supplice, sous Tibère, par le procurateur Ponce-Pilate ; ce qui réprima pour un moment cette exécrable superstition Mais bientôt le torrent se déborda de nouveau, non-seulement dans la Judée ; où il avait pris sa source, mais jusque dans

(1) *Suet. in Nere.*

Rome même, où viennent enfin se rendre et se grossir tous les égouts de l'univers. On commença d'abord par se saisir de ceux qui s'avouèrent chrétiens; et ensuite, sur leurs dépositions, d'une *multitude immense* qui fut moins convaincue d'avoir incendié Rome que de haïr le genre humain; et à leur supplice, on ajoutait la dérision : on les enveloppait de peaux de bêtes, pour les faire dévorer par les chiens; on les attachait en croix, ou l'on enduisait leurs corps de résine, et l'on s'en servait la nuit pour s'éclairer. Néron avait cédé ses propres jardins pour ce spectacle, et en même temps il donnait des jeux au cirque, se mêlant parmi le peuple en habit de cocher, ou conduisant les chars. Aussi, quoique coupables et dignes des derniers supplices, on se sentait ému de compassion pour ces victimes, qui semblaient immolées moins au bien public qu'aux passe-temps d'un barbare. » (1)

Les mouvemens de compassion dont Tacite semble saisi à la fin de ce tableau, contrastent bien tristement avec un auteur chrétien, qui cherche à affaiblir la pitié pour

---

(1) *Tacit. An. lib.* 16, trad. de M. Dureau de la Mal.

les victimes. On voit que Tacite désigne nettement les chrétiens; il ne les confond point avec les juifs, puisqu'il raconte leur origine, et que d'ailleurs, en parlant du siége de Jérusalem, il fait, dans un autre endroit, l'histoire des Hébreux et de la religion de Moïse. On devine pourtant ce qui a fait avancer à M. de Voltaire que les Romains croyaient persécuter les juifs en persécutant les fidelles. C'est sans doute cette phrase : *moins convaincus d'avoir incendié Rome que de haïr le genre humain*, que l'auteur de l'Essai a interprétée des juifs, et non des chrétiens. Or il ne s'est pas apperçu qu'il faisait l'éloge de ces derniers, tout en les voulant priver de la pitié du lecteur. Mais quoiqu'il ne puisse appliquer réellement les paroles de Tacite aux fidelles, dont la religion est au contraire une espèce de philanthropie, il aurait dû remarquer que le refus que les chrétiens faisaient de sacrifier aux idoles, et d'assister aux abominables jeux du cirque, pour voir des hommes s'égorger, ou déchirés par des bêtes, les faisait passer pour être les ennemis des dieux et des hommes. Quant aux crimes odieux qu'on reprochait aux premiers fidelles, comme de manger des enfans et de boire leur sang, on voit facilement ce qui avait pu donner lieu à de pareils bruits. Le

sang mystique du Fils de l'homme, qu'on buvait dans le vin de l'Eucharistie ; l'enfant qui s'immole, la chair de l'agneau, toutes ces figures dont les païens avaient entendu parler confusément, jointes aux assemblées mystérieuses des fidelles, firent aisément supposer des rites abominables. Pline, Marc-Aurèle, Sévère, et tant d'autres illustres païens, ont rendu justice aux mœurs des chrétiens primitifs, que les paroles de Tacite ne sont ici d'aucun poids. C'est une grande gloire pour les chrétiens, dit Bossuet, d'avoir eu pour premier persécuteur le persécuteur du genre humain. L'article de M. de Voltaire nous fait faire un triste retour sur cet esprit de parti qui divise tous les hommes, et étouffe chez eux les sentimens naturels. Que le ciel nous préserve de ces horribles haines d'opinion, puisqu'elles rendent si injuste !

NOTE I.

M. de C..., obligé de fuir pendant la terreur avec un de ses frères, entra dans l'armée de Condé ; après y avoir servi honorablement jusqu'à la paix, il se résolut de quitter le monde. Il passa en Espagne, se retira dans un couvent de Trappistes, y prit l'habit de l'ordre, et mourut peu de temps après

avoir prononcé ses vœux : il avait écrit plusieurs lettres à sa famille et à ses amis, pendant son voyage en Espagne et son noviciat chez les Trappistes. Ce sont ces lettres que l'on donne ici. On n'a rien voulu y changer; on y verra une peinture fidelle de la vie de ces religieux, dont les mœurs ne sont déjà plus pour nous que des traditions historiques. Dans ces feuilles écrites sans art, il règne souvent une grande élévation de sentimens, et toujours une naïveté d'autant plus précieuse, qu'elle appartient au génie français, et qu'elle se perd de plus en plus parmi nous. Le sujet de ces lettres se lie au souvenir de tous nos malheurs : elles représentent un jeune et brave Français chassé de sa famille par la révolution, et s'immolant dans la solitude, victime volontaire offerte à l'Eternel, pour racheter les maux et les impiétés de la patrie : ainsi, S. Jérôme au fond de sa grotte, tâchait, en versant des torrens de larmes, et en élevant ses mains vers le ciel, de retarder la chute de l'empire Romain. Cette correspondance offre donc une petite histoire complète, qui a son commencement, son milieu et sa fin. Je ne doute point que si on la publiait comme un simple roman, elle n'eût le plus grand succès. Cependant elle ne renferme aucune aventure : c'est un homme

qui s'entretient avec ses amis et qui leur rend compte de ses pensées. Où donc est le charme de ces lettres ? Dans la religion. Nouvelle preuve qui vient à l'appui des principes que j'ai essayé d'établir dans mon ouvrage.

15 Mars 1799.

A MM. de B.... ses compagnons d'émigration, à Barcelone.

Mon dernier voyage, mes chers amis, (c'est celui de Madrid) a été très-agréable. J'ai passé à Aranjuez, où était la famille royale. J'ai resté cinq jours à Madrid, autant à Sarragosse, où j'ai eu l'avantage de visiter Notre-Dame du Pilar. J'ai eu plus de plaisir à parcourir l'Espagne, que je n'en avais eû à parcourir les autres pays. On a l'avantage d'y voyager à meilleur marché, que nulle part que je connaisse. Je n'ai rien perdu de mes effets, quoique je sois très-peu soigneux : on trouve ici beaucoup de braves gens qui savent exercer la charité. On épargne beaucoup en portant avec soi un sac qu'on remplit chaque soir de paille, pour se coucher ; mais je n'ai plus de goût à parler de tout cela. J'ai dit adieu aux montagnes et aux lieux champêtres. J'ai renoncé à tous mes plans de voyage sur la terre, pour commencer

celui de l'éternité. Me voici depuis neuf jours à la Trappe de Sainte-Suzanne, où j'ai résolu, avec la grace de Dieu, de finir mes jours. J'ai moins de mérite qu'un autre à souffrir les peines du corps, vu l'habitude que je m'en étais faite, par *épicuréisme*.

On ne mène pas ici une vie de fainéans; on se lève à une heure et demie du matin, on prie Dieu, ou on fait des lectures pieuses jusqu'à cinq; puis commence le travail qui ne cesse que vers les quatre heures et demie du soir, qu'on rompt le jeûne : je parle pour les frères convers dont je fais nombre; les pères, qui travaillent aussi beaucoup, quittent les champs aux heures marquées, pour se rendre au chœur, où ils chantent l'office de la Sainte Vierge, l'office ordinaire, et celui des morts. Nous autres frères nous interrompons aussi notre travail, pour faire nos prières par intervalles, ce qui s'exécute sur le lieu. On ne passe guère une demi-heure sans que l'ancien frappe des mains, pour nous avertir d'élever nos pensées vers le ciel, ce qui adoucit beaucoup toutes les peines; on se ressouvient qu'on travaille pour un maître qui ne nous fera pas attendre notre salaire au temps marqué.

J'ai vu mourir un de nos pères. Ah! si vous saviez quelle consolation on a dans ce

moment de la mort ! Quel jour de triomphe ! Notre révérend père abbé demanda à l'agonisant : « *Eh bien, êtes-vous fâché maintenant d'avoir un peu souffert ?* » Je vous avoue à ma honte que je me suis senti quelquefois envie de mourir, comme ces soldats lâches qui désirent leur congé avant le temps. Sainte Marie égyptienne fit 40 ans pénitence ; elle était moins coupable que moi, et il y a mille ans qu'elle se repose dans la gloire.

Priez pour moi, mes chers amis, afin que nous puissions nous retrouver au grand jour.

Faites savoir, je vous prie, au cher Hippolyte et à mes sœurs le parti que j'ai pris. Je leur écrirai dans six semaines, et ils peuvent m'écrire à l'adresse que je vous donnerai.

Nous sommes ici 70, tant Espagnols que Français, et cependant la maison est très-pauvre, voilà pourquoi je veux faire venir les 300 livres. D'ailleurs, quoiqu'avec la grace de Dieu, j'espère persister dans ma résolution, j'ai un an pour sortir.

Vous pouvez donc écrire au révérend père abbé de la Trappe de Sainte-Suzanne, par Alcaniz à Maëlla, pour le frère Charles CL.

(Vous aurez soin de mettre en tête de la lettre *Espanâ ;* et après Maëlla, en *Aragon.*)

Première Semaine de Pâque, 1799.

Lettre écrite à ses frères et sœurs en France.

Me voici à Sainte-Suzanne depuis le premier lundi de carême; c'est un couvent de Trappistes, où je compte finir mes jours: j'ai déjà éprouvé tout ce qu'il y a de plus austère dans le cours de l'année. On ne se lève jamais plus tard qu'à une heure et demie du matin; au premier coup de cloche on se rend à l'église; les frères convers, dont je fais nombre sous le nom de Fr. J. Climaque, sortent à deux heures et demie pour aller étudier les pseaumes ou faire quelqu'autre lecture spirituelle; à quatre heures, on rentre à l'église jusqu'à cinq heures, que commence le travail. On s'occupe dans un atelier jusqu'au jour; alors on prend une pioche large et une étroite, puis on và en ordre travailler, ce qui dure quelquefois jusqu'à trois heures de l'après-midi. On se rapproche ensuite du couvent, où l'on reprend le travail dans l'atelier, en attendant quatre heures et un quart, heure à laquelle sonne le dîner. En se levant de table, on va processionnellement à l'église, en récitant le *Miserere*, l'on en sort en chantant le *De profundis*, et l'on retourne au travail dans l'atelier. Là on carde, on

file, on fait du drap, et autres choses, chacun selon son talent. Tout ce dont nous nous servons doit se faire dans la maison par les mains des frères, autant que cela est possible; chacun doit gagner sa vie à la sueur de son front, faisant profession d'être pauvre et de n'être à charge à personne, donnant au contraire l'hospitalité à gens de tout état qui viennent nous voir; cependant nous n'avons que deux attelages de mules, et environ deux cents brebis et quelques chèvres qui vont paître dans les montagnes arides qui nous environnent. Ce ne peut être que par les soins d'une providence particulière, que soixante-dix personnes vivent avec si peu de chose, sans compter une foule d'étrangers qui viennent de toutes parts, et auxquels on donne du pain blanc, et tout ce que nous pouvons leur donner en maigre, apprêté à l'huile ou au beurre, dont nous ne faisons pas usage. Notre pain, s'il est de froment, ne doit avoir passé qu'une fois par le crible, et la farine doit être employée comme elle sort du moulin. Comme je suis mal-adroit pour filer dans l'atelier, je trie les féves ou lentilles de nos repas. Le riz ne se trie pas de même, et tout se mange sans autre accommodage que cuit à l'eau et au sel.

A cinq heures trois quarts, on va au cloître lire ou prier Dieu jusqu'à six heures. Il se fait une lecture que tout le monde écoute. La lecture finie, les pères entrent à l'église pour dire complies. Le père-maître, qui est un ancien moine de Sept-Fonds, distribue le travail aux frères, à mesure qu'ils entrent dans l'église; après complies, on sonne une cloche qui réunit tout le monde, pour chanter *Salve Regina*, ce qui dure un quart-d'heure. Le chant en est très-beau, et cela seul délasse de tous les travaux de la journée; vient ensuite un demi-quart d'heure d'adoration. A sept heures un quart, on dit le *Sub tuum præsidium;* cela fait, tous les individus de la maison vont se prosterner à la file dans le cloître, et là, couchés sur la terre, comme le roi David, ils disent le *Miserere* dans un grand silence: cette dernière cérémonie me paraît sublime; l'homme ne me semble jamais mieux à sa place, que lorsqu'il s'humilie devant son auteur. Enfin, le révérend père abbé se lève, et placé sur la porte de l'église, il donne l'eau bénite à tous sans exception, jusqu'au dernier des novices. Arrivés au dortoir, on se met à genoux aux pieds de son lit, jusqu'à ce qu'on entende une petite cloche, qui est le signal pour se coucher, ce qui se fait à sept heures et demie.

Il y a ensuite une infinité de petites contradictions, qui venant sans cesse à la rencontre des habitudes, inquiètent dans les premiers jours. On ne doit jamais, par exemple, s'appuyer si on est assis, ni s'asseoir, si on est fatigué, pour le seul fait de se reposer : c'est que l'homme est né pour travailler dans ce monde, et qu'il ne doit attendre de repos qu'arrivé au terme de son pélerinage. On perd ainsi toute propriété sur son corps : si l'on se blesse d'une manière un peu grave, il faut aller accuser à genoux, tout comme lorsqu'on brise un vase de terre, et cela sans parler; il suffit de montrer le sang qui coule, ou les fragmens de la chose brisée. Puis il y a le chapitre des fautes : on doit s'accuser à haute voix des fautes purement matérielles; en outre, il y a souvent quelque frère qui vous proclame, en dénonçant des fautes que vous avez commises par ignorance ou autrement. Je serais trop long, si je disais tout le reste.

A la vérité, le temps du carême est ce qu'il y a de plus austère; hors de-là je crois qu'on ne dîne jamais plus tard que deux heures : j'ai commencé par ce temps de pénitence; j'ai fait comme les coureurs, qui s'exercent d'abord avec des souliers de plomb. Il me semble maintenant que nous menons

une

une vie de Sybarites, et en vérité, nous pouvons dire d'élus. Que nous faisons peu de chose en comparaison de ce qu'ont fait les saints! Quand je pense même aux entreprises des aventuriers Américains, à leur passage de la mer Atlantique à la mer du Sud, à travers l'isthme de Panama, à ce qu'ils ont dû souffrir pour se faire un chemin à travers les arbres et les ronces, qui n'avaient cessé de s'entrelacer depuis l'origine du monde, à ce qu'ils ont éprouvé dans ces vallées désertes sous les feux de l'équateur, passant de-là tout-à-coup sur des glaciers, et tout cela par le seul désir de s'emparer de l'or des Indiens; en considérant tous ces vains efforts pour des biens trompeurs, et sachant d'ailleurs que l'espérance de ceux qui travaillent pour Dieu ne sera pas frustrée, on doit s'écrier : hélas! que nous faisons ici-bas peu de chose pour le ciel!

Nous sentons tous cette vérité, et il y a sûrement des frères qui embrasseraient toute espèce de pénitence; mais on ne peut pas faire la moindre austérité sans une permission expresse, et elle est rarement accordée, parce qu'étant pauvres, il faut conserver ses forces pour travailler. Si quelquefois appuyé debout contre un mur, je sommeille, il y a bientôt quelque frère charitable qui me tire

de ce sommeil ; je crois l'entendre me dire : « tu te reposeras à la maison paternelle, *in domum æternitatis.* » Pendant ce travail, soit au champ, soit à la maison, de temps à autre le plus ancien frappe des mains, et alors dans un grand silence pendant cinq ou six minutes, chacun peut porter ses regards vers le ciel ; cela suffit pour adoucir le froid de l'hiver et les chaleurs de l'été. Il faut en être témoin pour se faire une idée du contentement, de la jubilation de tout le monde : rien ne prouve mieux le bonheur de cette vie, que ce qu'ont fait les Trappistes pour se réunir après leur expulsion de France, et la quantité de couvens de cet ordre qui se sont formés jusque dans le Canada. Ici nous sommes environ soixante-dix, et on refuse tous les jours des gens qui demandent à être reçus. Certes, j'ai eu assez de peine pour y parvenir, mais heureusement je suis venu ici sans avoir écrit, comme on le fait ordinairement, ne connaissant personne, me confiant en la protection de la sainte Vierge, à qui je m'étais adressé avant de partir de Cordoue : je ne me suis pas rebuté du premier refus, parce que je sais bien qu'après tout le révérend père abbé n'est pas le *vrai* maître ; aussi après quelques jours, il entra dans ma chambre, et après m'avoir embrassé,

il me dit : désormais regardez-moi comme votre frère; je me ferais conscience de renvoyer quelqu'un qui se sauve du monde pour venir ici travailler à son salut.

En effet, par la grace de Dieu, c'est le seul motif qui m'a pressé de prendre ce parti. J'y étais résolu environ trois mois avant de sortir de France; mais où, et comment parvenir à ce que je désirais? Je n'en savais rien. Il n'y a que quatre pas de Barcelone ici, mais les chemins les plus courts ne sont pas toujours ceux de la Providence; il entrait apparemment dans les desseins de Dieu que j'allasse d'abord à Cordoue, à travers un des plus beaux pays de la nature, les royaumes de Valence, de Murcie, de Grenade : je n'ai jamais rien vu de plus charmant que l'Andalousie. Plus j'avançais, plus je sentais augmenter le désir de voir d'autres contrées, d'autres pays. Ayant rencontré aux environs de Tarragone un officier Suisse, que j'avais connu dans le Valais, il me porta mon sac sur son cheval, et nous fîmes journée ensemble. Je ne sais comment étant venu à parler de la *Val-Sainte*, et comment ces pauvres pères avaient été obligés de passer en Russie, l'Officier me dit qu'ils avaient formé une colonie en Aragon; aussitôt je me résolus de tourner mes pas vers ce côté, et je

commençai ce long chemin que j'ai fait seul de nuit et de jour à travers les montagnes, qui se pressent avant d'arriver à Tortone; on y fait souvent cinq ou six lieues sans rencontrer personne; et l'on voit çà et là une multitude de croix, qui annoncent la triste fin de quelque voyageur.

Les pays que je voyais, soit sauvages ou rians, me donnaient des idées agréables, ou me jetaient dans une de ces mélancolies, qui plaisent par les différens sentimens qui viennent s'y associer. Je ne crois pas avoir jamais fait de voyage avec plus de confiance, ni avec plus de plaisir; je n'ai trouvé que des gens honnêtes, bons et charitables. Il n'y a rien de plus gai qu'une auberge espagnole, par la foule de gens qui s'y rencontrent. Je suspendais mon sac à un clou, sans le moindre souci : le prix du pain et de la viande étant fixés, les pauvres voyageurs comme moi ne peuvent pas être trompés; d'ailleurs je n'ai jamais rencontré de peuple moins intéressé; les servantes refusaient opiniâtrément de recevoir ma petite rétribution, et souvent des voituriers ont porté mon sac pendant plusieurs jours, sans vouloir rien accepter. Enfin j'estime extrêmement ce peuple, qui s'estime lui-même, qui ne va pas servir chez les autres nations, et qui a con-

servé un caractère vraiment original. On parle beaucoup du libertinage qui règne ici; je crois qu'il y en a moins qu'en notre pays. Et puis, que de braves gens! Il n'y aurait pas moins de martyrs ici qu'en France, s'il était possible de détruire la religion. Je doute qu'on l'entreprenne encore; il faut auparavant que le libertinage de l'esprit passe au cœur, et les Espagnols sont bien loin de là. Les grands suivent la religion comme les petits, et quoiqu'ils soient très-fiers, à l'église il y a une égalité parfaite; la duchesse s'y assied par terre auprès de sa servante. L'église est ordinairement le plus bel édifice du lieu. Elle est tenue très-proprement, le pavé en est couvert de nattes, au moins dans l'Andalousie. Les lampes qui brûlent jour et nuit y sont par milliers. Dans une petite chapelle de la sainte Vierge, il y a quelquefois jusqu'à dix à onze lampes allumées. Quoiqu'il y ait une quantité immense de ruches d'abeilles, qu'on abandonne au milieu des montagnes les plus désertes, on tire de la cire de France, de l'Afrique et de l'Amérique.

Voilà déjà une forte digression. J'ai écrit le détail de mes voyages aux R. et aux Bô. Je ne sais si ces derniers ont reçu mes lettres; je leur avais marqué de vous les

faire passer, si c'était possible; cela vous aurait peut-être amusé. J'arrivai un jour dans une campagne déserte, à une porte superbe, seul reste d'une grande ville, et qui ne peut être qu'un ouvrage des Romains : le grand chemin moderne passe dessous. Je m'arrêtai à considérer cette porte qui est sûrement là depuis deux mille ans. Il me vint dans la pensée que cette ville avait été habitée par des gens qui, à la fleur de leur âge, voyaient la mort comme une chose très-éloignée, ou n'y pensaient pas du tout; qu'il y avait sûrement eu dans cette ville des partis, et des hommes acharnés les uns contre les autres; et voilà que depuis des siècles leurs cendres s'élèvent confondues dans un même tourbillon. J'ai vu aussi Morviéda, où était bâtie Sagonte, et réfléchissant sur la vanité du temps, je n'ai plus songé qu'à l'éternité. Qu'est-ce que cela me fera dans vingt ou trente ans, qu'on m'ait dépouillé de ma fortune à l'occasion d'une persécution contre les chrétiens? Saint Paul, hermite, ayant été dénoncé par son beau-frère, se retira dans un désert, abandonnant à son dénonciateur de très-grandes richesses; mais, comme dit S. Jérôme, qui n'aimerait mieux aujourd'hui avoir porté la pauvre tunique de Paul, avec ses mérites,

que la pourpre des rois avec leurs peines et leurs tourmens ! Toutes ces réflexions réunies me déterminèrent à venir sans délai me réfugier ici, renonçant à tout projet de course ultérieure, espérant, si j'ai le bonheur d'aller au ciel, après avoir fait pénitence, de voir de là toutes les régions de la terre.

Je n'ai pas encore souffert le plus petit mal d'estomac, ni éprouvé d'autres peines, qu'un peu de froid le matin, en allant au champ. Cependant l'avant-dernier vendredi du carême, je fus commandé pour aller nettoyer l'étable des brebis : après avoir fait depuis le point du jour, jusque vers les deux heures et demie, un travail très-rude, je pensais à me rapprocher du couvent, lorsqu'on m'envoya à la montagne chercher de l'herbe ; je ne fus de retour qu'à quatre heures un quart, pour rompre le jeûne ; j'eus une hémorragie assez forte le soir, et puis tous les matins à mon ordinaire. Perdant plus qu'une nourriture peu substantielle ne pouvait réparer, j'allais tous les jours m'affaiblissant, lorsqu'enfin Pâque est venu : depuis ce temps on dîne à onze heures et demie, on fait une bonne collation à six, on travaille aussi beaucoup moins ; de sorte que je me suis remis sur-le-champ. Le jour de Pâque, nous eûmes pour dîner, une bouillie de farine de maïs, du riz au

lait, et des noix pour dessert. L'Archevêque d'Auch, qui était venu donner les ordres à plusieurs de nos pères, dîna au réfectoire. Le soir nous eûmes du raisiné et des raisins secs. Nous pouvons manger du laitage de nos brebis jusqu'à la Pentecôte. Quant à la quantité de nourriture, il ne m'est jamais arrivé de finir tout ce qu'on me donne. Je crois être celui de la communauté, qui mange le plus doucement. Pour tout le reste, je suis très-content d'être ici; la règle est sévère, mais les supérieurs sont la charité même. On accuse notre R. Père d'être trop bon; je ne trouve pas que ce soit un défaut, ou c'est celui des Saints. Il n'a d'autre privilége que de se lever plutôt et de se coucher plus tard. C'est toujours le hasard qui place son écuelle devant lui : un lit comme les autres, deux planches réunies et un coussin de paille, pas plus de chambre que moi. Il n'a qu'un parloir où ceux qui ont quelque peine, soit de l'ame ou du corps, vont chercher une consolation. Une chose que m'avait dite en arrivant le père qui reçoit les étrangers, je l'éprouve déjà : sans jamais se parler, on est plein d'amitié les uns pour les autres; si quelqu'un se relâche, on a du chagrin, on prie pour lui, on l'avertit avec la plus grande douceur, et si on est forcé de le renvoyer,

ou qu'il veuille s'en aller lui-même, on lui rend tout ce qu'il a apporté, ne retenant pas une obole pour sa nourriture ou ses habits, et on fait tout ce qu'on peut pour qu'il s'en aille content. Lorsque le père, la mère, ou quelque frère d'un religieux meurt; si la famille a soin d'écrire au révérend père, toute la communauté prie pour le défunt; mais personne ne sait qui cela regarde en propre: ainsi, cher frère, lorsque le bon Dieu vous appellera à lui, que cela vous soit une consolation dans ces derniers momens.

Ce qui me détermine à rester ici d'une manière décisive, c'est qu'il ne faut pas de vocation particulière pour y vivre; ce n'est pas comme dans les autres couvens; nous sommes, à proprement parler, des laboureurs qui vivent du travail de leurs mains, réunis, comme dans les premiers siècles de l'Eglise, pour servir Dieu dans un esprit de charité, suivant le précepte de notre Sauveur, qui dit au jeune homme: *abandonnez tout pour me suivre*, sans lui demander s'il avait la vocation. Une autre chose qui suffirait pour me déterminer, c'est que notre maison est sous la protection particulière de la Vierge. Dès que nous entrons à l'église, on récite l'*Ave, Maria*, prosterné contre terre,

le front appuyé sur le revers de la main. La sainte Vierge est au maître-autel, peinte entre deux anges, et les yeux élevés vers le Ciel; je n'ai jamais rien vu représenté si noblement : cet autel avait été couvert tout le carême ; quel plaisir nous ressentîmes tous le samedi-saint au soir au *Salve Regina*, lorsque le voile fut levé, et toute l'église illuminée. Je suis persuadé que l'Archevêque d'Auch partagea notre joie ; j'avais reçu sa bénédiction.

Certainement, après tout ce que je vous ai dit, je ne désire rien tant que de mourir ici, et cela bientôt, pour ne pas augmenter le nombre de mes fautes. Mais si on me renvoyait par défaut de santé (mes hémorragies pouvant me faire traîner une vie faible et inutile, là où l'on aime. les gens qui travaillent), je prendrai le parti que j'avais toujours eu en vue, depuis quatorze ou quinze ans ; c'est d'acheter une petite maison et un champ, et de vivre là à la sueur de mon front, tous les hommes y étant condamnés : je me fixerai en Espagne, ne pouvant pas revenir en France, sans inquiéter mes amis. D'ailleurs, dans ce pays-ci, on donne du terrain à très-bon marché, et mille écus suffiraient, je pense, à mon établissement. Je tirerai toujours un grand profit

d'être venu ici apprendre à faire pénitence, et à ne compter pour rien un corps destiné à devenir incessamment poussière, pour sauver mon ame qui est éternelle.

Au reste, ni l'habit, ni la maison ne rend vertueux : les mauvais anges péchèrent dans le sein de Dieu même, et Adam dans le paradis terrestre. Je sens bien que je n'en vaux pas davantage, pour être dans cette sainte congrégation : en théorie, je désire souffrir, parce que notre Sauveur nous a montré le chemin des souffrances comme l'unique pour conduire à la gloire ; mais en pratique, lorsque j'ai froid, je cherche le soleil, et si j'ai trop chaud, je me réfugie à l'ombre. Envoyez-moi mon extrait de baptême, d'ici au 19 mars. Je compte vous écrire encore une autre fois, dans trois mois : on peut le faire toute l'année du noviciat. Adieu, mes chers frères; adieu à tous mes amis, mais particulièrement à Z., à C. et à Bo. : ceux-là sont de la famille.

P. S. Il y a près de quatre-vingts jours que ma lettre est commencée, et je sens de plus en plus combien grande a été la miséricorde du Seigneur envers moi, en me tirant de la voie large pour me conduire ici. Quand, après avoir lu la Vie de sainte Marie d'E-

gypte, je me déterminai à suivre le parti que j'ai pris, ma résolution était ferme; mais je ne savais pas encore à quoi je m'engageais. Aujourd'hui je le sais, et je vois bien qu'une pareille grace n'a pu m'être acquise qu'au prix du sang de celui qui nous a rachetés tous, et qui ne cherche que le salut du pécheur... J'ai fait une aumône de trois cents livres à la maison de la Trappe, au nom de mes trois sœurs et de mes trois frères : ce me sera une grande consolation, si je persévère, comme je l'espère, d'entendre tant de braves gens prier pour ma famille; si je m'en vais, ce qu'à Dieu ne plaise, il me reste encore trois cents livres. Votre, etc .... Adieu, chers frères, chères sœurs. Ne vous souvenez plus de moi que dans vos prières; car je suis mort pour vous, et je désire ne plus vous revoir qu'au jour de la résurrection. Soyez charitables, faites du bien à ceux même qui ont cherché à vous nuire, car l'aumône est comme un second baptème qui efface les péchés, et un moyen presque infaillible de mériter le ciel. Ainsi, dépouillez-vous en faveur des pauvres : c'est en faveur de Jesus-Christ que vous vous dépouillerez, et il aura pitié de vous. Puissiez-vous être persuadés de ce que je vous dis! Adieu. 2 juin 1799.

Billet

Billet inséré dans la même lettre pour sa nièce, âgée de 7 ans, qui restait auprès de sa grand'mère maternelle pendant l'émigration de son père.

Chère T..., embrasse tout le monde à F... de ma part, bien des deux bras, et porte tout ton cœur sur tes lèvres, afin que tu puisses remplir cette commission selon mes désirs. Je t'envoie une image de Notre-Dame de la Trappe : va la placer à la chapelle ; ne manque pas d'aller dire tous les jours un *Ave, Maria* devant cette image. Quand tu sauras le *Salve, Regina*, tu le réciteras bien dévotement, et tu gagneras quatre-vingts jours d'indulgence pour chaque fois. Comme j'ai appris que ton oncle *aîné* était marié, dans le cas qu'il reste à L., je t'en envoie deux, pour que tu lui en donnes une, en le priant de la mettre aussi à la chapelle. Je suis persuadé qu'on suivra chez lui le bel exemple que sa mère donne chaque jour à F. Tu lui diras : C'est ainsi, cher oncle, que vous attirerez sur vous et vos enfans les bénédictions du ciel, et après avoir joui de toute prospérité dans ce monde, vous serez comblé d'un bonheur éternel dans l'autre. Après cela embrasse-le bien

tendrement, et ta mission sera finie. Adieu, chère T.., permets-moi de t'embrasser; quoiqu'avec une barbe d'environ deux mois, elle ne t'atteindra pas. Adieu encore, chère T..., sois bien pieuse, et tu es assurée de ne point périr.

Fragment d'une lettre du mois d'avril 1800.

A son frère compagnon d'émigration.

Je ne suis plus au courant de ce qui se passe. Ce ne m'est pas une privation : la pièce est trop longue pour espérer d'en voir la fin; la mort elle-même baissera bientôt la toile pour nous. Ah ! mon frère, puissions-nous avoir le bonheur d'entrer au ciel ! Que de choses ne verrons-nous pas alors ! Espérons en celui qui a pris sur lui les péchés du monde, et qui par sa mort nous donna la vie.... S'il me reste quelque chose, je désire qu'on fasse bâtir une chapelle dédiée à Notre-Dame des sept Douleurs, dans l'arrondissement de la maison paternelle, selon le projet que nous en fîmes sur la route de Munich. Vous vous rappelez le plaisir que nous avions, après avoir traversé des pays protestans, de trouver enfin le signe du salut, le seul espoir du pécheur. Sitôt que la police ne s'y opposera plus, hâtez-vous de faire élever des croix, pour

la consolation des voyageurs, avec des siéges pour les gens fatigués, et une inscription comme en Bavière : *Ihu müden vühen sie aus*, « vous qui êtes fatigués, reposez-vous. » Qu'il soit fondé douze messes par an, le premier samedi de chaque mois, pour le repos de l'ame de mon père, et puis pour toute la famille. J'étais dans l'usage de faire dire une messe tous les mois pour mon père : en attendant que la chapelle se fasse, je prie M.... (son frère, prêtre) de remplir mon engagement.

Billet à ses sœurs, joint à une autre lettre à son frère.

Ma lettre aurait dû être partie depuis quelque temps ; je crains qu'elle ne trouve plus mon frère en R. Nous sommes à cueillir des olives par un vent du nord très-froid ; ce qui fait un peu souffrir. Je suis devenu très-frileux, ce que j'attribue à la laine que j'ai sur la peau. La veille de la Pentecôte, je ne pus réchauffer mes pieds de tout le jour, quoique nous portions tous des chaussons de molleton ; je sens aussi quelquefois froid à la tête, malgré mes deux capuchons. Du reste, mes hémorragies ont beaucoup diminué, et j'ai repris mes forces.... Plus on souffre pour Dieu, plus on est heureux par l'opinion de

gagner le ciel, et on se réjouit en pensant que la vie de l'homme est comme la fleur des champs. Bientôt nous ne serons plus, chères sœurs, et nos neveux sauront à peine que nous avons existé. Voilà un des grands avantages de la vie religieuse ; c'est que tout ce qui annonce la dissolution prochaine et le tombeau, cause autant de joie qu'on est attristé dans le monde par tout ce qui en rappelle le souvenir. Ne soyez pas gens du monde, et que la certitude de la mort vous console au milieu de toutes les peines qui pourraient vous survenir. C'est là le port de tous les vrais serviteurs de Dieu ; c'est là qu'ils entreront dans la joie de leur Seigneur. Ecoutez donc cette voix qui crie du ciel : *Heureux ceux qui meurent dans le Seigneur !* Chère Rosalie, et toi, cher filleul, puisque nous ne devons plus nous revoir dans ce monde, tâchons de nous retrouver dans l'autre.

décembre 1800.

Fragmens d'une lettre à ses frères, samedi de Pâque 1801.

Après demain, mes chères sœurs, je ferai ma profession.... Je suis étonné de me trouver si fort un dernier jour de carême,

C'est bien différent du premier où je fis un dur apprentissage. Les commencemens d'une chose nouvelle sont d'ordinaire pénibles, parce qu'on n'en sent pas tous les rapports; ensuite peu à peu l'habitude semble changer la nature des choses, et on est étonné de faire avec facilité ce qui avait coûté d'abord tant de peine : c'est ce qui m'arrive. Vous avez dû être étonnés que j'aie embrassé un état qui m'enchaîne, moi qui ai toujours aimé l'indépendance, cette liberté de courir et de m'agiter. Depuis quelques années, quoique j'eusse une existence aussi agréable que ma position me le pût permettre, je me sentais inquiet, j'avais quelquefois du dégoût pour la vie. Enfin, en lisant la Vie de sainte Marie d'Egypte, je me sentis touché de la consolation qu'on trouve lorsqu'on se voue entièrement au service de Dieu, de manière que je pris dès-lors la ferme résolution d'embrasser l'état dans lequel je suis à la veille d'entrer sans retour.... Vous me parlez de vos affaires. Convenez-vous que vous êtes frères, tous bons chrétiens? Vous n'appréciez pas assez ce titre, si vous avez besoin d'un tiers pour vous arranger sur vos intérêts respectifs. Ne refroidissez pas l'amitié par des comptes : entre frères tout doit se faire par un à-peu-près. Que les plus riches aident aux

plus pauvres. Qu'il est doux de s'aimer entre frères, et de se réunir pour parler de la vie future et de Dieu, qui est lui-même la parfaite charité !..., Prions la sainte Vierge, prions-la, cette bonne mère, qu'elle nous réunisse tous au ciel, avec mon père, ma mère, mes sœurs qui y sont déjà, et qui prient de leur côté. Nous ne sommes pas comme les païens, qui, à la mort de leurs proches, se désolent. Pour nous, réjouissons-nous dans le Seigneur, qui ne nous sépare que pour peu de temps. Adieu, mes frères, adieu; priez pour moi.

(A cette lettre en était jointe une particulière pour ses sœurs, qu'il termine ainsi : « Demain, après ma profession, » je mettrai une croix au bas de cette » lettre, en signe de dernier adieu. » Et au bas de cette lettre est une croix en cette forme +.)

La famille avait demandé un certificat de profession pour obtenir le bienfait de l'amnistie, accordé par le premier Consul. Elle espérait que la mort civile du Trappiste serait considérée comme ayant le même effet que la mort naturelle. La lettre qui suit, écrite par un religieux de la Trappe, dispensa de faire cette nouvelle demande à la bienfaisance du gouvernement.

Lettre du père.... à la famille....

GLOIRE A DIEU.

Au Monastère de Sainte-Suzanne de N. D. de la Trappe, le 28 du mois d'août de 1802.

MONSIEUR,

Nous vous envoyons, comme vous le demandez, un certificat de la profession de monsieur votre frère, dans ce monastère, légalisé par notre notaire royal : nous y en ajoutons un autre qui vous surprendra, et ne laissera pas de vous affliger, en vous apprenant que monsieur votre frère mourut 9 mois après sa profession, et que le bon Dieu le retira de ce misérable monde, pour le couronner dans le ciel. Les sentimens de religion, dont vous êtes pénétré, monsieur, me donnent tout lieu d'espérance que votre première tristesse sera bientôt convertie en une vraie joie, quand vous saurez quelque circonstance de la vie sainte de monsieur votre frère, et de la mort précieuse qu'il a faite. Non, monsieur, ne doutez pas un instant que Dieu ne lui ait fait miséricorde, et qu'il ne l'ait reçu dans le sein de sa gloire : ainsi, ne pleurez point sa mort, mais enviez plutôt son heureux

sort, et priez-le d'être votre protecteur auprès du Seigneur, pour vous obtenir le même bonheur. Monsieur votre frère vint dans ce monastère après avoir parcouru une partie de l'Espagne : il se présenta à l'hôtellerie, et déclara son désir d'entrer parmi nous. La pauvreté de la maison, et le grand nombre de religieux qui la composaient, ne nous permettaient guère de recevoir de nouveaux sujets; on lui fit beaucoup de difficultés pour l'admettre, et on finit par lui dire qu'on ne pouvait pas le recevoir. Mais la main de Dieu qui l'avait conduit, le soutint dans toutes ces épreuves, et lui donna le courage de tout vaincre par sa patience et sa persévérance à demander son admission. Enfin, notre R. Père abbé, qui est plein de bonté et de tendresse, voyant sa constance, lui dit qu'il le recevait pour frère convers. Monsieur votre frère, qui ne cherchait que Dieu et le salut de son ame, accepta la condition, et de suite entra aux exercices de la communauté. Il a été l'exemple et l'édification de tous dans la maison. Son humilité était grande et profonde, son obéissance prompte, docile et aveugle, embrassant tous les commandemens avec joie et avec une soumission d'enfant. Sa patience était à toute épreuve, et sa charité à l'égard

de ses frères, tendre, constante et ardente. Il a pratiqué les autres vertus dans le même degré de perfection ; la pauvreté était son amie particulière ; il vivait dans un dépouillement entier de toute chose : aussi le bon Dieu, qui voyait la bonne disposition de son cœur, couronna bientôt ses vertus, et écouta les désirs ardens qu'il avait de mourir, pour ne plus l'offenser, disait-il, et jouir plutôt de sa divine présence. Il fut attaqué d'une hydropisie, qui lui fit souffrir, pendant environ 4 mois, tout ce que cette maladie a de plus douloureux et de plus cruel ; mais avec quelle patience et quelle résignation à la sainte volonté de Dieu, n'a-t-il pas souffert tous ses maux ! Il voyait venir sa fin avec un grand contentement et une paix d'ame profonde. Il ne cessait de témoigner sa reconnaissance au Seigneur de l'avoir conduit dans cette maison de pénitence, où il avait trouvé tant de moyens de satisfaire à sa divine justice, pour tous ses péchés, et pour se préparer à recevoir ses miséricordes, dans lesquelles il avait une pleine confiance. Je me rappelle, qu'étant couché sur la cendre et la paille, sur laquelle il consomma son sacrifice, il prenait la main de notre R. Père abbé, avec un amour qui attendrissait toute la commu-

nauté, qui était présente. Que mon bonheur est grand, disait-il ! vous êtes l'auteur de mon salut, vous m'avez ouvert les portes du monastère, et par cela même celles du ciel ; sans vous je me serais perdu misérablement dans le monde ; je prierai le bon Dieu de récompenser votre grande charité à mon égard. Il reçut tous les sacremens au milieu de l'église, selon l'usage de notre ordre : quelques jours avant sa mort, il demanda pardon aux frères de tout ce qui avait pu les offenser dans sa conduite, et les pria de lui obtenir une sainte mort par le secours de leurs prières.

Il vous aimait tous bien tendrement; il parlait souvent de vous tous à son père-maître : celui-ci, le veillant la nuit qu'il mourut, le vit un instant avant d'entrer dans l'agonie, plus recueilli qu'à l'ordinaire, et lui demandant s'il allait plus mal : Mes momens s'avancent, dit-il ; je viens de prier pour tous mes frères et sœurs, qui m'aiment beaucoup, ajouta-t-il : et bientôt après, nous le remîmes sur la paille et la cendre, où après six heures d'une agonie paisible et tranquille, il remit son ame entre les mains de Jesus-Christ, le 4 de janvier de la présente année. Unissons-nous ensemble, monsieur, pour bénir Dieu, et le remercier

des miséricordes dont il a usé à l'égard de monsieur votre frère ; et prions-le sans cesse de nous accorder les mêmes graces, afin de nous unir à lui, dans le ciel, pour l'adorer éternellement avec ses anges. *Amen, amen, amen.*

NOTE D, indiquée à la page 198,

(*La Lettre suivante appartient en effet à la Note* D, *mais comme elle a été recueillie par les Editeurs, ils ont cru devoir la placer ici.*

LETTRE sur les Processions, dédiée à *M. de CHATEAUBRIAND.*

« L'origine des processions remonte aux commencemens du paganisme. A Lacédémone, dans un jour consacré à *Diane*, on faisait une procession solennelle. Virgile fait mention, dans ses *Géorgiques*, de la procession usitée toutes les années en l'honneur de Cérès :

Cuncta tibi Cererem pubes agrestis adoret. . . .
Terque novas circum felix eat hostia fruges,
Omnis quam chorus, et socii comitentur ovantes,
Et Cererem clamore vocent in tecta, etc.

Ovide ajoute que ceux qui y assistaient étaient vêtus de blanc, et portaient des flambeaux allumés.

Il fut un temps où les hommes, privés des secours de l'imprimerie, ne connurent que les jeux et les spectacles publics pour transmettre à la postérité le souvenir des grands événemens. La religion ne dédaignait pas de se mêler à ces solennités ; les sacrifices, les processions même précédaient ou suivaient presque toujours les exercices publics en ces sortes d'occasions. C'est ainsi que les fêtes de la Grèce ou de l'Ausonie étaient presque toutes célébrées en mémoire des héros, ou de quelque époque intéressante pour les nations.

Ce ne fut que vers le temps de S. Ambroise, que ces pratiques du paganisme commencèrent à passer dans la Religion chrétienne.

D'abord le peuple des grandes villes, telles que Rome, Alexandrie et Byzance, suivait le pasteur principal lorsqu'il allait en station dans quelque église particulière ; et voilà vraisemblablement les premières de toutes les processions. Ensuite, lorsque des calamités publiques désolèrent la terre, les hommes, toujours plus religieux lorsqu'ils sont malheureux et souffrans, se rassemblèrent à la voix des saints évêques ; et comme si le spectacle de leurs misères réunies était plus capable de fléchir la colère du ciel, ils traversaient

versaient les campagnes en versant des larmes et des prières sur ces récoltes frappées de malédiction. C'est ainsi que S. Mamert, évêque de Vienne, institua les Rogations en 469. Les autres processions établies depuis ces anciens temps, ont conservé dans nos villes l'empreinte du siécle qui les vit naître. Les unes sont votives (comme celle du vœu de Louis XIII); les autres militaires (celle de la Pucelle, à Orléans, le 8 mai); quelques-unes chevaleresques (comme à Aix) mélangent avec trop de bizarrerie et d'indécence, la représentation de nos mystères avec les extravagances mythologiques. Mais une procession majestueuse est celle dont j'ai vu moi-même le touchant appareil en 1758 ou 59, à Marseille.

Vous connaissez, au moins de réputation, l'ordre utile, et par conséquent respectable, que fonda, vers l'an 1200, Pierre Nolasque (languedocien), ami de Simon de Montfort, et de Jacques, roi d'Aragon. Vous savez que cette société, d'abord religieuse et militaire, fut destinée à briser les fers des chrétiens prisonniers chez les Musulmans. A-peu-près dans le même temps, Jean de Matha (provençal) établit, avec Félix de Valois, l'ordre de la Trinité, aussi pour la rédemption des captifs, connu à Paris, dès le dou-

zième siècle, sous le nom de *Mathurins*. Eh bien ! ce sont ces bons religieux qui donnent de temps en temps à la Provence le consolant spectacle dont je vais vous entretenir.

Ces *moines-citoyens* consacrent le tiers de leurs revenus à l'œuvre pour laquelle ils existent ; ils sont les dépositaires des abondantes aumônes que leur confient ces hommes qui, étendant au loin leur sensibilité, compatissent aux maux qu'éprouvent leurs frères en Afrique et en Asie. Lorsque ces sommes sont assez considérables pour tenter le rachat d'un certain nombre de prisonniers, ces vénérables Pères quittent leur patrie, traversent les mers, et se répandent courageusement dans tous les divans de la *Barbarie*, pour obtenir la liberté des esclaves. Au bout de quelques mois, et après des périls de toute espèce, ils reviennent à Marseille ou à Toulon, mais plus ordinairement dans la première de ces villes, et leur débarquement est un vrai triomphe. Ils précèdent, en conquérans adorés, ces malheureuses victimes arrachées, par la charité chrétienne, au plus impitoyable des maîtres ; et nos citoyens attendris sont alors les témoins de la plus auguste des processions. La croix, les bannières, les drapeaux, les fifres, les timbales,

précèdent ce cortége et l'annoncent avec pompe et fracas. Suivent les pauvres captifs, deux à deux, en casaque rouge ou brune, et portant encore les fers de l'esclavage. Ils étalent, en implorant la pitié publique, les cruelles mutilations que les Turcs leur font éprouver pour les moindres fautes. Les uns ont les joues marquées d'un fer chaud; les autres sont déchirés d'incisions profondes sur la tête et les bras : ceux-là sont tailladés en losange, ou dégarnis d'oreilles; ceux-ci n'ont plus de langue, et ouvrant la bouche, ne profèrent que des sons inarticulés : presque tous sont chauves, et noircis comme des charbons par l'ardeur du soleil vertical d'Afrique, et consumés, desséchés par les travaux les plus durs de l'agriculture. Tous versent, à la vérité, des larmes de joie, en revoyant les murs de leur chère patrie; mais, hélas ! ceux qui ont vieilli dans les chaînes, se trouvent étrangers dans son sein, et pour ainsi dire méconnus de leur mère. Semblables à des hommes d'un autre siècle ou d'un autre hémisphère, que devenir, que faire dans l'âge des besoins et de l'abandon des forces ?.... Cessons de les plaindre, la charité des PP. de la Merci veille sur eux et protége leur existence. Ils accompagnent par-tout cette déplorable famille; l'aspect de tant de misères émeut tous les

cœurs; on profite des courts momens où la pitié se manifeste; et avant que ces précieuses larmes qui coulent soient séchées, on demande, on sollicite, on arrache des largesses qui, préparant des ressources aux infirmes et aux vieillards, les sauvent du désespoir, et leur font donner mille bénédictions à leurs *Rédempteurs.*

Je n'ai pas besoin de vous dire qu'au moment où cette procession *si tragique* se forme au milieu du cours, la foule est innombrable; les fenêtres de toutes les belles maisons élevées et symétrisées par *le Puget*, offrent le coup d'œil le plus curieux, le plus étonnant. L'humanité, la générosité, toutes les vertus qui ennoblissent l'homme, brillent sur tous les fronts; et la moitié des spectateurs, n'y pouvant tenir, se livrent tout franchement au plaisir si doux de verser des larmes d'attendrissement, sans autre embarras que de les essuyer.

J'aime trop ma patrie pour vous décrire ici l'étrange procession qui jadis attirait à Aix tant de curieux aux approches de la Fête-Dieu. Si l'on veut en connaître à fond les détails et les mystères, on peut consulter le savant ouvrage de M. Grégoire. Ces pitoyables folies, ce monstrueux mélange du profane et du sacré, de la mythologie et de la bible, insultait

à la province, ou plutôt à la ville qui les a tolérées si long-temps.

Mais afin que vous n'y perdiez pas, je vais vous retracer un autre spectacle que le même jour de la Fête-Dieu ramène tous les ans sur les quais de nos ports; et l'appareil pompeux de ce beau jour, qui continue le jeudi suivant, satisfera tout autrement votre imagination. La mienne me retrace vivement ce que j'ai jadis admiré; je le revois encore.

Dès le matin, tous les navires qui sont dans le port arborent leurs flammes et leurs pavillons; les quais sont balayés, arrosés, et semés de fleurs; les marins ont pris leur habit de fête, leur gilet de coutil bleu et leur bonnet rouge de Tunis; ils ne travaillent pas, ils se reposent, ils fument. Voici à-peu-près la marche et l'ordonnance de la procession. Toutes les confréries, rangées sous leur bannière, marchent au bruit des tambourins et des galoubets. Celle des jardiniers est sur-tout remarquable par les *phénomènes potagers* que chaque membre tâche de faire éclore pour décorer son cierge : ce sont des fleurs rares, des artichauts monstrueux, des poires précoces, des nids d'oiseaux, de brillans coquillages.

Plusieurs centaines de jeunes filles vêtues de blanc, parées de fleurs, ceintes de rubans frais, défilent deux à deux en chantant des

pseaumes, et ressemblent de loin à de beaux lis parmi les arbustes fleuris d'un parterre. La symétrie leur prête un nouvel éclat.

Viennent cent groupes de petits enfans habillés en abbés, en anges, en bergers conduisant des agneaux; la plupart représentent les diverses histoires du vieux Testament. Les acteurs sont précédés et suivis d'une légion de Lévites vêtus d'aubes blanches, et tout chamarrés de rubans, lesquels portent des corbeilles de fleurs et en font voler des nuages.

Les corps religieux de tous les ordres, les bras croisés, suivent à pas lents de longues files de *pénitens de toutes les couleurs.* On y distingue ceux de la Miséricorde, que le vœu public rappelle dans toutes nos villes pour le soulagement et la consolation des prisonniers. Ces étendards qui flottent déployés, ces brillantes oriflammes, ces guidons, ces panonceaux, ces riches bannières brodées en or, peintes souvent par de grands maîtres, meublent le port d'une façon très-pittoresque, et semblent le disputer d'éclat et de magnificence aux mille pavillons qu'étalent les navires. Tels parurent sans doute nos bords fameux, lorsque les Français couraient en foule à Marseille, et s'embarquaient follement pour aller conquérir des contrées dont la possession était si indifférente à la vraie gloire de ce

Christianisme dont vous peignez si bien le Génie.

Une élite des bouchers de Marseille assiste à cette éternelle procession, conduisant un gros bœuf couronné de guirlandes, et couvert d'un tapis sur lequel est assis un petit enfant de cinq à six ans; il a pour tout habit une peau de mouton, et tient une banderole de la main gauche : c'est, dit-on, une représentation de S. Jean-Baptiste.

Enfin, le Clergé paraît, les encensoirs partent en mesure, des nuages d'encens s'élèvent en tourbillonnant dans les airs parfumés; tous les clochers carillonnent, les bourdons sonnent en volée, et le canon sert d'intermède aux chants religieux de cette innombrable multitude.

Mais c'est sur-tout lorsque la procession entière se déploie sur le port; c'est lorqu'on voit sur tous les tillacs les matelots à genoux, tête nue, courbés, les mains jointes, ou tendues vers le dais qui marche et s'avance majestueusement, porté entre le corps de ville et les Ministres des autels; c'est lorsque la foule qui remplit les quais en longs essaims, frappée par cet ordre imposant, faisant trève à sa pétulance naturelle, se recueille, s'agenouille, et ose contempler d'un œil respectueux la superbe ordonnance de ce cortége;

c'est enfin lorsque le *Pange*, entonné au *reposoir*, est lentement chanté par le peuple, et répété au loin sur les vaisseaux par les équipages ; c'est alors que ce beau et grand spectacle, prenant de l'unité, inspire je ne sais quelle religieuse extase, imprime à l'ame un respect profond, et porte dans les veines le frémissement que fait éprouver l'approche de la Divinité.

Plus d'une fois, même dans ma première jeunesse, j'ai senti couler de mes yeux des larmes involontaires à la vue de ce tableau dont le sujet et les accessoires flattaient mes sens, s'emparaient de mon cœur, et me commandaient l'admiration. Mon esprit était atterré dans ce recueillement général, qui, tenant abaissés tous les fronts, lorsque les cloches et les bouches à feu discontinuaient leurs salves bruyantes, ne laissait plus régner autour de nous qu'un vaste silence. Après le *salut* que *le célébrant* donne au peuple prosterné, un *vivat* général perce les nues, et ce cri du patriotisme et de l'amour, vient à propos mêler une sensation délicieuse à la grave impression du premier moment.

C'est ainsi que le culte en Provence parle encore à l'imagination, la plus dominante de nos facultés. Faut-il s'étonner que les cœurs y soient plus vivement religieux, et que

nous ayons vu naître les plus grands orateurs sacrés ! »

C'est à vous, peintre, poëte, orateur et vrai philosophe, à vous dont l'immortel et *délicieux* ouvrage porte à-la-fois l'empreinte de tant de savoir et d'une inspiration si sublime ; c'est à vous de décrire ces pompes chrétiennes dans la capitale qui en fut le berceau. Opposez au triomphe de Paul Emile, celui du Pontife sacré qui repoussait, comme par le pouvoir d'un Dieu, ces conquérans barbares qui se précipitaient sur Rome pour venger l'univers. Ne vous arrêtez pas sur cette Rome extérieure, couverte de tant de débris et de souvenirs ; pénétrez dans la Rome souterraine où éclatèrent tant de vertus, où sont ensevelis tant de martyrs, et où gissent les pierres vraiment précieuses qui servent de fondement à la *cité de Dieu*, à cette cité divine qu'apperçut S. Jean, que décrivit l'Evêque d'Hippone, dont Pascal devinait l'ordonnance et le vrai beau idéal, et dont enfin *le Génie du Christianisme* a démontré le grand et majestueux ensemble avec ce charme inexprimable qui semblait ne pouvoir appartenir qu'au seul Fénélon.

L'Auteur des Soirées provençales
et de la Morale en action.

Fin du septième volume.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

QUATRIÈME PARTIE.

CULTE.

(*Cette quatrième Partie forme le septième et le huitième volume de cette Edition.*)

LIVRE PREMIER.

Eglises, Ornemens, Chants, Prières, Solennités, etc.

LIVRE SECOND.

TOMBEAUX.

LIVRE TROISIÈME.

VUE GÉNÉRALE DU CLERGÉ.

Fin de la Table du septième Volume.

